



Le Folklore Brabançon

Septembre 1979

N° 223

Périodique trimestriel

Le
Folklore
Brabançon

Septembre 1979

N° 223

Couverture :

Le bourdon sonne à la volée par deux équipes de six hommes.

Le Folklore Brabançon

ORGANE DU

**Service de Recherches Historiques
et Folkloriques de la Province
de Brabant**

Rue du Marché-aux-Herbes, 61 - Tél. 513.07.50
1000 BRUXELLES

Sommaire

<i>Le château-ferme de Bethléem à Saint-Gilles-Obbussel</i> par René DONS	221
<i>Le 11 novembre, la fête Saint-Martin</i> par W. Ch. BROU.	251
<i>Cloches et carillon à la Tour Communale de Bruxelles, dite beffroi Saint-Nicolas</i> par W. GODENNE	285
<i>De-ci de-là</i>	340

Septembre 1979

N° 223

Prix : 60 F

Le numéro 223 de la revue

« DE BRABANTSE FOLKLORE »

contient les articles suivants :

*Het Archief en Museum van het Vlaams
Leven te Brussel.*

*Een nieuwe verwezenlijking ten bate
van de Vlaamse Gemeenschap,*

door Drs Yvo J.D. PEETERS

Volksgeneeskundige Bijdrage.

*« De Medicyn Winckel van den ver-
standigen Hovenier »,*

door A.G. HOMBLE, G.C.S.J.

*De Rooms Katholieke en Protestantse
Inquisitie in de Zuidnederlandse
Provinciën,*

door Maurits THUIS, Ere-Inspecteur-
Generaal (3de deel)



Le Château-Ferme de Bethleem à Saint-Gilles-Obbrussel

Contribution à l'étude de son Histoire

par René DONS

EN ANNEXE

L'HOPITAL PROVISOIRE A BETHLEEM

1884 - 1894

NOTE INTRODUCTIVE

On peut présumer que nombreux sont les Saint-Gillois d'aujourd'hui — nés ou d'adoption — qui ignorent l'existence passée d'un château-ferme à l'emplacement approximatif de la place de Bethléem. De ce château-ferme, il ne reste plus rien, si ce n'est le toponyme « Bethléem ».

Mais des vestiges du château-ferme ont cependant subsisté jusqu'au dernier quart du XIXe siècle. Les terres qui en dépendaient s'étendaient au loin, couvrant une superficie de près de treize fois celle de la place Louis Morichar, c'est-à-dire un hectare.

Le but de la présente étude est de sortir l'existence du château de l'oubli, d'en donner des vues, de fournir une description des bâtiments et des terres, une liste de propriétaires jusqu'en 1721, date du démembrement de l'ensemble, et même, au-delà de cette date pour certains biens, l'évolution de certaines parcelles, bref, tous renseignements de nature à faire connaître château et domaine.

Signalons qu'il y eut, jadis, d'autres manoirs à Obbrussel-Saint-Gilles, disparus eux aussi.

Tel celui dit « Hôtel du Neuf-Moulin » certainement somptueux, sis au NIEUWMOLEN, où résida la duchesse Jeanne de Brabant, au début du XV^e siècle (1); le petit château de Fontange (2) ou HET MOTTEKEN (3) dont les Els Germean (30, chaussée de Forest) occupent une partie du terrain; plus difficilement localisables, l'habitation d'Arnout Swaef, non loin du NIEUWMOLEN, au XIII^e siècle (2), et celle qui était appelée DE SALE, qu'habita, au XV^e siècle, le chevalier Philippe de Heetvelde (4).

Enfin précisons que le MANOIR DE SCIPLAKE ou SCEPLAKE n'était pas situé à Obbrussel-Saint-Gilles, comme cela a été écrit, mais à HAUT-OBBRUSSEL, c'est-à-dire en territoire forestois tant ancien que moderne (5).

Bethléem, d'où vient que cette dénomination biblique ait été choisie pour désigner le château-ferme en question ? On l'ignore.

Notons toutefois que l'on relève, dans le « Dictionnaire... des communes belges » d'Albert Houet, cinq lieux-dits « Bethléem » en Belgique, indépendamment de celui qui nous intéresse.

Est-ce la dénomination du château qui est à l'origine de ce toponyme, ou est-ce le château qui a été désigné ainsi en raison d'un toponyme préexistant ?

Il semble que la deuxième branche de l'alternative soit la plus valable, puisqu'en effet, à Obbrussel, une petite seigneurie, tout à fait indépendante du château était dite, elle aussi, au XVII^e siècle, de « Bethléem » (5 bis).

Signalons encore que le château-ferme qui fait l'objet de cette étude, a été connu au XV^e siècle, sous le nom de « 'T HOFF VAN BRESILLES » (le manoir de Bresilles) (6), du nom de son propriétaire, Philippe de Brégilles, et que cette dénomination se rencontre encore, en 1687, dans le rôle du XX^e denier (7), sous la forme de BIJ BREGILLENS, notamment.

A quand remonte l'érection de ce château ?

Avonons ici, une fois de plus, notre ignorance; ce n'est qu'à partir du XV^e siècle que l'on possède des informations, grâce à des textes, des cartes et des plans (Deventer, circa 1334, Braun et Hogenberg, 1372).

PROPRIETAIRES SUCCESSIFS DU CHATEAU-FERME DE BETHLEEM, A PARTIR DU XVI^e SIECLE

Alphonse Wauters (8) fournit une liste de propriétaires, à partir du XVI^e siècle, liste à laquelle nous ajoutons quelques éléments empruntés à d'autres ouvrages ou à des documents d'archives :

- Philippe de Brégilles (8), écuyer de l'archiduchesse Marguerite d'Autriche, gouvernante de nos provinces de 1506 à 1530; ce seigneur est mentionné comme époux d'Anne de Hornes en 1527 (9).
- La veuve et les enfants de Flaminio Garnier (8), écuyer, secrétaire des Conseils d'Etat et privé (10), nommé respectivement les 15 novembre 1580 et 15 juin 1581 (11).
- Jacques d'Enghien, chevalier, seigneur de Kestergat, qui épouse la veuve de Flaminio Garnier en 1595 (8 bis).
- Henri Van Eetten, chevalier (12), président de la Chambre des Comptes, par achat, en 1601 (8).
- Les Seigneurs de Goyck, par héritage (8). Gaspar Taye, seigneur de Goyck, créé chevalier en 1613, épouse Marguerite Van Eetten (13).
- Demoiselle Marie Taye de Goyck vend, le 30 janvier 1650, le bien à Dame Marie de Baldez, batonne de Herdersem, Dame du pays de Rotselaer, veuve de don Jaspas de Baldez (14), bien acquis pour la somme de 43.000 florins (14). Le bien appartient ensuite à des membres de la famille de la Torre :
- Don Gabriel de la Torre, gouverneur de la ville et du château de Juliers (15), et son épouse, Dame Agnès de Baldez, achètent château et domaine, le 30 juin 1651, pour la somme de 29.000 florins (14) (...avec comme condition que la baronne de Herdersem jouira, sa vie durant, gratuitement,

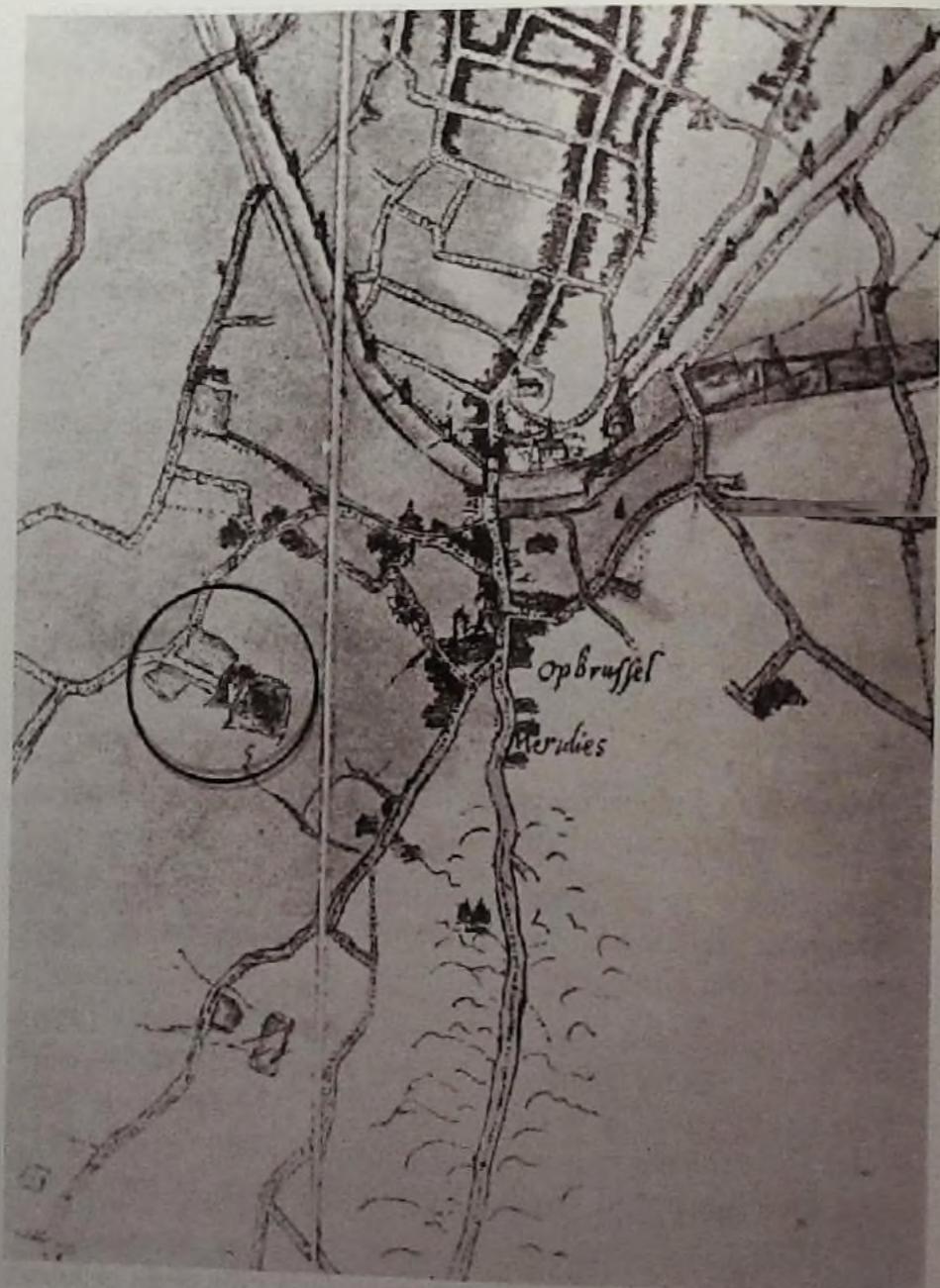


Planche I.
 Fragment du plan « Bruxelles et environs immédiats »,
 par Jacques de Deventer, entre 1550 et 1554
 Le chateau-ferme précédé de son étang traversé par une digue
 aboutissant au Vieux chemin de Forest.

d'une partie du château et du jardin, aura les clés de la chapelle et en permettra l'accès à tout un chacun lors de la célébration de la messe) (14).

La baronne décède en 1684 (15).

- Vers 1696, au cours de la guerre de la Ligue d'Augsbourg, don Louis-Ignace de la Torre, propriétaire, loue Bethléem aux troupes anglaises, pour leur servir d'hôpital (8).
- En 1712, le curé Nicolas Richart cite Demoiselle (*domicella*) de la Torre en qualité de propriétaire (16).
- Charles Philippe du Bosch, baron de Meere et Overham, épouse Marie Françoise de la Torre, sœur de don Louis de la Torre (17).

De ce mariage est issue une fille, Dame Marie Joséphine Gabrielle Agnès du Bosch, baronne de Meere et Overham, épouse de Jean-Baptiste Bernard Blondeel.

Laquelle, *cum suis* (les héritiers descendant de frère et sœurs de feu don Louis de la Torre) vendent le château et son domaine, par parties, en 1721, mettant fin à l'indivision.

SITUATION TOPOGRAPHIQUE ET DESCRIPTION DU CHATEAU-FERME

Venant de la porte de Hal, on accédait au château en suivant ce qui est actuellement la chaussée de Forest jusqu'à la rue Vlogaert (deux vieux tronçons de chemin déjà représentés sur les plans de Jacques de Deventer [entre 1550 et 1554], de Braun et Hogenberg [1572] et de Blaeu [1649]).

A hauteur de cette dernière rue, commençait la drève, plantée d'arbres comme il se doit, menant au château situé approximativement à l'emplacement de la place de Bethléem de nos jours (Voir pl. VI). C'est cette dernière drève que nous montre un plan datant de 1673 (18), et que précise le texte manuscrit l'accompagnant.

Une autre possibilité d'arriver au château consistait à emprunter le Vieux chemin de Forest et la digue construite à travers l'étang précédant l'ensemble de bâtiments, comme le révèle le plan de Bruxelles de Jacques de Deventer (Voir pl. I).

Des descriptions figurant dans des actes notariaux ou dans des annotations aux Greffes scabinaux de Bruxelles, conservés aux Archives générales du royaume, un fragment de panorama de Bruxelles (19) (Pl. II), et aussi une vue à vol d'oiseau, minutieusement dessinée et teintée, extrait d'un atlas terrier (19 bis), nous informent sur ce qu'était ce château-ferme (Pl. III).

Arrivant de la porte de Hal par la drève ou par le chemin qui lui a succédé, on pénétrait, par une grille de fer, dans la cour intérieure et dans la basse-cour du château (20); à gauche, se trouvaient une habitation, jadis écurie, dite "le fournil anglais" (*het engels backhuys*) (21 et 22), tout au moins à partir de la fin du XVII^e siècle, et, adossée au pignon de la chapelle, une remise (*het oudt Coetsbuys oft gaillerye*) (21 et 22). À droite se dressait la maison du portier (*het portiershuys*) (21). En outre il y avait des dépendances (granges, écuries).

Précédant la grille d'entrée, s'élevait une grande grange (*grootte schuere*) et un bâtiment (*buys*) construit sur cave, avec une grande écurie, à l'angle formé par le chemin menant à Bethléem et le *Vijverdam* longeant le grand étang, sentier auquel correspond la rue Coenraets (23).

Au milieu de la cour et de la basse-cour, une fontaine servait à l'approvisionnement des occupants; l'eau de cette fontaine provenait de réservoirs (*ontfangers*) édifiés dans une parcelle appartenant au domaine du château (20 et 24), située au-delà de l'actuelle chaussée de Forest.

Le château lui-même, dit tantôt "grande maison de plaisance" (22), tantôt "château" (18) ou "petit château" (26), affectait la forme d'un quadrilatère ouvert vers le nord-est.

L'ensemble apparaît formé de bâtiments juxtaposés, ainsi que le montre la planche III.



Planche II.

(Musée communal de Bruxelles).

Fragment du panorama de Bruxelles gravé par Nicolas Visscher.

Emergeant des frondaisons, la tour du bâtiment principal et la flèche de la chapelle.

Face au nord-est on peut voir le bâtiment principal surmonté d'une tour; à gauche, la chapelle et sa petite flèche.

Le château comprenait une grande salle (*grootte salette*) (27), des chambres (22), une cuisine, des caves, une petite brasserie (22), un colombier (*duyve cot; Vluge oft Duyvekeet*) (28 et 29), des écuries et des greniers (29), une petite maison appelée le chenil (*het hondcot*) (23) et même, séparée des bâtiments principaux, une petite infirmerie (*sieckhuys*) (30) (31), à l'angle du jardin intérieur (*binnenhof*) (25) emmurillé et pourvu d'eau, longeant le château à l'ouest.

Jouxtant ce jardin, au nord, une autre basse-cour (*neerhof*) (25).

Le château-ferme était précédé d'un vaste étang (5 journaux 48 verges = 1,24 ha) (32 et 33) qui s'étendait jusqu'au Vieux chemin de Forest — aujourd'hui presque totalement disparu — (34), pièce d'eau divisée, au XVII^e siècle, par une digue conduisant au château (Voir pl. I, plan de Jacques de Deventer).

Les eaux de l'étang provenaient du *Zandbeek* (35) — qui se jetait dans la Senne à Obbrussel-Saint-Gilles — et également d'un petit affluent de droite contournant le château par l'est.

Au sud-ouest du *Binnenhof*, un étang, une prairie et un petit bois (30).

En 1721, lors de la vente, par parties, du château et de son domaine, les biens non bâtis, grand étang compris, couvraient une superficie de 14 bonniers 49 verges (33), soit environ 13 ha. Un essai de localisation de ces biens a été réalisé (Voir pl. IV), point sur lequel on reviendra plus loin.

Si l'on excepte le jardin intérieur, les étangs, la prairie et le petit bois, les terres étaient toutes consacrées, au XVIII^e siècle, à la culture maraîchère (*bourkoishoven*) et généralement plantées d'arbres fruitiers (36).

LA LOCATION DU CHATEAU-FERME A L'EXTREME FIN DU XVII^e SIECLE ET AU DEBUT DU XVIII^e

Rappelons qu'Alphonse Wauters, dans l'ouvrage maintes fois cité, nous apprend que le capitaine don Louis-Ignace de la Torre loua le château, vers 1696, aux troupes anglaises afin de leur servir d'hôpital (37).

C'est probablement de cette occupation que date le fournil anglais (*Engels backhuys*) et peut-être aussi l'infirmerie (*Sieckhuys*), isolée, pavillon des contagieux (?), mentionnés dans la description du château.

En outre, nous savons, par la "Description de la paroisse de Saint-Gilles, à Obbrussel", rédigée par le curé Nicolas Richart en 1712 (38), que le château fut partiellement loué à huit différents locataires dont on connaît les noms et parfois aussi la partie louée : Petrus Vander Eycken (*Portiers huys*); Johannes de Coster (*de Vleughe*); un autre Joannes de Coster (*het engels backhuys*), Joannes de Roy; Guilielmus de Koen; Henricus Everaerts; Catherine Huybrechts, veuve Judocus Springael; Joannes Abeets (39) (*het oud Coetshuys ofte gailerye*).

L'étape suivante sera la vente, par morceaux, du château et du domaine, en 1721.

LA VENTE PARCELLAIRE DU CHATEAU-FERME ET DE SON DOMAINE EN 1721

Ainsi qu'il a été dit plus haut, mettant fin à l'indivision, Dame Marie Joséphine Gabrielle Agnès du Bosch, baronne de Meere et Overham, et les cohéritiers descendant du frère et des sœurs de don Louis de la Torre, vendent, en 1721, le château et son domaine, ce qui permet, par les précisions qu'apportent les annotations aux registres des Greffes scabinaux de Bruxelles, tant de fois cité, de voir en quoi consistait le domaine du château, en terres et en eaux.

Les ventes, totalisant dix actes, ont été inscrites dans les registres susdits entre le 27 novembre et le 4 décembre 1721.

Le tableau ci-dessous fournit le numéro de l'article des annotations et la date, le nom des acquéreurs et la nature des biens vendus (0), avec très souvent la superficie pour les terres et parfois pour les eaux.

N° de l'article des Greffes scabinaux	Date	Acquéreurs	Biens
352	27 nov. 1721	Philippus van Herseele et Joanna de Gronckel, époux	<i>Binnen hoff.</i> Partie des habitations le long de la grande salle.
354	29 nov. 1721	Andries de Brou et Geertruyt Delsart, époux	<i>Vleughe oft Duyvekeete.</i>
355	1er déc. 1721	Hendrick de Roy (le Jeune) et Anne Meltsnyder, époux	<i>Huisken (het hondcot).</i> <i>Groote schuere + huis.</i> <i>Bourkoishoff 2 B. 39 V.</i> (= 1,9166 ha).
357	2 déc. 1721	Jan Nikae et Elisabeth Crockaert, époux	<i>Bourkoishoff 1 B. 3 J. 54 V.</i> (= 1,7223 ha).
359	2 déc. 1721	Franciscus et Jacobus Cosyns, frères	<i>Groote vyver 5 J. 48 V.</i> (= 1,2498 ha).
360	2 déc. 1721	Everaert de Roy et Anna Nicae, époux	<i>Bourkoishoff 1 B. 3 J. 48 V.</i> (= 1,5981 ha).
361	3 dec. 1721	Marie van Schepdael (Vve Joos Macgermans)	<i>Bourkoishoff 1 B. 1 J. 49 V.</i> (= 1,2520 ha).
363	3 dec. 1721	Abraham Crockaert et Elisabeth Nicae, époux; Michiel Goolens et Marie Nicae, époux. Chaque ménage pour une moitié. Une partie de la Groote salette est vendue à Everaert de Roy et Anna Nicae (364, même date).	<i>Huisingen (en plusieurs habitations) + schuere.</i> Partie du château : <i>Groote salette oft camer, camerken, hoffken.</i>
365	4 déc. 1721	Hendrick Everaerts et Joanna van den Sanden, époux	<i>Bourkoishoff 1 B. 2 J. 36 V.</i> (= 1,4528 ha) + <i>hoffken.</i> <i>Huyt : het portiershuys + stalleke.</i> <i>Stal : het engels backhuys.</i> <i>Het oudt Coetshuys ofte gailerye.</i>
368	4 déc. 1721	Jan Obiet et Barbara Suyts, époux.	<i>Bourkoishoff + vyverken + weyde + cleyn boschken</i> <i>1 B. 3 J. 65 V.</i> (= 1,7474 ha). <i>Het Sieckhuys.</i> <i>Huisingen + remises + capelle.</i>

ESSAI DE LOCALISATION DU DOMAINE
DE BETHLEEM, EN 1721
(Planche IV)

Grâce à différents repères (propriétaires voisins, biens appartenant ou ayant appartenu à des institutions religieuses ou charitables — Chapitre de Sainte-Gudule, Abbaye de Forest, Pauvres de Saint-Gilles —, cours du Zandbeek limitant des biens) et à la persistance du tracé de certaines parcelles jusqu'en 1837, grâce aussi à la connaissance du nom de quelques propriétaires successifs au cours de la période 1721-1837, il a été possible de localiser sur le plan cadastral Vander Maelen, 1837 (feuille Saint-Gilles), les biens dont l'ensemble constituait le domaine non bâti du château-ferme de Bethléem. C'est ce que représente la planche IV, laquelle, sans prétendre à l'exactitude d'un relevé de géomètre-arpenteur, fournit cependant une représentation qui doit être bien proche de la réalité.

Le château occupait une position centrale; les biens s'étendaient entre le Vieux chemin de Forest et la chaussée du même nom, à partir de la rue Vlogaert, d'une part jusqu'à l'intersection des actuelles rue de Merode et avenue du Roi, et, d'autre part, de façon discontinue jusqu'aux approches du carrefour chaussée de Forest - rue de la Perche.

Débordant la chaussée de Forest par l'est, les terres allaient approximativement d'un point situé en face de la rue Vlogaert jusqu'aux abords du dernier carrefour cité ci-dessus.

De sorte qu'en suivant la chaussée de Forest depuis la rue Vlogaert vers la place de Bethléem, on aurait circulé à travers des biens du château, situés de part et d'autre de la chaussée, puisque même cette dernière voie appartenait, à l'époque, par moitié, aux propriétaires riverains, c'est-à-dire au possesseur du château de Bethléem (41).

Au total, le domaine comptait 14 bonniers 49 verges (33), soit environ 13 ha.

DIVERS

Il ne peut être question de suivre, depuis 1721, jusqu'à la fin du XIXe siècle, les transferts des différents biens vendus.

Quelques points cependant retiendront notre attention.

Le grand étang du château.

D'une superficie de 1,24 ha [5 journaux 48 verges (33)], décrit comme étant borné de deux digues plantées de frênes et d'ormes, le grand étang est acquis, en 1721, par les frères Franciscus et Jacobus Cosyns, lors des ventes parcellaires du château et du domaine (42).

Ces Cosyns font partie d'une famille qui (comme celles dites Cortvriendt et vander Schueren) s'intéressa particulièrement aux pièces d'eau situées à Obbrussel. Ils étaient probablement des poissonniers d'eau douce (*groenvisschers*) (43) : un certain Godefridus Cosyns est mentionné comme locataire (précédant Cornelis Cortvriendt) de trois étangs formés par le *Zandbeek*, dont le propriétaire est Cornelis vander Schueren (44), depuis 1709 (45).

Un Godefridus Cosyns, peut-être le même que dessus était le locataire de la Ville pour une partie des eaux du fossé de la deuxième enceinte (46).

D'autre part, un Cousin (Cosyns,) était le fermier de l'étang et des eaux de la Ville, hors de la porte d'Obbrussel, en 1658, 1659 et 1660 (47).

En mars 1741, des membres des familles Cosyns, Vander Meulen et de Vadder vendent l'étang à J.-B. van Dievoet (48), lequel, à son tour, le transfère aux époux Jan Berckmans-Maria Cornelia Vijvermans (49).

En 1779, la propriété passe à Henricus Berckmans et à son épouse Anna van Muylde. Le texte relatif à ce transfert nous apprend que l'étang est, à l'époque, devenu *bourkaishoff*, exploitation maraîchère (*voortydty vyver geweest synde*) (50).

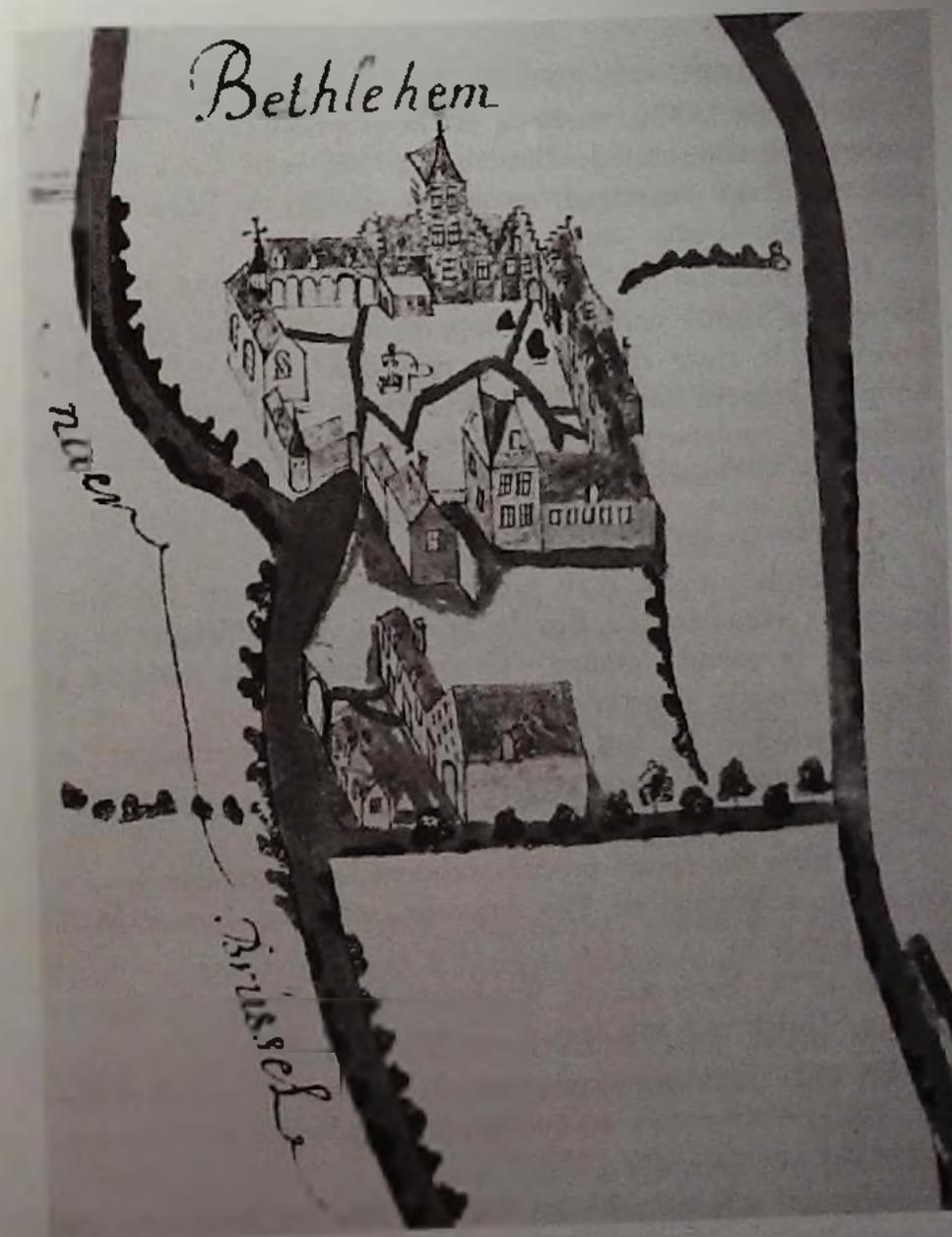


Planche III.

(ACPASB, Atlas terrier de l'hôpital Saint Jean, carte 26, 1713.

D'après cliché Association Intercommunale des Régies de Distribution d'Energie - R D E.)

De face, le bâtiment principal et sa tour; à gauche, la chapelle et sa flèche; des bâtiments d'ars entourent la cour intérieure-basse-cour. Précédant la château, la grange et un immense à front du VIJVERDAM. La drève menant au château se poursuit par un chemin conduisant à Forest, le MIDDELWEG.

L'étang avait donc vécu.

Enfin, en 1837, l'ex-étang est la propriété de C. Van Camperhout et consorts, de Bruxelles (51); ledit C. Van Camperhout étant renseigné comme boulanger à Bruxelles, en 1832 (52).

L'urbanisation du " Quartier de la station du Midi " (vers les années 1860) entraîna la suppression du Vieux chemin de Forest et le tracé de nouvelles rues dont celles de Constantinople (aujourd'hui Emile Feron) et de Danemark qui, partiellement, traverseront l'emplacement de l'ex-étang, en faisant disparaître définitivement tout vestige.

L'herberge Bethléem.

Ainsi qu'il a été écrit précédemment, c'est en 1721 que les époux Hendrick de Roy le Jeune et Anna Meltsnyder acquièrent la grande grange (*Groote schuere*) du château et une maisonnette (*huisken*) contiguë, située à front du sentier dit *Vijverdam* (53). Les nouveaux propriétaires aménagent l'ancienne grange en auberge, cabaret (*herberge*) à l'enseigne " Bethléem " (54).

Les filles des époux précités vendent les deux biens susdits, en 1740, à Michael de Vos, brasseur, et à son épouse Marie Louts (54).

En 1778, les époux de Vos-Louts les cèdent à Jan-Baptist vander Schrick et à son épouse, Catherine de Roy (55).

En 1827, l'auberge appartient à Henricus Vandekerckhoven (56); c'est encore en qualité de propriétaire qu'il est renseigné dix ans plus tard (57).

Selon un acte notarial, en 1855, " Aen het Bethleem " est la propriété de Nicolas Berckmans, distillateur d'eau de vie, qui y réside, et qui le loue à Egidius De Puyt (58). Dans le bail, il est spécifié que le bien comprend une distillerie (*stokery-plaets*) (58).

L'excellente planche n° 88 (1861) du Service des Travaux publics de la commune précise la situation de l'estaminet " A Bethléem ", donnant sur la chaussée de Forest.

Jusques à quand le cabaret fut-il exploité comme tel ? Dans l'état actuel de nos recherches, nous ne pouvons le préciser.

Des noms de cabaretiers locataires sont parvenus jusqu'à nous, indépendamment de ceux des propriétaires de l'immeuble.

Vers 1750, Jan vander Schrick est mentionné comme " weert (cabaratier) in bethleem " (59).

En 1827, le cabaretier est le propriétaire lui-même, Henricus Vandekerckhoven (56).

En 1835, le nom de De Puyt apparaît dans un acte de vente (60), comme exploitant du cabaret.

Vingt ans plus tard, il est tenu par Egidius De Puyt (61).

Comme c'est fréquemment le cas en milieu rural, des ventes publiques par notaire se tenaient dans des cabarets.

En ce qui concerne Bethléem, citons, à titre d'exemple, quelques-unes de ces ventes dont trace existe dans des archives notariales.

En 1827, y eut lieu, par le notaire Waersegers, une vente importante sur laquelle nous reviendrons plus loin; elle concernait l'*engels backhuis*, le *Coetshuis* et un jardin maraîcher de 1 bonnier 2 journaux 26 verges, à Saint-Gilles; une terre, à Forest (56).

Le 25 novembre 1835, une maison située à Saint-Gilles, Grand route de Bruxelles à Namur (chaussée de Waterloo) y est vendue par le notaire Delporte (62).

Et le 28 décembre de la même année, ledit notaire y vend publiquement des arbres, à la requête de membres de la famille Loix et de Gaspard Berckmans (63).

D'autres débits de boissons, dans le quartier, ont porté des dénominations empruntées à l'histoire biblique, à l'exemple de Bethléem peut-être.

C'est ainsi qu'en 1784, une auberge située chaussée de Forest (n° 53 à 57 actuels) est appelée *De Vlucht van Egypten* (La Fuite en Egypte) (64); qu'un autre cabaret, plus tard brasserie, correspond au n° 102 de la même voie, *Jérusalem*, est indiqué sur le plan Popp (1886), vis-à-vis du cabaret " A Bethléem ".

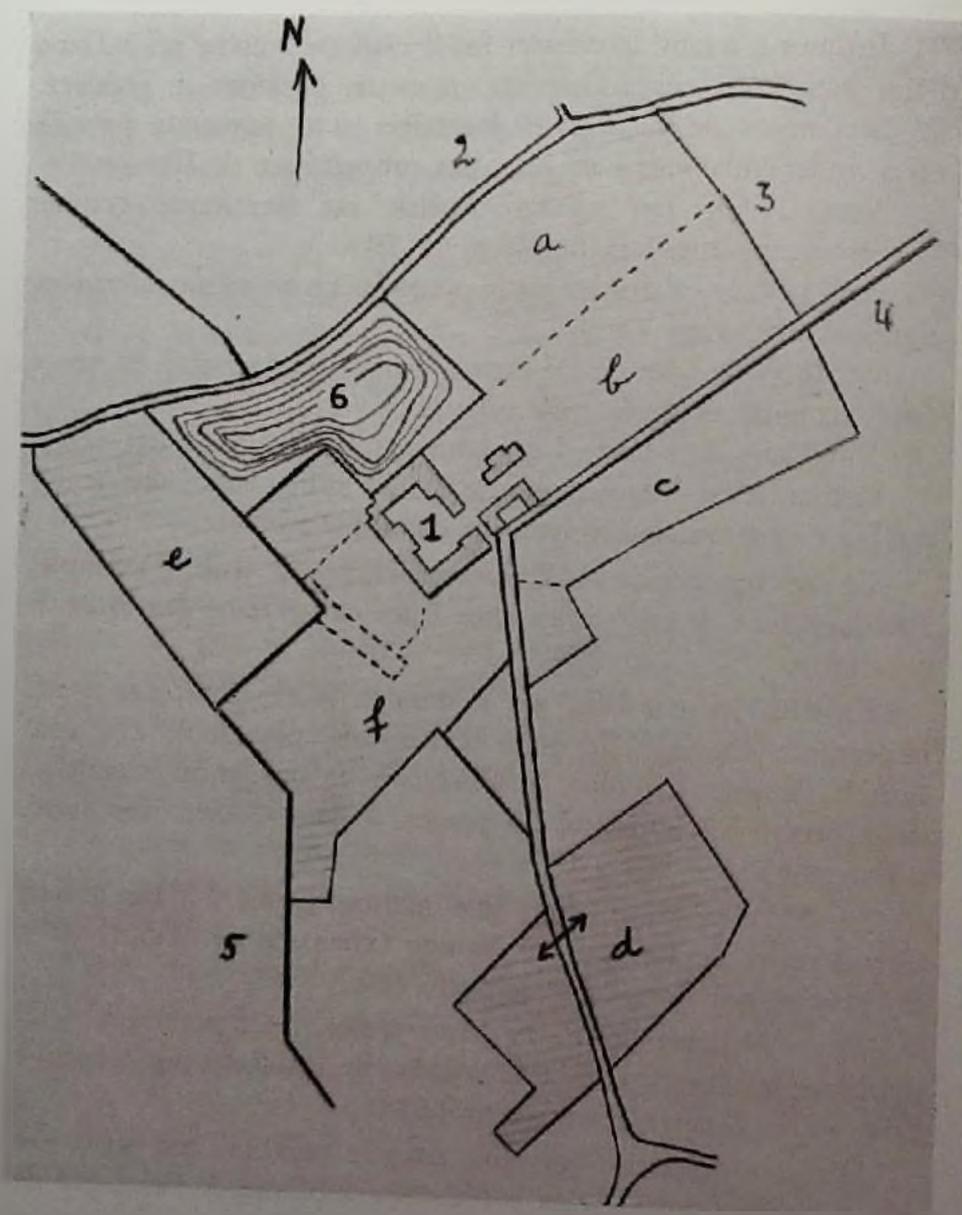


Planche IV.

René Dons.

Un essai de localisation du domaine du château, en 1721.

- | | | |
|------------------------------|--------------------|----------------------------|
| 1. Château-ferme de Bethléem | 6. Grand étang | d. 1 B. 3 J. 48 V. |
| 2. Vieux chemin de Forest | Bourkoishoven : | e. 1 B. 3 J. 54 V. |
| 3. Rue Vlogari | 1 B. 1 J. 49 V. | f. 1 B. 3 J. 65 V. |
| 4. Chaussée de Forest | b. 2 B. 39 V. | (Bourkoishoff, petit étang |
| 5. Zandbeek | c. 1 B. 2 J. 36 V. | prairie, petit bois) |

Les ventes de 1827. (Planche V).

En 1827, eurent lieu, en l'auberge Bethléem, des ventes publiques, à la requête des héritiers de Stephanus Vandekerckhoven, par le ministère du notaire J.J. Waersegers, de résidence à Bruxelles (65).

Les biens offerts en vente consistaient en une partie du château-ferme (fournil anglais et remise), en un vaste jardin maraîcher (*bourkois- of moeshof*) de 1 bonnier 26 verges 54 aunes (mesure néerlandaise) (66), le long de la chaussée de Forest, actuellement entre les Ets Germeau et la place de Bethléem, traversé de nos jours par la rue d'Andenne, et en une terre située à Forest.

Le 26 juin était consacré à l'exposé des conditions de vente; le 5 juillet, 1ère adjudication; le 19, adjudication définitive. Chaque fois au plus offrant et aux chandelles, selon la coutume.

Les ventes portaient sur quinze lots, numérotés de 1 à 15, répartis par le géomètre juré.

Le n° 1 concernait la partie du château; les n° 2 à 13, d'égale largeur, à l'exception du premier et du dernier, se rapportaient au jardin maraîcher; les n° 14 et 15, à la terre située à Forest.

Les plans établis par le géomètre juré J.J. Van Keerberghen sont du plus haut intérêt pour la connaissance des biens situés à Saint-Gilles.

Ils nous donnent la situation exacte de l'*engels backhuis* et de l'*oud coetsbuis ofte gallery*, à gauche en entrant par la grille de fer. Le *coetsbuis* était accolé au pignon de l'ex-chapelle, bien du pharmacien Gilson, permettant ainsi la localisation de ce dernier bâtiment, précédemment déjà aménagé en habitation.

D'autre part, un des plans permet de voir la délimitation précise du vaste jardin maraîcher longeant la chaussée de Forest, côté sud-est.

La description des biens et les conditions de vente du 1er lot nous apprennent :

— Que sont communs aux diers propriétaires, et entretenus à frais partagés, la cour intérieure-basse-cour, la fontaine;

- Que le lot 13 est grevé d'une servitude : tolérer la présence des *ontfangers* (réservoirs) dont l'eau alimente la fontaine citée plus haut, tolérer également l'accès à ces réservoirs;
- Que l'*engels hackhuis* de jadis est devenu une habitation (*huising*), avec grange (*schuere*) et étable ou écurie (?) (*stallinge*);
- Enfin que le jardin maraîcher était planté de beaux arbres fruitiers et autres.

Reste à citer le nom des acquéreurs :

- Lot 1 Servatius Van Espen et son épouse; Joannes Betrams, chacun pour une moitié; tous deux rentiers, domiciliés à Bruxelles, rue des Alexiens.
- Lots 2-3-4 Joannes-Baptista Maillard, huilier, et son époux, rue Haute Bruxelles.
- Lots 5 et 6 Adrianus Houwaerts, brasseur, rue des Tanneurs, Bruxelles.
- Lots 7-8-10-12 Adolphus Oppenheim, banquier, Fossé-aux-Loups, Bruxelles.
- Lots 9 et 11 Henricus Josephus Verbasselt, avoué (?), rue des Comédiens, Bruxelles.
- Lot 13 Van Espen et Betrams.
- Lots 14 et 15 J.-B. Vanden Eynde, charron, Saint-Gilles.

Il est à remarquer que, lors des ventes de 1721, les acquéreurs sont en général des cultivateurs " obbruxellois " occupant ou exploitant eux-mêmes leurs nouveaux biens; tandis qu'en 1827, après les ventes, les propriétaires de biens bâtis ou non, sont des Bruxellois effectuant, selon toute vraisemblance, des placements immobiliers à Saint-Gilles.

Le château-ferme de Bethléem en 1837 et en 1866.

Franchissons quelques années et voyons comment se présentait le château-ferme suivant la feuille Saint-Gilles des Atlas cadastraux Vander Maelen (1837) et Popp (1866), et les matrices cadastrales correspondantes.

En 1837, le château est resté divisé en neuf parcelles, d'inégale grandeur, dont les propriétaires sont : T. Lejeune, de Saint-Gilles (3 parcelles); C.C. Van Campenhout et consorts, de Bruxelles (1 parcelle); le Dr Verdeyen, de Bruxelles (1 parcelle); A. Betrams, de Bruxelles (3 parcelles); S. Van Espen, de Bruxelles (1 parcelle).

Signalons que les propriétaires Lejeune, Van Campenhout et consorts, Verdeen ont, en outre, acquis d'importants biens en terres dans le domaine de Bethléem.

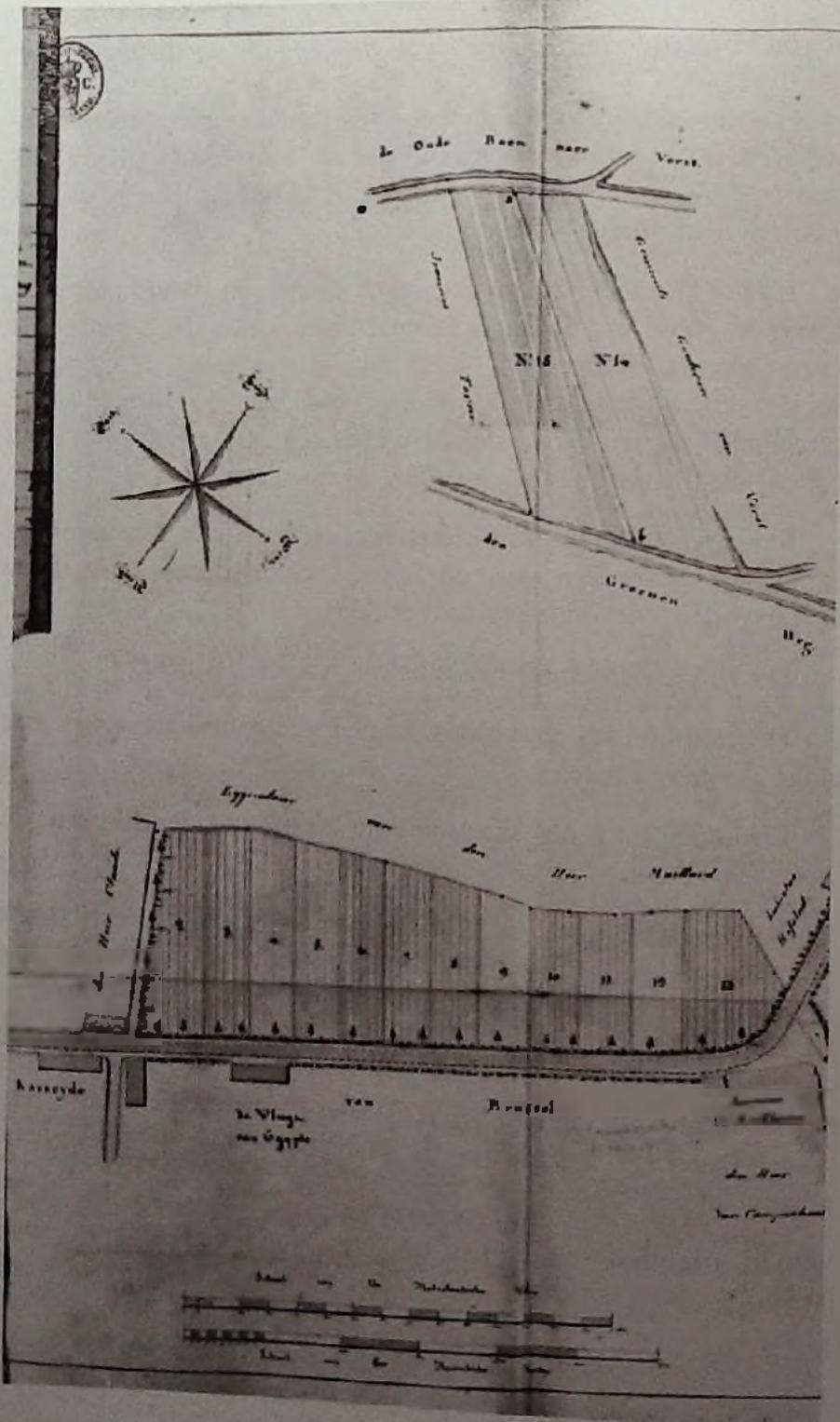
En 1866, l'ensemble est appelé " Enclos Bethléem ".

De nombreuses mutations sont intervenues au cours des vingt dernières années.

Les neuf parcelles sont devenues dix, par la division du bien Van Espen.

Par ailleurs, notons que la veuve Van Espen et A. Betrams exceptés, les autres propriétaires sont nouveaux : H.C. Cooreman, blanchisseur à Saint-Gilles, est propriétaire de 2 parcelles; J.J. Vanmeerbeek, rentier à Ixelles possède 1 parcelle; P. Cockaerts, brasseur à Bruxelles, 1 parcelle; A. Betrams (sic), rentier à Bruxelles, 3 parcelles; Veuve Servais Van Espen, rentière à Bruxelles, 2 parcelles; E. Willems, rentier à Saint-Gilles, 1 parcelle.

Ces parcelles sont toutes des maisons, sauf une cour et un jardin.



Handwritten text and a table. The text at the top is in Dutch and appears to be a description or report. Below the text is a table with two columns: 'Sta. Water' and a column of numbers. The table contains 14 rows of data. The text at the bottom is a signature and date.

	Sta. Water	
1	179	174
2	177	173
3	175	171
4	173	169
5	171	167
6	169	165
7	167	163
8	165	161
9	163	159
10	161	157
11	159	155
12	157	153
13	155	151
14	153	149

Handwritten signature and date: *Handwritten signature* 11 Aug 1777

L'enclos Bethléem.

Dans le courant de la deuxième moitié du XIX^e siècle, le château-ferme est dit " Enclos Bethléem ", avec numérotation particulière pour les habitations qui s'y trouvaient.

La première mention de cette dénomination que nous ayons rencontrée date de 1861 et figure sur la planche 88 du Service des Travaux publics de la commune.

On la trouve également sur la feuille Saint-Gilles de l'Atlas cadastral Popp (1866), et elle est renseignée comme telle dans des procès-verbaux de séances du conseil communal, entre autres, le 22 mai 1869 et le 9 mars 1882, dans le Bulletin communal de 1879 (p. 38), et dans des conventions passées entre la commune et des particuliers en 1881 (67), 1882 (68) et 1883 (69).

Comment se présentait l'Enclos à cette époque ? Avait-il encore l'aspect à la fois seigneurial et rural du château-ferme qu'il fut ? On peut en douter.

Ce ne sont cependant pas les " guides " de Bruxelles et environs qui nous informeront à cet égard.

En effet, si certains d'entre eux, parus dans le courant de la première moitié du XIX^e siècle, signalent l'existence du château (70) ou les vestiges qui en subsistent (71), par contre, les ouvrages du même genre publiés dans la seconde moitié du siècle, comme ceux d'A. Wauters (72), d'Eugène Maroy (73), sont muets au sujet du château qui paraît avoir perdu tout intérêt. Même l'Enclos n'est pas mentionné.

D'autre part, rien ne nous est révélé sur le sort réservé à la tour du bâtiment principal et à la flèche de la chapelle transformée en habitation.

Il est à supposer, qu'inutiles et d'entretien coûteux, elles ont été tout simplement démolies.

Au sujet de l'intérieur de l'ensemble, on peut présumer également, qu'outre les bâtiments déjà affectés à l'habitation, les dépendances à destination agricole, d'élevage ou autre, ont été transformées en logements.

On sait de source sûre, par ailleurs, qu'entre 141 et 1857, deux petites maisons à un étage avaient été construites sur l'emplacement d'un bâtiment qui, jusqu'alors, servait de remise (parcelle A 297) (74).

Qu'entre 1866 et 1882, la famille Van Espen avait fait construire cinq maisons à un étage sur le terrain qu'occupaient jadis l'*engels backhuis* et l'*oud coetshuis* (75).

Que dans le bâtiment était installée une blanchisserie appartenant à la famille Cooreman, de Saint-Gilles, qui possédait également de vastes biens non bâtis, adjacents à l'ouest du bâtiment, utilisés peut-être pour l'étendage du linge. Il en était ainsi en 1857 (76), en 1881 (67) et en 1883 (69). Notons que Henri Cooreman avait acquis, en 1867, une partie des biens cités ci-dessus de la veuve de Michel Willems (de son vivant, blanchisseur lui aussi) et de son fils (74).

Qu'en 1884 (77), un conseiller communal interpellait le collège sur la présence de fumier entourant l'hôpital provisoire, dans la cour de l'enclos. Ce fait n'a rien d'étonnant, remarquons-le, puisque nombre de maisons possédaient une écurie.

Signalons enfin un document (C.c. 22 mai 1869) faisant état d'un habitant demeurant au n° 15, ce qui est une indication sur le nombre d'habitations que comptait l'Enclos Bethléem.

Des changements interviendront dans l'Enclos, en 1884, par l'établissement d'un hôpital provisoire.

LA FIN DU CHATEAU-FERME DE BETHLEEM

En 1881 (78), le conseil communal avait retenu l'emplacement de la future école gardienne et primaire de la place de Bethléem, entre la rue Théodore Verhaegen, la chaussée de Forest et la rue de Danemark à prolonger, et avait marqué son accord quant à l'acquisition, de gré à gré ou par expropriation, de dix-neuf parcelles constituant l'Enclos Bethléem ou situées dans les abords immédiats de celui-ci.

A cette fin, des conventions d'acquisition de gré à gré avaient été passées avec différents propriétaires : en 1881, avec J. Cooreman (79); en 1882 et 1883, avec des membres

de la famille Van Espen (80) (81); en 1883, avec H. et F. Cooreman fils (82); en 1884, avec MM. Buls, Wacdemon et consorts (82).

La même année 1884, commençaient les travaux de démolition de l'Enclos (83), travaux qui ne furent achevés que dix ans plus tard, lors de la suppression de l'hôpital provisoire.

Le 1er décembre 1898 (84), le conseil communal décidait la construction du nouvel ensemble scolaire, inauguré en 1905.

Ainsi disparut l'ensemble "château-ferme" de Bethléem plusieurs fois séculaire, ou tout au moins ce qui en subsistait, victime de l'urbanisation et de ses conséquences.

En revanche, un quartier excentrique et mort, selon G. Mommens (84), était doté d'un bâtiment scolaire, moderne pour l'époque, de belle allure, et d'une nouvelle place de Bethléem (85), agrandie et agrémentée d'un square.



Planche VI.

René Dons.

Calque pris sur la feuille Saint-Gilles de l'Atlas cadastral Popp (1866), 1/25000, et reporté grâce à différents repères, sur le plan « Commune de Saint-Gilles. Plan général, 1958 », de la même échelle.
Le château-ferme dans la topographie actuelle.

ANNEXE

L'HOPITAL PROVISOIRE A BETHLEEM

1884 - 1894

La commune de Saint-Gilles, ne possédant pas d'hôpital, envoyait, dans les établissements hospitaliers de Bruxelles, les malades indigents ayant leur domicile de secours dans la commune (86).

Ceux-ci étaient soignés aux frais de la commission des hospices civils de Saint-Gilles.

En septembre 1883, la ville de Bruxelles avise le collège échevinal de Saint-Gilles — lequel en fait part à la commission des hospices de la commune — qu'à partir du 1er janvier 1884, les malades étrangers à la Ville, atteints de maladies contagieuses ne seront plus admis dans ses hôpitaux (86).

Ledit collège, qui avait envisagé deux solutions pour soigner les malades contagieux refusés par Bruxelles (construction d'un hôpital provisoire ou lazaret, construction d'un hôpital définitif: hors de question, faute de fonds), en adopte une troisième: il met à la disposition de la commission des hospices civils les bâtiments Cooreman-Thoratier, situés dans l'Enclos Bethléem (86), acquis par la commune en 1881 (87).

L'hôpital provisoire qui se présente, dit le procès-verbal de la séance du conseil communal (86), sous l'aspect d'une maison isolée, bien aérée, avec un splendide jardin, est utilisé à partir du 20 mars 1884 (88).

Par suite de la cessation de l'épidémie variolique, l'hôpital est approprié pour le traitement des maladies ordinaires (88).

De 12 lits au début, l'hôpital "de la rue de Danemark" (89) en comprend 18 puis 20 (88), pour en compter 24 en 1885 (90).

Il était prévu qu'en cas d'épidémie, l'hôpital serait évacué pour être réservé aux malades contagieux (88), les non contagieux seraient alors envoyés dans les hôpitaux bruxellois; l'étaient d'ailleurs déjà les malades en surnombre à l'hôpital provisoire (88).

Des critiques concernant cet hôpital avaient été formulées dès 1891 : insuffisance du local, de personnel, soins non appropriés (91).

Le conseil communal se prononça pour la disparition "à bref délai" de l'établissement notoirement insuffisant (91), mais ce ne fut qu'en séance du 28 juin 1894 que, sur proposition du collège, il décida la suppression du "lazaret" appelé improprement "hôpital", selon F. Vanderschrick (92).

Le choléra étant réapparu en octobre 1893, un lazaret fut construit au 12, rue de la Perche, sur l'emplacement de l'ancien cimetière. Il disposait de 12 lits et pouvait en contenir jusqu'à 24 (93).

En attendant la construction d'un hôpital définitif, les malades indigents seront envoyés dans les hôpitaux de Bruxelles, de Molenbeek-Saint-Jean et de Saint-Josse-ten-Noode. Si les contagieux sont refusés à Bruxelles, ils seront acceptés dans les deux autres communes (92).

Ce n'est qu'en 1911 que fut ouvert l'hôpital de l'avenue Molière.

ABREVIATIONS

ACPASB	Archives du Centre public d'aide sociale de Bruxelles.
AGR	Archives générales du royaume.
AE	Archives ecclésiastiques.
C. et pl.	Cartes et plans.
Notariat général	Notariat général de Brabant.
AVB	Archives de la ville de Bruxelles.
BCSG	Bulletin communal de Saint-Gilles.
BR	Bibliothèque royale Albert Ier.
C.c.	Conseil communal de Saint-Gilles.

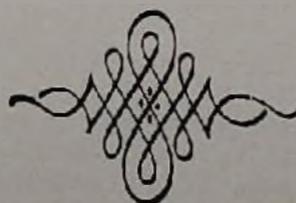
NOTES

- (1) Wauters, Alphonse, Histoire des environs de Bruxelles, 1855, III, p. 560.
- (2) Ibidem, III, p. 558.
- (3) AGR, AE, n° 22.783, Cure Nicolas Richart, Description de la paroisse de Saint-Gilles à Obbrussel, p. 43.
- (4) Wauters, op. cit., III, p. 556.
- (5) Ibidem, III, p. 558-559.
- (5bis) L'auteur de ces lignes remercie vivement L. Louis Robyns de Schneidauer qui a eu l'extrême obligeance de lui signaler que Nicolas de Basy, seigneur de Bethléem, avait été anobli en 1677. Des recherches sont en cours à ce sujet.
- (6) Wauters, Environs, III, p. 558.
- (7) AGR, AE, n° 7251, f° 3 V°.
- (8) Op. cit., III, p. 558.
- (8 bis) AGR, CC, Registre censal n° 44.834, f° 85. BR, Section des manuscrits. Fonds Houwaert-de Grez, II 6468, f° 83.
- (9) AGR, Cour féodale, Inventaire 577/1, p. 208; Reg. n° 131, f° 278.
- (10) Koller, Fortuné, Gens de chez nous dans les divers ordres de chevalerie sous l'Ancien Régime, Dison, Impr. G. Lebotte, 1974, p. 111.
- (11) AGR, CP, Registres et recueils, n° 768, p. 267.
- (12) AGR, CC, Inventaire 509/III, p. 443.
- (13) Herckenrode (de), Nobiliaire des Pays-Bas et du comté de Bourgogne, Gand, 1865-1876, 7 vol, II, p. 1875.
- (14) AGR, Notariat général du Brabant, n° 4417, Notaire François vander Borcht, acte du 30 juin 1651.
- (15) Koller, Fortuné, Op. cit., p. 229.
- (16) AGR, AE, n° 22.783, Cure Nicolas Richart, Description..., p. 47.
- (17) AGR, Greffes scabinaux..., n° 2305-109, Bruxelles (Obbrussel), art. 352, 29 novembre 1721.
- (18) AGR, C. et pl., Inventaire mss n° 1155, plan 20/21. Texte au recto : « nue weghe ofte straete naer Vorst gaende doordie dreve van het voors casteel van Bethleem ».
- (19) Musée communal de Bruxelles, Panorama de Bruxelles, par Nicolas Visscher, vers 1650.
- (19 bis) ACPASB, Atlas terrier Saint-Jean I, 1713, carte 26.
- (20) AGR, Greffes scabinaux..., art. 103, 25 janvier 1676; 494, 23 décembre 1743.
- (21) Ibidem, art. 365, 4 décembre 1721.
- (22) Notariat général..., n° 16.560, Not. J.J. Waersegers, 26 juin 1827, Conditions de vente.
- (23) AGR, Greffes scabinaux..., art. 355, 1er décembre 1721.
- (24) AGR, Notariat général..., n° 16.560, 13e lot, Conditions de vente.
- (25) AGR, Greffes scabinaux..., art. 606, 30 juin 1762.
- (26) AVB, Registres de la Trésorerie, n° 1305, f° 140 V°, 1690.
- (27) AGR, Greffes scabinaux..., art. 363, 3 décembre 1721.

- (28) Ibidem, art. 354, 29 novembre 1721.
 (29) Ibidem, art. 103, 25 janvier 1676.
 (30) Ibidem, art. 368, 4 décembre 1721.
 (31) Au sujet de cette infirmerie, voir *infra*.
 (32) AGR, Greffes scabinaux..., acte 359, 2 décembre 1721.
 (33) A 17 pieds $\frac{1}{3}$, la verge carrée :
 1 bonnier = 0,9138 ha = 4 journaux
 1 journal = 22,84 a = 100 verges carrées
 1 verge carré = 22,84 m².
 (34) A ce chemin correspond plus ou moins le section de la rue Emile Feron comprise entre la place des Héros et la rue de Danemark; la rue de Belgrade entre l'avenue du Roi et la limite de Forest.
 (35) Le *Zandbeek* était issu de deux sources : l'une située dans les abords de la place de Rochefort actuelle, l'autre, à l'intersection de la chaussée de Forest et de la limite de la commune. Les deux branches se réunissaient au croisement des rues de Montenegro et de Bosnie.
 (36) Exemples AGR, Greffes scabinaux..., art. 355 et 361.
 Notariat général..., n° 16.560, not. J.J. Waersegers, 26 juin 1827.
 (37) III, 558.
 (38) AGR, AE, n° 22.783, 47 à 54.
 (39) Ce patronyme a été orthographié différemment dans le temps : Abbeets, Obeet, Obbeet, Obiet, Obilt.
 (40) Pour la traduction des termes flamands, voir précédemment la description du château ferme.
 (41) AGR, Greffes scabinaux..., art. 355, 1er décembre 1721, et 365, 4 décembre 1721.
 (42) AGR, Greffes scabinaux..., art. 359, 2 décembre 1721.
 (43) — AVB, Moulins, liasse 676, dossier : Moulin Hondnest. La veuve Cortvriendt est dite « *groenusscheresse van haeren stiele* », en 1758. — Les Riches-Claires de Bruxelles, possèdent plusieurs viviers à Obbrussel, près des remparts, qui fournissent la communauté en poisson (Juvyns, Claudine, La vie quotidienne des Riches-Claires bruxelloises aux XVII^e siècle, Cahiers Bruxellois, T. XI, fasc. I et II, 1966, p. 18).
 (44) AVB, Finances, Portef. 2933, St-Gilles, 1er cahier, Impôt foncier, f° 12 V°, vers 1750.
 (45) AGR, Greffes scabinaux..., art. 289, 1709.
 (46) AVB, Finances, Compte 1703-704, *W'ekeboeck*, f° 26 V° et 290 V°.
 (47) AVB, *Resolutieboek der Trésorie*..., n° 1256, 15 septembre 1660.
 (48) AGR, Greffes scabinaux..., art. 457, 8 mars 1741.
 (49) Ibidem, art. 458, 9 mars 1741.
 (50) Ibidem, art. 676, 27 mai 1779.
 (51) Matrice de l'Atlas cadastral Vander Maelen, Saint-Gilles, 1837.
 (52) AGR, Cadastre du Brabant, n° 1406, 1832.
 (53) AGR, Greffes scabinaux..., art. 355, 1er décembre 1721.
 (54) Ibidem, art. 451, 4 janvier 1740.
 (55) Ibidem, art. 671, 12 novembre 1778.
 (56) AGR, Notariat général..., n° 16.560, notaire Waersegers, 26 juin 1827.

- (57) Matrice de l'Atlas cadastral Vander Maelen, feuille Saint-Gilles, 1837, parcelles A 306 à 310.
 (58) AGR, Notariat général..., n° 33.427, notaire Delporte, bail du 7 mars 1855.
 (59) AVB, Finances, Portef. 2933, Saint-Gilles, 2e cahier, Taxation selon la profession, s.d. (vers 1750) f° 18.
 (60) AGR, Notariat général..., n° 33.427, notaire Delporte, 28 décembre 1835.
 (61) Ibidem, bail du 7 mars 1835.
 (62) Ibidem, 18 et 25 novembre 1835.
 (63) Ibidem, 28 décembre 1835.
 (64) AGR, Notariat général..., n° 8099, notaire Coppens, 2 janvier 1784.
 (65) AGR, Notariat général..., n° 16.560, 26 juin 1827.
 (66) Des annotations aux Greffes scabinaux (Art. 365, 1721 et 584, 1759) mentionnent une contenance de 1 bonnier 2 journaux 36 verges, à 17 pieds $\frac{1}{3}$, pour ce bien.
 (67) C.c. 25 juin 1881.
 (68) C.c. 9 mars 1882.
 (69) C.c. 15 février 1883.
 (70) De Wautier, G., Remarques curieuses et peu connues sur la ville de Bruxelles, 1810, p. 42. Le nommé Mus qui y est désigné ne possédait qu'une partie du château. — A.F. (Alexis Ferrier, Description historique..., 1838, p. 103).
 (71) De Cloet, Voyage pittoresque dans le royaume des Pays-Bas, 1825, t. 1er, n° 29.
 (72) Bruxelles et ses faubourgs, 1858.
 (73) Le Touriste à Bruxelles, 1861.
 (74) AGR, Notariat général..., n° 31.760, notaire J.L.D. Bourdin, acte du 16 septembre 1841; n° 33.821, notaire F.F.V. Bourdin, acte du 4 avril 1857.
 (75) — Atlas cadastral Popp, feuille Saint-Gilles, (1866), et matrice. — C.c. 9 mai 1882 et 15 février 1883.
 (76) AGR, Notariat général..., n° 33.421, notaire F.F.V. Bourdin, acte du 4 avril 1857.
 (77) C.c. 21 février 1884.
 (78) C.c. 17 février et 18 juin 1881.
 (79) C.c. 25 juin 1881.
 (80) C.c. 9 mars 1882.
 (81) C.c. 15 février 1883.
 (82) C.c. 17 juillet 1884.
 (83) C.c. 27 mars 1884.
 (84) Mommens, G., Les Transformations et Embellissements de Saint-Gilles-lez-Bruxelles 1885-1905, p. 15.
 (85) Archives communales Saint-Gilles, Service des Travaux publics, planche n° 62, 1898.
 (86) C.c. 8 janvier 1884.
 (87) C.c. 25 juin 1881.

- (88) C.s. 20 décembre 1884.
(89) BCSG, 1890, Rapport annuel 1889-90, p. 81.
(90) Ibidem, 1885, Rapport annuel 1884-85, p. 89.
(91) C.c. 27 octobre 1891.
(92) C.c. 28 juin 1894.
(93) BCSG, 1893, Rapport annuel 1892-93, p. 161.



le 11 novembre,

La Fête
de
Saint-Martin

par W. Ch. BROU.

L'APOTRE DES GAULES

L'armistice de 1918 a donné en Occident un sens particulier à cette date d'automne. Mais avant cela, elle était celle de Saint Martin dont le culte était marqué de coutumes et de rites multiséculaires.

Martinus naquit en l'an 316, dix ans après la proclamation par Constantin du christianisme comme religion officielle de l'empire romain. Le hasard des mutations militaires avait envoyé son père, officier romain, à Sabaria, en Pannonie (province de Hongrie occidentale). L'officier et son épouse, encore païens, donnèrent à leur fils le prénom de Martin, c.-à-d. petit Mars, sans doute dans l'espoir d'en faire un futur guerrier, protégé par le dieu latin de la guerre.

De Pannonie. Martin accompagna ses parents à Pavie où il passa son enfance. Mais il ne répondit pas à leurs vœux secrets car il manifesta toujours une nette aversion pour la violence. Enrôlé à quinze ans dans la garde impériale, il supporta mal les pouvoirs de la hiérarchie militaire. Baptisé trois ans plus tard, il quitta peu après l'armée, se fit ermite et alla s'initier à la vie monastique en Pannonie, pays d'origine de sa mère. Il y connut la joie de la voir se convertir à la religion chrétienne. Flagellé et banni par les Ariens, il se rendit à Milan dans un couvent, ensuite à l'île Gallinaria dans la mer Tyrrhénienne. C'est dans cette " île des poules ", qu'ayant mangé une plante vénéneuse et se sentant mourir, il se mit à prier et fut guéri.

Quittant la péninsule italique pour la Gaule, il se rendit à Poitiers, où l'évêque Hilaire (futur saint) lui confia d'abord les fonctions d'exorciste pour l'éprouver, avant de l'envoyer avec quelques moines à Ligugé, en Poitou, pour y fonder un monastère. Le rayonnement de celui-ci amena la fondation dans les environs de nombreuses paroisses chrétiennes.

Martin fut désigné en l'an 371 pour prendre la tête de l'évêché de Tours, l'antique Urbs Turonum : il n'en perdit ni sa modestie ni sa piété active. Il fonda vers 372 un second monastère à Marmoutier, non loin de son siège épiscopal. Un de ses premiers diacres fut Briccio, né sur les bords de la Loire et qui devait succéder à Martin, comme évêque de Tours, durant trente années. Expulsé de Tours par ses diocésains à la suite d'une fausse accusation, Briccio voyagea pendant sept ans dans les régions frontières du nord-est de la Gaule où il fonda de nombreuses paroisses, notamment à Tournai. Revenu à Tours juste à temps pour faire des funérailles solennelles au prélat qu'on lui avait donné comme successeur, il remonta sur le trône épiscopal d'où il régna encore le Touraine pendant quelques années. A sa mort, on le considéra comme un saint et on enterra Briccio, devenu saint Brice, dans l'église où reposait le corps de saint Martin.

Martin avait horreur de la violence. Elle se manifesta concrètement lorsqu'il refusa de l'employer contre les hérétiques

poursuivis sur l'ordre de l'empereur Maxime. A cette occasion, il se justifia ainsi : " Jésus a bien supporté Judas qui le trahissait; pourquoi moi, Martin, ne supporterai-je pas les hérétiques ? "

Son activité tourangelle eut un extraordinaire rayonnement. Apôtre infatigable il s'employa à extirper des campagnes un paganisme gallo-celtique tout empreint de superstitions et de manifestations de culte vis-à-vis des pierres (dolmens ou menhirs) des sources, des arbres, des sommets...

L'apôtre des Gaules, comme on l'appelle volontiers, mourut à Candès près de Tours, en l'an 397. Les moines tourangeaux s'emparèrent aussitôt de sa dépouille mortelle et l'inhumèrent à Tours, la " cité du bon Martin ".

L'historien ecclésiastique Sulpice Sévère (360-425), auteur d'une *Histoire sacrée*, adressa à un certain Bassula, une lettre relatant les derniers moments de Martin, dont voici la traduction d'un passage :

Ses disciples dirent au bienheureux Martin : " Père, pourquoi nous abandonnes-tu ? A qui nous laisses-tu dans notre malheur ? Car les loups ravisseurs ravageront ton troupeau ". En réponse, Martin invoqua le Seigneur : " Si je suis encore nécessaire à ton peuple, je ne refuse pas le travail. Que ta volonté soit faite ! " Les disciples s'écrièrent : " O homme ineffable ! Le labeur ne l'a pas vaincu et la mort ne saurait le vaincre. Il n'a pas peur de mourir, il ne refuse pas de vivre ". Les yeux et les mains toujours tendus vers le ciel, l'esprit infatigable, Martin ne cessait de prier. Alléluia ! Dans la joie, Martin est accueilli dans le sein d'Abraham : Martin, ici-bas pauvre et humble, entre au ciel, riche et célébré par les chœurs célestes !

Les biographes du saint rapportent maints traits illustrant son humilité, même avant sa conversion. Jeune officier impérial, il lui arriva de cirer lui-même les chaussures de son esclave-ordonnance. Un jour, à Amiens, au cours d'une promenade à cheval, il rencontra un infirme grelottant et demandant l'aumône.

D'un coup de sabre, Martin fendit son manteau et en donna la moitié au malheureux. La nuit suivante, Jésus lui apparut en songe, vêtu du demi-manteau.

Ce geste fraternel valut à Martin plus de popularité que sa dignité d'évêque ou que ses fondations d'abbayes; il lui valut la vénération et la renommée.

Plus tard, alors qu'il était évêque, au cours d'une messe deux anges lui apparurent tenant le manteau qu'il avait donné autrefois, mais tout piqueté de pierres précieuses.

Valentinien Ier, empereur romain chrétien de 364 à 375, zélé mais très sévère, reçut un jour Martin venu implorer la grâce de condamnés à mort. L'empereur refusa. Martin insista, invoquant l'ardeur de l'amour du prochain et la chaleur du pardon. Une flamme jaillit du trône impérial, en chassa l'auguste occupant qui, convaincu par ce miracle, se jeta aux pieds de l'évêque de Tours.

Le culte du bon Martin s'étendit dans tout l'empire romain et subsista jusqu'à nos jours, surtout en Gaule.

Martin, par ses miracles, de son vivant et après sa mort, fut le premier saint non martyr que l'Eglise plaça sur les autels. Au cours des siècles suivants, entre 649 et 1431, cinq papes adoptèrent le nom de Martin en s'asseyant sur le siège de Pierre.

TOURS, LA VILLE DU BON MARTIN

Tours sur la Loire fut, sous l'empire romain, le chef-lieu de la Troisième Lyonnaise. A partir du début du IV^{ème} siècle, elle s'appela Urbs Turonum, la cité des Turons. Saint Galien y introduisit le christianisme à cette époque. Mais ce fut le bon Martin qui le prêcha et le diffusa avec succès dans toute la Gaule.

L'évêque de Tours meurt en 397 à Candes. Les moines de Ligugé et ceux de Marmoutier se disputent son corps. Les Tourangeaux, profitant du sommeil des Poitevins, portent le cadavre dans une barque et regagnent leur ville à toutes rames.

Ils le placent dans un tombeau qui devient bientôt un lieu de pèlerinage dont le renom s'étend à toute la Gaule et même au monde chrétien. En 470, une magnifique basilique est élevée autour de son sarcophage.

En 573, les Tourangeaux appellent à l'occupation de leur siège épiscopal un certain Grégoire, de Clermont-Ferrand, descendant d'une grande famille gallo-romaine. Grégoire est connu pour sa science et sa piété. Sous sa direction, Tours progresse encore. Une abbaye se forme autour de la basilique Saint Martin et le gros bourg de Châteauneuf se constitue autour de l'abbaye pour accueillir les pèlerins qu'y attire une adroite publicité. Une brochure de la vie du saint et de ses miracles posthumes est rédigée et diffusée en grand nombre. On la retrouve à Carthage, à Alexandrie, à Rome, en Syrie, en Thébaïde.

Rois et grands personnages donnent l'exemple de la générosité dans ce culte rendu au bon Martin. Comme il n'y a ni aliénation ni démembrement des biens ecclésiastiques, les richesses s'accroissent. L'abbaye de Saint Martin aura des domaines dans la plupart des régions de France et dans beaucoup de pays d'Europe. On a cité le chiffre de 20.000 serfs, dépendant de l'abbaye ! L'évêque, devenu pour l'histoire " Grégoire de Tours ", sera lui-même l'ancêtre des historiens français.

Avec les Carolingiens, Tours, grand centre religieux, deviendra, sous l'impulsion du pédagogue Alcuin, un foyer artistique et intellectuel. D'origine anglo-saxonne, Alcuin se fit moine et habita l'Italie avant d'être appelé en Gaule par Charlemagne qui le chargea d'ouvrir de nombreuses écoles tout en lui confiant la direction d'une école modèle installée dans son palais. Ensuite l'empereur d'occident envoya Alcuin à Tours pour y prendre la crosse et la mitre d'abbé de Saint Martin.

Alcuin y installa une école de copistes et créa une nouvelle calligraphie et une section d'enluminure. Les merveilleux manuscrits issus de cette école, dont la Bible de Charles le Chauve, font partie des collections de la Bibliothèque Nationale de France et de la Bibliothèque de Tours.

Hélas, au IX^{ème} siècle, les Normands remontent les fleuves d'Europe et atteignent Tours. Sa basilique, ses abbayes, ses vingt-huit églises sont mises à sac et incendiées. Puis ce sont les guerres que se livrent les comtes d'Anjou et de Blois, dont les possessions s'enchevêtrent en Touraine, qui ravagent la région et la ville, du X^{ème} au XII^{ème} siècle. La capitale tourangelles recouvre la paix et le bonheur à partir du XIII^{ème} siècle.

La basilique abbatiale fut reconstruite du XI^{ème} au XIII^{ème} siècle, aussi remarquable que l'ancienne par ses dimensions et sa magnificence. Les Huguenots la saccagèrent en 1562 et elle tomba lentement en ruines. La nef fut rasée en 1802 pour créer la rue des Halles. La tour Charlemagne, au croisillon nord, s'effondra en 1928 mais elle montre encore de nobles restes. La tour de l'horloge, à droite de la façade, fut munie d'un dôme au XVIII^{ème} siècle.

Quant à la nouvelle basilique Saint Martin construite de 1887 à 1924, elle est de style romano-byzantin. Dans la crypte, un tombeau du saint a été reconstitué et placé là où se trouvait l'ancien tombeau dans la vieille basilique. Les principales fêtes du pèlerinage y ont lieu le 11 novembre, le dimanche suivant ainsi que le premier dimanche de juillet.

A proximité de la basilique subsiste une jolie galerie renaissance du XVI^{ème} siècle, vestige du cloître de l'ancienne basilique.

SAINT MARTIN EN FRANCE

La France compte encore près de quatre mille églises paroissiales et chapelles rurales dédiées à Saint Martin. Parmi les quelque cinq cents communes, faubourgs ou hameaux qui portent encore son nom et qui sont dispersés dans presque tous les départements français, nous ne citerons ici que les plus intéressants par les vestiges anciens qu'ils ont conservés.

A Paris, Saint-Martin-des-Champs fut une abbaye, puis un prieuré. Henri 1^{er} érigea en 1060 en abbaye une église dédiée au saint tourangeau et qui joua un grand rôle sur la rive droite



« Chaire » d'Amiens. Plaque de foyer.
Art de l'Ardenne, 1957. Collection particulière.

de la Seine. Fortifiée au XII^{ème} siècle, l'abbaye fut incorporée à l'enceinte construite sous Charles V; elle fut désaffectée sous la Révolution. Les parties les plus anciennes et bien conservées de l'église sont le chœur à double déambulatoire de 1135, la nef et le réfectoire, tous deux du XIII^{ème} siècle.

Laon (Aisne) a eu une abbaye dont l'église saint Martin, des XII^{ème} et XIII^{ème} siècles, existe encore de nos jours.

Angers (Maine et Loire) conserve une église et un cloître Saint Martin gardant des vestiges de constructions mérovingiennes et romanes. Au musée municipal un triptyque du XVII^{ème} siècle représente le Christ en croix, entouré des saints Martin et Willibrord.

A l'entrée sud de la ville de Chartres se dresse l'église Saint Martin-au-val, premier sanctuaire chrétien, au pied de la colline occupée en son sommet par un camp romain. L'église romane est du XI^{ème} siècle. Dans la crypte, on trouve les restes d'une basilique mérovingienne et les sarcophages des évêques de Chartres du VI^{ème} siècle.

Langres, ancienne capitale des Lingons, s'honore d'une église Saint Martin du XIII^{ème} siècle.

Lyon, l'antique Lugdunum, a sa basilique Saint Martin d'Ainay datant de 1107.

Saint-Martin-aux-bois (Oise) possède une admirable église, ancienne abbatiale, construite de 1260 à 1276 et dont le haut vaisseau gothique évoque par sa légèreté et sa grâce le chœur de la cathédrale de Beauvais. Une statuette du saint trône au fond du chœur.

Saint-Martin-de-Boscherville (Seine Maritime) est une ancienne abbaye dont l'église romane (1125-1145) a une tour-lanterne sur la croisée et des voûtes du XIII^{ème} siècle sur la nef et le transept. Sa salle capitulaire date de 1170.

L'abbaye Saint-Martin-du-Canigou (Pyrénées orientales), sise à 1065 m d'altitude, au pied du Canigou, fut fondée en 1007 et son église consacrée en 1009 mais restaurée en 1902.

Elle est remarquable par un clocher carré, et son cloître a de très beaux chapiteaux romans. Elle possède encore des tombes des XI^{ème} et XIV^{ème} siècles.

Amiens, où l'histoire situe le scène du manteau coupé, s'honore de sa vieille église Saint Martin-aux-Waides.

Saint-Martin en Vercors a été choisi comme poste de commandement par la résistance française durant la seconde guerre mondiale.

Saint-Martin d'Ardèche s'enorgueillit des deux statues-menhirs ornant sa grotte Aven de Meunier.

Saint-Martin de Fenollar (Pyrénées orientales) a une intéressante église des XI^{ème} et XII^{ème} siècles, avec fresques des XII^{ème} et XIII^{ème} siècles.

Saint-Martin de Bromes (Basses Alpes) garde une charmante église romane avec tour du XIV^{ème} siècle.

Saint-Martin-la-Gavenne (Seine et Oise) a une église à clocher roman.

San Martino di Lota est un chef lieu de canton en Corse.

Il existe encore un pont Saint Martin près de Sallanches en Haute Savoie. Dans les Alpes atlantiques, on explore périodiquement le gouffre de la Pierre Saint-Martin.

Dans le très vieux village gallo-romain de Candes, au confluent de la Loire et de la Vienne, se dresse la très belle église Saint Martin, érigée aux XII^{ème} et XIII^{ème} siècles et munie de défenses au XV^{ème} siècle. Elle fut bâtie à l'endroit où mourut son patron en 397.

Mais que sont devenues les deux abbayes fondées par le bon Martin lui-même ?

Celle de Ligugé, à 9 km de Poitiers (Vienne), fondée en 361, devint plus tard une vaste abbaye bénédictine, elle-même restaurée à partir de 1853. Des fouilles entreprises depuis 1960 en révèlent le plan primitif. Son église remaniée date du XVI^{ème} siècle.



Statue de pierre du XV^e s.
Église Saint Martin de Borward (Frise).

Quant au monastère de Marmoutier près de Vouvray (Indre et Loire), fondé en 372, il grandit en puissance et quantité de prieurés en dépendirent. Détruit après sa vente comme bien national, il n'offre plus aux visiteurs que des ruines. Sont cependant encore à admirer le portail de la Crosse (1220), la tour des cloches (XII^{ème}), la chapelle des Sept Dormants et surtout plusieurs cellules du premier monastère (IV^{ème} et V^{ème} siècles), creusées dans le roc.

SAINT MARTIN DANS LE MONDE CHRETIEN

Aux Pays-Bas, près de cent églises sont consacrées à l'apôtre des Gaules. Elles se situent surtout le long des anciennes chaussées de l'empire romain. Ainsi dans le Limbourg hollandais, on trouve 23 églises Saint Martin : à Maastricht, Beek, Beegden, Cuyk, Horn, Neer, Welten-lez-Heerlen, Weert Venlo, Tegelen, etc... On trouvait à Maastricht, une ancienne église Sint Martinus en style gothique mosan du XIV^{ème} siècle. Elle était située dans le faubourg de Wijck au bord de la Meuse et à proximité du pont Saint Servais où se trouvait autrefois le "trajectum" ou traversée de la Meuse (à gué puis sur un pont) par l'antique itinéraire qui reliait Bavai par Tongres et Heerlen à Cologne. Démolie en 1853, elle fut remplacée par un nouvel édifice néo-gothique en 1857-58. Venlo s'honore d'une collégiale dédiée au même Saint.

Quand saint Willibrord arriva à Utrecht au VII^{ème} siècle, il y trouva déjà un oratoire, reste d'une colonie gallo-romaine chrétienne y perpétuée sous le vocable de l'évêque de Tours. La ville possède encore de nos jours une église saint Martin.

Groningen s'enorgueillit d'une basilique, la Martinkerkerk, du XIII^{ème} siècle.

L'île de Tholen, en Zélande, a une commune Sint Maartensdijk avec église du XIV^{ème} siècle. Dans la province de Hollande septentrionale, en Frise occidentale, la commune de Sint Maarten doit son nom à son premier oratoire consacré à l'apôtre des Gaules. La même province a aussi une commune Sint-Maartensbrug.

Zaltbommel (en Gueldre) sur le Waal, possède une superbe église saint Martin de style gothique, datant du début du XIV^{ème} siècle.

Le Grand Duché de Luxembourg possède une quinzaine d'églises dont le même saint est le titulaire; Remich possède des caves Saint-Martin.

En Allemagne fédérale, plusieurs grosses villes qui existaient déjà au temps de l'empire romain, possèdent encore des églises dédiées à saint Martin. Trèves s'honore d'une abbaye saint Martin, construite en 1626, près de la Nerrebrücke, sur l'emplacement d'un oratoire existant déjà en l'an 400 sur les ruines d'une habitation romaine.

Cologne possède deux églises : Saint Martin le Grand, en style roman (1150-1220), et Saint Martin le Petit dont seule la tour subsiste depuis 1803. La première, en bordure du Rhin, est construite sur l'emplacement d'un établissement de bains et de sports dont on a trouvé d'importants vestiges ces dernières années et qui date du milieu du premier siècle de notre ère.

Entre Trèves et Cologne, le long de la chaussée romaine, Enskirchen possède une église saint Martin des XIII^{ème} et XIV^{ème} siècles.

Worms, Fribourg-en-Brigau, Brème, Brunswick ont encore leur Martinskirche ou Martinikirche datant de la fin des XII^{ème} et XIII^{ème} siècles.

Entre Worms et Wissenbourg se trouve le village très ancien de Sankt-Martin.

Près de Coblence, la commune de Bessenheim a une église Saint Martin. Près de Tudderren, l'église de Millen près de la frontière du Limbourg hollandais possède une église consacrée au même saint.

En Grande Bretagne, l'une des cinq îles habitées de l'archipel Scilly (Sorlingues) s'appelle Sint Martin's. Londres possède une église Sint Martin's-in-the-Fields.

Les îles anglo-normandes de Jersey et Guernesey ont chacune une église dédiée à " Sint Martin ".

Oxford, dont l'université occupe, après celle de Bologne et la Sorbonne parisienne, le troisième rang d'ancienneté, possède un " College Sint Martin and all Saints ".

A Linz (Haute Autriche), sur le Danube, se dresse la " Martinskirche ". Citée pour la première fois en même temps que Linz en l'an 799, elle est la plus ancienne église d'Autriche encore conservée. Sa restauration en 1947-48, a permis de mettre au jour les fondations d'une construction précarolingienne : sorte de halle à arcs sur piliers à destination non encore précisée (nef d'oratoire ou arc de triomphe ?).

L'intérieur actuel de l'église est du type nef à arcs en plein cintre et plafond plat, avec chœur à fenêtres ogivales primaires. Des pierres avec inscriptions romaines ont aussi été trouvées à l'occasion de travaux de restauration. L'église se trouve le long de la Römerstrasse, chaussée romaine qui, longeant la rive sud du Danube, desservait les camps et garnisons constituant le *limes* (frontière) de cette partie septentrionale de l'empire. Ici, une fois de plus est confirmée la perennité du culte chrétien, lui-même peut-être précédé d'un culte païen romain !

L'Autriche compte encore plusieurs communes Sankt Martin, dans les provinces de Burgenland, de Styrie et de Salzbourg. A la frontière austro-suisse, sur la route de Landech à Bolzano se trouve le village de Martins Brück (Martina en italien).

En Suisse, Suen-Saint-Martin est une vieille commune du Valais, dans le Val d'Hérens.

Zillis (Grisons) a une église au plafond roman du XII^{ème} siècle, dont quelques panneaux rapportent des scènes de la vie du saint tourangeau. Goire, également dans les Grisons, a son église dédiée au même saint.

En Hongrie, non loin de la frontière autrichienne, l'ancienne cité romaine de Savaria, fondée en l'an 41 par l'empereur Claude et appelée " ville des routes " c'est-à-dire carrefour

routier, est devenue l'actuelle Szombathely. On y a mis au jour les vestiges d'un temple dédié à la déesse égyptienne Isis, datant de la fin du II^{ème} siècle, ainsi que des pans de mosaïque ayant appartenu à la basilique paléochrétienne du IV^{ème} siècle, dédiée à Saint Quirin. Dans le séminaire épiscopal tout proche, un tableau d'autel représente Saint Martin de Tours, natif de Savaria.

En Espagne, une ville des Asturies s'appelle San Martin del Rey Aurelio; en Catalogne, les villages d'El Brull, Rindeperes et Sescorts ont chacun une église San Martin du XI^{ème} siècle.

De nombreuses villes d'Italie possèdent une église San Martino, telles Venise et Naples; cette dernière est dominée par la Chartreuse de San Martino, fondée aux environs de l'an 1300. Dans l'église inférieure de Saint François, à Assise, la chapelle de Saint Martin est décorée de remarquables fresques, dues à Simone Martini, peintre Siennois, mort à Avignon en 1344. La vie de Saint Martin y est représentée en dix scènes, chacune de 3 m sur 2,50 m : le partage du manteau, le songe, l'investiture, la renonciation à la carrière des armes, la méditation, la messe miraculeuse, le miracle de l'enfant resuscité à Chartres, le miracle du trône impérial enflammé, la mort du saint et ses funérailles.

San Martino di Castrozza (Vénétie) est une commune des Dolomites, culminant à 1467 m.

L'île d'Elbe a une village San Martino où on peut visiter la maison occupée par Bonaparte, qu'on appelle depuis lors la villa Napoléon.

Solferino et San Martino ont été le théâtre de deux batailles napoléoniennes; on y a dressé des tours commémorant ces épisodes de la lutte pour l'indépendance italienne.

Rappelons aussi que le 11 novembre 1493, Christophe Colomb découvrit dans la mer des Caraïbes une île qu'il appela Saint Martin. Cette île fait actuellement partie de l'archipel des Petites Antilles ou des Iles du Vent. L'île est partagée entre la France et les Pays-Bas.

Il existe au Pérou, un département San Martin.

Enfin, dans les Andes méridionales le lac de San Martin constitue une partie de la frontière entre le Chili et l'Argentine.

SAINT MARTIN ET LA BELGIQUE

On dénombre dans notre pays plus de trois cents paroisses patronnées par Saint Martin, sans compter les chapelles, oratoires et poteaux lui dédiés.

Plusieurs communes portent son nom : Saint Martin (Namur), Fouron - Saint Martin et Dommartin - Saint Georges (Liège), Sint-Martens-Bodegem et Sint-Martens-Lennik (Brabant), Sint-Martens-Latem, Sint-Martens-Lerne en Sint-Martens-Lierde (Flandre orientale), Martenslinde (Limbourg).

L'ancienne cathédrale d'Ypres, reconstruite après la première guerre mondiale lui est dédiée. Tournai, ville antique proche de Bavai a possédé une abbaye patronnée par ce saint, mais dont il ne reste presque rien.

D'autres villes anciennes comme Alost, Arlon, Ath, Audenarde, Courtrai, Gand, Ganshoren-lez-Bruxelles, Genk, Hal, Hasselt, Huy, Liège, Lissewege, Loppem-lez-Bruges, Renaix, Wavre... possèdent encore des églises lui-dédiées. Il a d'ailleurs aussi existé des églises Saint Martin à Anvers, Molenbeek-lez-Bruxelles et Namur.

Dans toutes nos provinces, le nom du saint a été donné à des faubourgs, à des rues, des quais, des hameaux, des fermes, des bois, des prés, des sarts, des bruyères, des coutures, des collines, des sources ou fontaines, des ruisseaux, des arbres, des ponts, des trieux ou tris, même à des croix et des pierres. Liège a d'ailleurs un quartier appelé Mont-Saint-Martin où s'érige une belle église gothique.

La scène du manteau partagé est évoquée dans bien des églises belges. Celle de Courtrai fondée au XIII^{ème} siècle, possède une peinture sur toile du groupe cavalier-infirmes. Renlies (Hainaut) est fière de conserver dans son église du XIII^{ème} siècle, une retable en chêne sculpté et doré, datant du milieu du XVI^{ème} siècle, et haut de 2,75 m.



Liège. L'église Saint Martin et le cloître vus du Nord.
(Dessin de 1585 environ).

La basilique Saint Martin à Liège, sur le mont Saint Martin, possède un bas-relief du XVI^{ème} siècle, une statue en bois peint en blanc du XVIII^{ème} siècle, un tableau de 1717, des éléments de vitraux et un relief en albâtre de 1578, représentant tous ce grand apôtre des Gaules.

Celui-ci est reproduit sur de nombreuses pièces d'orfèvrerie, sur des fonts baptismaux, sur des vitraux ou sur des châsses. Quant aux statues équestres, en pierre, en bois, ou en stuc, représentant Martin en légionnaire romain ou en gentilhomme moyenâgeux, elles sont innombrables et décorent églises, chapelles, hôpitaux ou musées de toutes nos provinces.

L'objet mobilier le plus ancien le représentant était dévolu par la basilique Saint Martin à Liège. C'est un antependium datant du début du XIV^{ème} siècle, dont la bordure représente la vie du saint : il fut vendu en 1901 aux musées d'art et d'histoire de Bruxelles.

Parfois aussi le saint est représenté debout, en habits d'évêque. Ainsi en est-il dans la basilique saint Martin de Liège et dans l'église du hameau de Dommartin-sous-Saint Georges (Liège).

SAINT MARTIN EN BRABANT

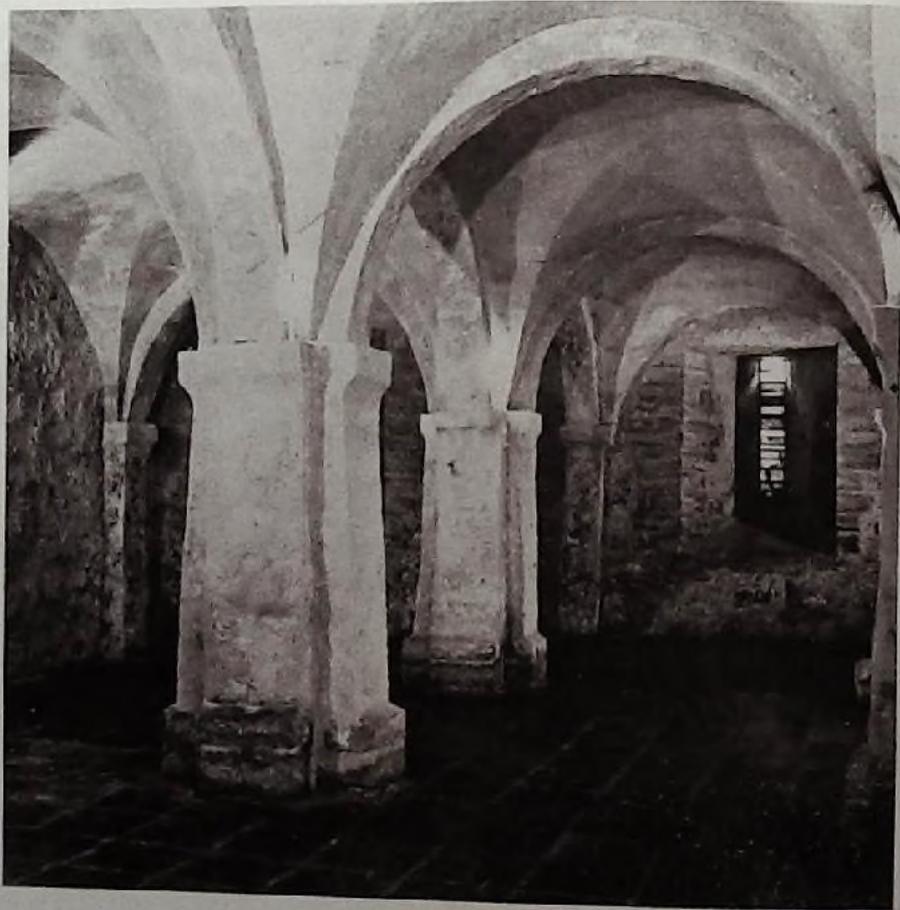
Quarante églises paroissiales brabançonnaises sont encore de nos jours dédiées à saint Martin. Ce sont celles d'Asse, Bierghes, Biez, Blammont, Boutersem, Corroy-le-Grand, Dion-Valmont, Everberg, Ganshoren, Halle, Houtain-le-Val, Jauche, Lathuy, Limal, Lubbeek, Marbais, Marilles, Meise, Melsbroek, Nil-Saint-Martin, Neerwinden, Oisquercq, Opheylissem, Orp-le-Grand, Overyse, Pepingen, Perwez, Peutie, Quenast, Roux-Miroir, Sint-Martens-Bodegem, Sint-Martens-Lennik, Tiel-Notre-Dame, Tilly, Tourinnes-la-Grosse, Walhain-Saint-Paul (Sart), Ways, Wezemaal, Wilsele et Zaventem.

Les plus anciennes conservent encore des vestiges romans du XII^{ème} siècle : celles d'Asse, Orp-le-Grand, Overijse, Pepingen, Sint-Martens-Lennik et Wezemaal.

Présentent encore des restes de style roman et ogival des XIII^{ème} et XVI^{ème} siècles : celles d'Everberg, Meise, Marilles, Melsbroek, Sint-Martens-Bodegem, Tourinnes-la-Grosse, Oisquercq et Zaventem.

L'église Sint Martens de Halle construite de 1341 à 1410 est gothique.

D'autres églises furent profondément remaniées comme celle de Tourinnes, du XV^{ème} siècle. Les autres églises sont plus récentes ; celle de Peutie fut même rasée et reconstruite en 1900.



Orp-le-Grand. Crypte romane (XIe s.) de l'église Saint-Martin.

Mais en dehors de ces quarante églises, on trouve dans notre Brabant bien d'autres lieux qui portent le nom du saint. A Molenbeek-Saint-Jean, aux abords de l'ancienne porte des Flandres, se trouvent un quartier populaire et une rue saint Martin. Au Grand Sablon, à Bruxelles, il y a même un café-restaurant Saint Martin. Il y a un hameau de ce nom à Huppaye, une chapelle à Bousval, un bois à Bossut-Gottechain, un ruisseau à Orp-le-Grand, un tilleul à Roux-Miroir, un chêne à Houtain-le-Val, des tumuli à Nil-Saint-Martin etc...

L'iconographie le représente plus volontiers en jeune officier romain ou en noble gentilhomme qu'en prélat mitré. Sa représentation picturale la plus célèbre est le tableau d'Antoine Van

Dijk conservé jalousement en l'église Saint Martin de Zaventem dont la construction remonte à l'époque romane mais qui fut remaniée au XVème siècle. Ferdinand de Boisschot fut nommé baron de la terre de Zaventem en 1621 par les archiducs Albert et Isabelle. C'est ce jeune seigneur qui offrit le fameux tableau qu'il paya 300 florins. Van Dijk alla placer en personne son œuvre dans l'église et logea chez Martin van Ophem, drossard de la nouvelle baronnie.

Martin avait deux filles. L'artiste anversois demanda la main de la plus jeune. Son père crut ne pas devoir la lui donner et Van Dijk, dépité, retourna à Anvers d'où il partit plus tard pour l'Italie. C'est ce fait historique qui a donné naissance à la légende : l'artiste, beau cavalier en partance pour l'Italie, s'est représenté sous les traits de Saint Martin. Le tableau fut plusieurs fois miraculeusement épargné ! En 1673, au cours de la guerre de Hollande sous Louis XIV, des cavaliers français pillèrent l'église; seul le tableau fut laissé intact. Au XVIIIème siècle, une vente régulière menaça la peinture : l'attitude décidée des villageois empêcha l'acquéreur d'emporter le tableau. En août 1794, les Français l'envoyèrent au musée de Paris. Après la chute de Napoléon, il fut restitué à Zaventem. Le 13 octobre 1816, en cortège, les habitants allèrent reprendre leur bien chez le peintre P.J. Thys à Bruxelles.

Une copie de l'œuvre de Van Dijk, datée de 1888 surmonte l'autel du transept droit de l'église saint Martin de Marbais.

L'église de Zaventem possède également une châsse de saint Martin datant de 1735.

Sous la forme de groupe sculpté, la scène du manteau partagé est évoquée dans les églises de Bossut, d'Houtain-le-Val, de Jauche, de Limal, de Marilles, de Tilly, de Tourinnes-la-Grosse et de Ways. Celle de Ways proviendrait de l'abbaye de Villers-la-Ville. La statue en chêne de saint Martin, sur l'autel du bas-côté droit de l'église d'Houtain-le-Val, serait du XVIème siècle. Certains disent par contre qu'elle est due au ciseau du sculpteur Laurent Delvaux, mort à Nivelles en 1778.



gauche. Statue du Saint-Cavalier, en bois polychrome, volée en 1975 et non encore retrouvée.

La belle église à 5 nefs de Wezemaal s'enorgueillit d'une chaire de vérité sous laquelle est sculpté le groupe équestre si populaire.

Des églises brabançonnaises ont honoré leur patron, soit dans un vitrail chatoyant (Asse, Hal et Ways), soit sur un couvercle de fonts baptismaux (comme ceux en laiton de Hal), soit en une fresque murale (Meise). L'église de Hal possède, au-dessus

de son portail renaissance en chêne, un vitrail représentant des scènes de la vie de son patron, offert en 1902 par le Cercle Saint Martin de la ville.

Overijse, outre son église patronnée par saint Martin, garde dans sa bibliothèque communale un beau tableau d'un peintre du terroir, Louis Rigaux (1887-1954), représentant le saint et le mendiant sur un fond reproduisant Overijse, son église et son château. Par arrêté royal du 30 janvier 1840, Overijse a été dotée d'armoiries communales où figurent l'épisode du manteau coupé, le lion belge et trois fleurs de lys. Sur les vieux sceaux de la " franche Isca " figure d'ailleurs le saint cavalier. La chorale " De Issche zonen " fondée en 1872 possède un drapeau où figurent saint Martin et le mendiant infirme.

La pittoresque église saint Martin de Witterzée (Lillois), construite en moellons équarris, se dresse sur une éminence. Le chœur avec chevets à coins coupés remonte au XII^{ème} siècle et fut restauré en 1902. Elle contenait une statue équestre du saint, en bois polychrome datant du XVII^{ème} siècle. Volée en 1976, elle fut heureusement retrouvée et les villageois espèrent la voir revenir dans leur hameau. Curieusement, au pied de la colline, jaillit la fontaine saint Martin, source d'un ruisseau, le Hain. Aussi curieusement, ce site de Witterzée a beaucoup de similitude avec celui de Vertus (Marne) où, au chevet de l'église Saint Martin (XII^{ème} siècle), jaillit de temps immémorial une belle source !

Source et colline, temple païen, chapelle moyenâgeuse puis églisette moderne sont là comme une nouvelle confirmation de la perennité culturelle.

LES FEUX DE SAINT MARTIN ET SES PROVERBES

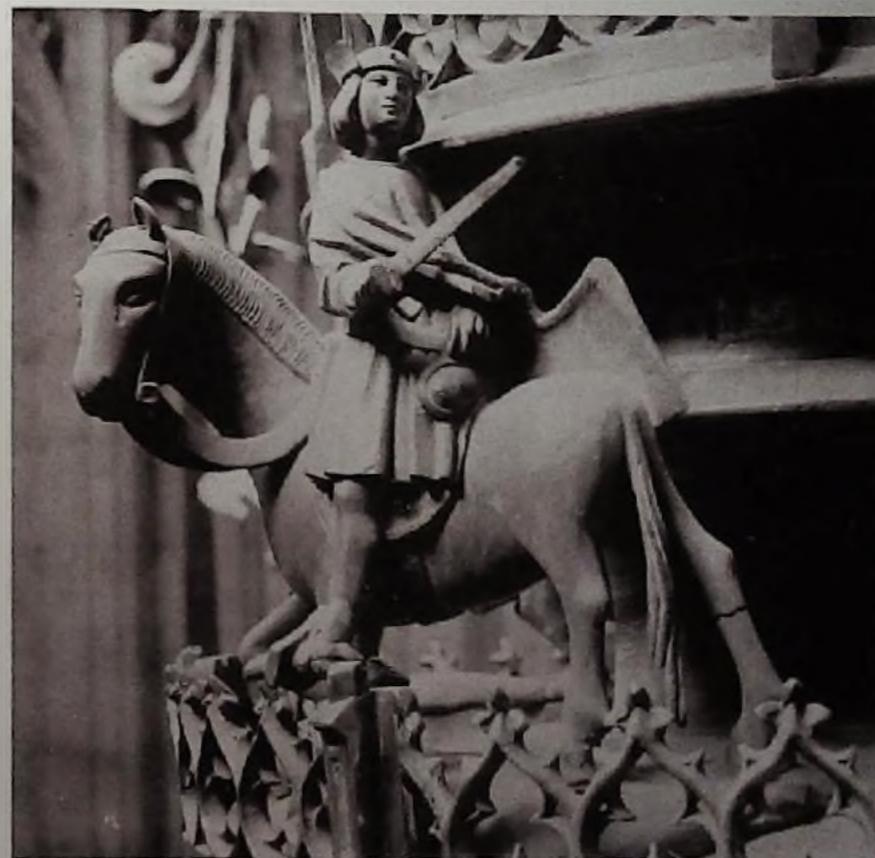
De l'allumage d'un feu souvent accompagné d'un roulement de tambour émane une force mystérieuse : on admettait jadis que ces flammes réduisaient à l'impuissance et chassaient les mauvais esprits.

Les feux de la Saint Martin brûlent encore de nos jours dans notre Limbourg. Le 11 novembre à Retie, les jeunes allument

sur les champs en jachère, en plus de vingt-cinq endroits, de grands feux autour desquels ils chantent : " Aujourd'hui c'est la Saint Martin et demain c'est la béquille... ".



*Eglise Saint-Martin de Tourmoules-la-Grosse,
avec « charité » gothique du XV^e s.*



Fonds baptismaux de Saint Martin à Hal (détail).

A Olen, les feux brillent dans la nuit. Dès la fin des grandes vacances, les gosses ramassent dans les bois et chez les habitants tout ce qui peut brûler, même des pneus usagés; ils les transportent dans les charettes ou des brouettes jusqu'aux endroits réservés pour l'érection des futurs bûchers.

Dans l'est de la province de Liège, le saint est chaleureusement fêté. A Eupen, dans la soirée du 11 novembre, le cortège se forme Ville Basse, au " schildweg " et s'ébranle vers 17h30 à la lueur des lampions portés par les enfants et des torches de résine brandies par des adultes costumés en soldats romains accompagnant le saint lui-même en uniforme de centurion et chevauchant un blanc destrier. Des groupes de légionnaires et

de cavaliers romains se joignent au cortège et des fanfares jouent de vieux airs du terroir. Tout le long du chemin, le saint distribue des gâteries et des petits jouets qui s'entassent sur un char romain. En fin de parcours, sur la place Werth où un décor en bois et en carton évoque la porte d'Amiens, saint Martin renouvelle le partage de son manteau avec un mendiant infirme, met le feu au bûcher préparé et tire une tombola gratuite, accessible à tous les enfants porteurs de lampions.

L'usage de la saint Martin est attesté depuis le XVIIIème siècle à Malmédy, où trois feux, dont les matériaux disparates ont été récoltés par trois groupes d'enfants dans des territoires jalousement délimités, sont allumés dans des prairies, deux sur les hauteurs, un au Grand Pré. En fin d'après-midi, le 10 novembre, trois cortèges partent, précédés chacun d'un drapeau portant l'image de saint Martin. Seul celui du Bas de la Ville est habituellement mené par le saint, à pied depuis 1971. Les fanfares jouent les "Eveûyes du Sint Mârtin" (les feux de joie de saint Martin).

" C'est aujourd'hui la veille de saint Martin

" Nous avons fini l'école à temps

" Enfilons donc les vieilles mannes

" Et les paniers sans anses

" Tra la la la... (traduction)

Les enfants brandissent des lampions et des torches. Certains dansent des "crâmignons". Ils gagnent ainsi les bûchers où les musiciens reprendront l'air de la saint Martin, où tourneront jeunes gens et jeunes filles.

A Genk, on brûlait encore à la fin du XIXème siècle un mannequin de paille représentant le duc John Churchill de Malborough (1650-1722), général anglais qui combattit les Français dans nos provinces et qui, actif mais cupide, a soulevé chez nous la haine et cette sorte de revanche populaire. Mais il s'est produit un changement curieux depuis le début du siècle. En effet cette mise en bûcher de Marlborough est tombée



Tillemont. Statue de Saint Martin, provenant d'Avendoren.

progressivement aux mains des enfants qui l'ont transformé en " feu de la Saint Martin ". Le 11 novembre, un feu est allumé sur la place communale en l'honneur du saint et en mémoire de son geste de charité vis-à-vis du mendiant transi de froid. Et les enfants chantent en flamand :

*" Le saint Martin avait grand froid, il se réchaufferait s'il
" y avait quelque chose à brûler. "*

A Malines, le dimanche suivant le 11 novembre, se déroule un cortège où quêtent des enfants " avec la crosse de saint Martin ".

Le Saint-Martin est fêté par des feux ou un cortège à Koksijde, à Nieupoort, à Ypres, à Beveren, à Dessel, à Tourinnes-la Grosse, à Bomal-sur-Ourthe et à Visé par la Gilde des anciens arquebusiers.

A Asse les parents donnent ce jour-là des friandises à leurs enfants.

A Ganshoren, des cavaliers parcourent les rues et leur chef Saint Martin distribue des bonbons et des gâteaux secs.

Les fermiers de Koekelberg et de Berchem-Sainte-Agathe se rendaient à cheval à Ganshoren pour assister à la messe en l'église saint Martin et participer ensuite à la kermesse villageoise. Le soir, les fagots de bois rassemblés par les enfants servaient à alimenter de grands brasiers aux carrefours des chemins de campagne.

Les régions francophones nous ont laissé à travers les siècles maintes maximes, exprimées en peu de mots et devenues populaires :

" A saint Martin, bois du bon vin

" Et laisse l'eau pour le moulin ".

" Quand l'eau gèle à la Saint Martin,

" L'hiver s'agenouille en chemin ".

" Le vent de la saint Martin,

" Ecorne bœufs et rompt moulins ".

" Il fait bon de semer son grain

" Quand est beau l'été saint Martin ".

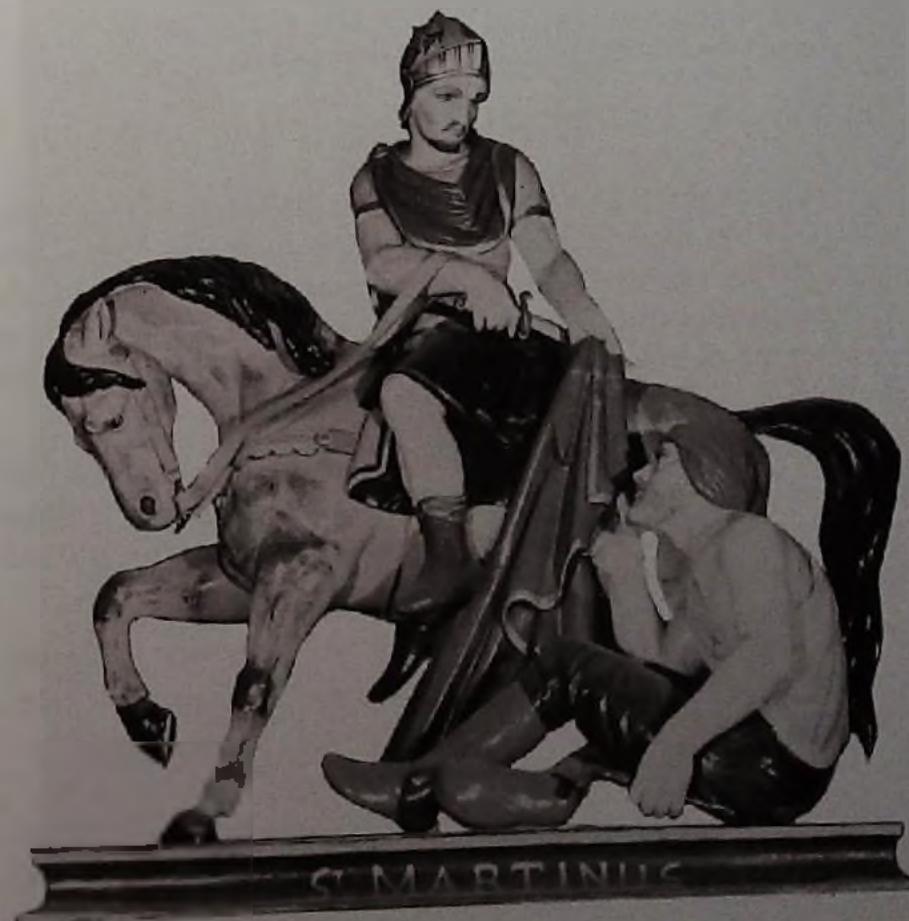
" A la saint Martin, l'hiver en chemin;

" A la saint André, l'hiver a siégé;

" A la saint Vincent, l'hiver fault ou reprend ".

" A la saint Martin, on goûte le bon vin;

" Notre Dame d'après, pour la table il est prêt ".



" Charité » de Saint Martin. Eglise de Sint-Martens-Bodegan.

SAINTE MARTIN ET LES CHAUSSEES ANTIQUES

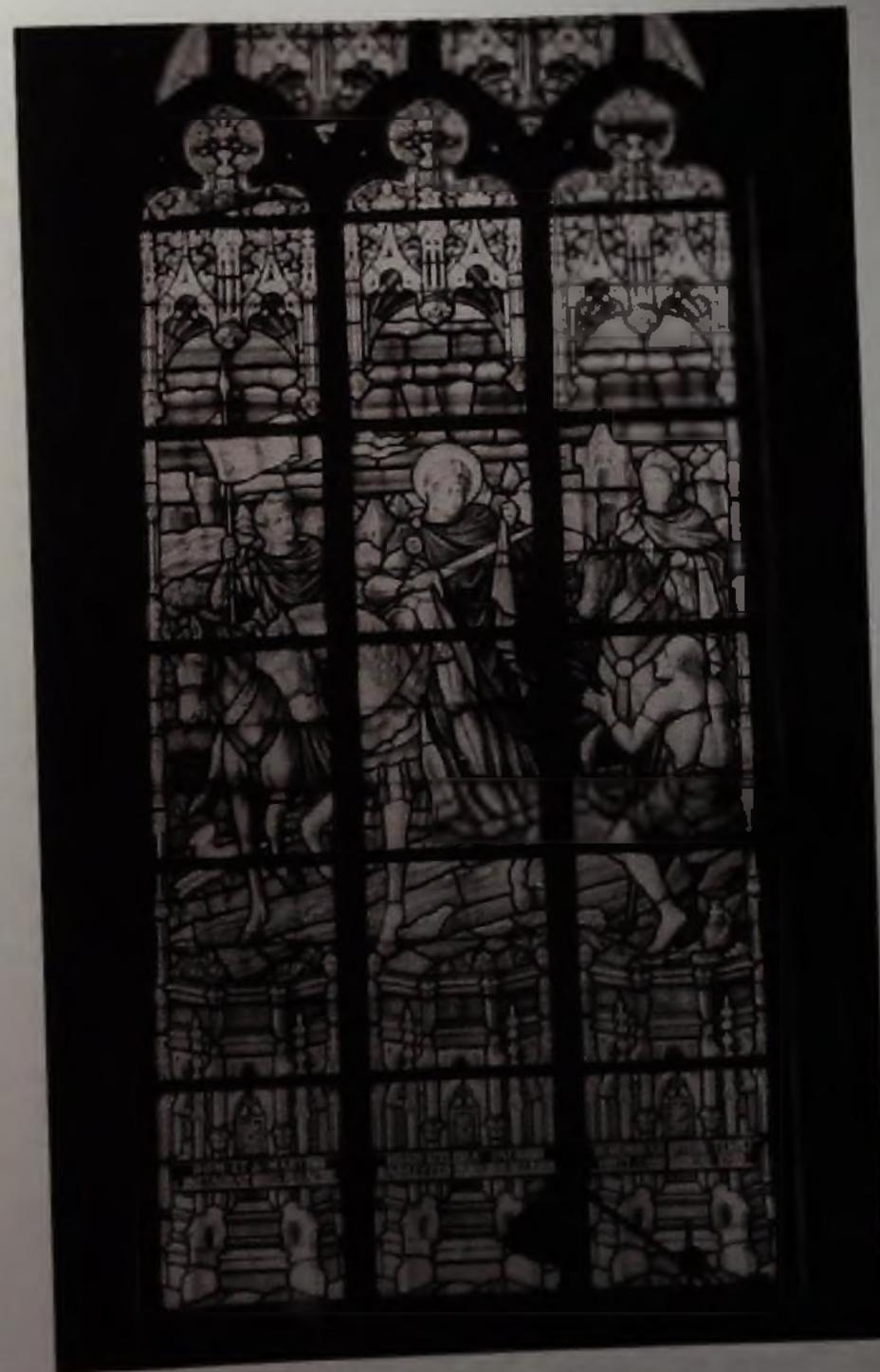
Au 31 décembre 1958, les communes brabançonnnes étaient réparties comme indiqué au tableau ci-dessous. Nous avons indiqué entre parenthèses celles dont l'église paroissiale la plus ancienne est ou a été dédiée à saint Martin.

Arrondissement	Régime néerlandais	Régime français	Total
Bruxelles	100 (15)	21 (2)	121 (17)
Louvain	115 (7)	4 (—)	119 (7)
Nivelles	— (—)	108 (19)	108 (19)
Total	215 (22)	133 (21)	348 (43)

Il y avait donc 43 paroisses saint Martin sur 348 communes, soit 12 % au total. En les décomposant suivant le régime linguistique on trouve 16 % de paroisses wallonnes et 10 % de paroisses flamandes. Par contre les paroisses dédiées à saint Pierre sont plus nombreuses chez les Flamands que chez les Wallons.

Il est également intéressant de dénombrer parmi ces 43 paroisses saint Martin celles qui sont traversées ou frôlées par une chaussée antique, romaine ou pré-romaine. Citons entr'autres :

- Asse et Bierghes, par la chaussée Bavai-Mons-Anvers-Utrecht;
- Boutersem, Lubbeek et Wilsle, par la chaussée Asse-Elewijt-Louvain-Tirlemont;
- Jauche, par la chaussée Huy-Jodoigne;
- Nil-Saint-Martin, Corroy-le-Grand, Dion-Valmont, Melsbroek, Peutie par la chaussée Namur-Walhain-Malines-Anvers-Utrecht;
- Biez et Roux Miroir par la chaussée Walhain-Louvain;
- Pepingen, Halle, Overyse, Tourinnes-la-Grosse, par la chaussée Boulogne - Cassel - Courtrai - Buizingen - Tirlemont - Tongres - Cologne;



Vitrail principal (jubé) de l'église Saint-Martin à Asse

- Sint Martens-Bodegem et Sint-Martens-Lennik par la chaussée Grammont-Bruxelles;
- Walhain-Saint-Paul et Perwez par la chaussée Bavai-Tongres-Cologne;
- Zaventem, par la chaussée Bruxelles-Louvain.

Sur les 43 paroisses Saint Martin, 31 sont situées le long d'une chaussée antique, soit 72 %. Dans le Brabant, le cavalier romain converti est donc bien le saint qui, le plus fréquemment, patronne les paroisses riveraines d'une chaussée antique. Cela peut aussi s'expliquer par le fait que ces chaussées servaient souvent au passage des légions et de leur charroi d'une part, et que ces soldats avaient un culte particulier pour leur dieu Mars : ainsi Martin de Tours, ancien légionnaire dont le nom se rapproche étrangement de celui de Mars (Martinus = petit Mars en latin), hérita-t-il en quelque sorte d'une culte militaire païen romain.

Il est probable que des lieux de culte dédiés à Mars furent christianisés aux IV^{ème} et V^{ème} siècles et dédiés à un grand saint de cette époque : l'évêque de Tours, dont le nom rappelait celui d'un dieu païen, était tout désigné comme héritier de sa vénération.

D'une étude des autres provinces belges on peut conclure que *plus une province est proche de Tours ou de Bavai, plaque tournante au IV^{ème} siècle des chaussées antiques, plus elle est riche en paroisses patronnées par l'évêque des Turons* : 15 % en Hainaut, 12 % en Brabant, 9 % en Flandre Orientale, 9 % dans la province de Namur, 8 % dans la province de Liège (dans la province de Liège il y a encore actuellement 42 paroisses saint Martin et dans la province de Limbourg 27).

On peut ainsi conclure que la fréquence du patronyme Martin est en relation directe avec la proximité d'une chaussée antique.

Voyez la chaussée antique qui reliait en ligne droite les cinq grandes cités préromaines : Boulogne-sur-mer, Cassel, Courtrai, Tongres et Cologne ! Dans sa traversée de la Belgique

d'ouest en est, elle est jalonnée d'églises ou de chapelles d'origine romaine ou gothique dédiées à saint Martin : Ieper, Beselare, Moorsele, Kortrijk, Petegem, Edelare, Volkegem, Muter, Sint-Martens-Lierde, Onkerzele, Kester, Pepingen, Overyse, Tourinnes-la-Grosse, Oorbeek, Avendoren-op-Tienen, Velm, Kerhom, Berg, Genvelselderen et Riemst, soit 21 paroisses.



Chaire de Saint-Martin, église d'Everberg.

SAINT MARTIN ET LES MEGALITHES

Dans toute l'étendue de la Gaule, fréquentes sont les légendes ou les chroniques médiévales qui attribuent à certains évangélisateurs le renversement ou la destruction de monuments mégalithes (menhirs, dolmens, cromlechs, alignements) grâce auxquels la superstition rurale et une certaine inertie païenne maintenaient les gens dans un culte incompatible avec la religion chrétienne. Dans nos provinces saint Amand, saint Lambert, saint Hubert, saint Remacle et d'autres ont été souvent cités comme démolisseurs de pierres païennes. Mais à leur tête figure saint Martin au point que certains monuments mégalithiques disparus ou actuellement en partie détruits ont été appelés durant des siècles et jusqu'à nos jours "pierres Martines", "pierres Martel" ou "pierres de Marte".

Ainsi en est-il des Pierres Martines encore existantes à Solre-le-Château (Nord), restes d'un dolmen ou d'une allée couverte, monument du haut duquel il aurait prêché, où il se serait reposé ou qu'il aurait fait renverser lors d'une tournée apostolique. De même à Haybes-sur-Meuse, au sud de Givet (Ardennes), la pierre saint Martin fut un repère astronomique de la préhistoire dressée dans un site impressionnant.

A Thy-le-Bauduin (Namur) et près de la limite de Somzéc et d'Hanzinne se dressait le Martin Pire, appelé plus tard la Pierre du Diable. Cet énorme menhir de grès fut renversé vers 1825 et débité en moellons utilisés à Marcinelle pour construire la sole et le revêtement intérieur d'un haut fourneau à coke.

Dans notre Brabant, nous n'avons pas encore pu trouver de mention ancienne de "pierre martine" ou de "martin pire". Cependant six communes avec paroisses dédiées à saint Martin ont encore eu sur leur territoire un monument mégalithique. Le Plattestein (pierre plate) de Essenbeek-sous-Halle et le Krisnier (pierre du Christ ou grise pierre) d'Asse sont malheureusement disparus. En revanche Neerwinden possède

encore son menhir de Middenwinden, Perwez sa grosse borne ou grosse pierre, Oisquercq sa haute borne et Ways sa borne de Ways, à la limite de Baisy-Thy et de Sart-Dames-Avelines.

Six communes à mégalithes sur les 43 paroisses brabançonnes dédiées à saint Martin, ce n'est sans doute pas énorme ! Mais le fait mérite d'être signalé car il pourrait encourager les recherches de mégalithes disparus ou enterrés sur le territoire d'autres paroisses patronnées par l'apôtre des Gaules.



Détail de la chaire de vérité de l'église Saint Martin à W'ezemaal.



Ganshoren. A la Saint Martin, le cortège des cavaliers parcourt les rues de la commune.

Rappelons, dans cet ordre d'idées, que sur la commune de Lillois, au hameau de Witterzee, se dresse la chapelle saint Martin près de la fontaine saint Martin, source du Hain. Cette chapelle désaffectée possède un chœur, avec chevet à coins coupés qui remonte au XII^{ème} siècle, mais a été restauré en 1902.

L'étude des communes belges dont le saint paroissial le plus ancien est saint Martin (ou saint Pierre ou un grand évangelisateur régional) nous a déjà apporté de nouvelles lumières sur leur passé mégalithique, celtique ou gallo-romain et sur la perennité de cultes locaux des millénaires passés, cultes hérités, par nos saints chrétiens, de divinités païennes successives bien antérieures.

Août 1978.

W.Ch. BROU.

CLOCHES et CARILLON à la tour communale de Bruxelles, dite beffroi Saint-Nicolas, et les trois effondrements

Voir remarque à ce sujet en dernière page.

par Willy GODENNE

I

HISTORIQUE

Contradictions et de ce fait: Préliminaires d'archéologie urbaine, « poésie pure d'Histoire », a du Albert Gnielain (Poésie... c'est beaucoup dire !)

Celui et celle qui intéresse l'Histoire de Bruxelles (1), savent qu'au XIII^{ème} siècle, à la limite du château-fort de l'île St-Géry (île signifie terre complètement entourée d'eau), fut édifié un STEEN ou Burght (2) à l'aspect de forteresse, flanqué de deux tours d'angles de même hauteur et bordé d'une balustrade. Le tout était construit en gros blocs de pierre de taille, la meilleure, celle dont nous construisons nos plus belles cathédrales.

L'aspect massif prouvait que cela devait résister aux siècles à venir; l'allure en était militaire: les créneaux et les morlons (3) à la balustrade servaient au guet et à la défense, les meurtrières en façade et aux deux tourelles, pourvues d'un escalier à vis, devaient permettre de tirer à l'arc et à l'arbalète sur l'assaillant.

Le Castrum St-Géry perdit au cours des premières années du XIII^{ème} s. son allure agressive vis-à-vis de la population, très exactement après 1306, lorsque les Métiers s'emparèrent du tocsin, appelant le peuple aux armes en sonnant la Storm (4) Roelandt. Ce bourdon était la « Bunclocke » (5). La dévotion à saint Nicolas remonte au XII^{ème} siècle et la chapelle voisine existait déjà. Ce saint était le protecteur des faibles, des opprimés, contre les riches, les nobles, en un mot les oppresseurs (6). Nous y reviendrons en parlant de la Bunclocke et de la Sonnerie de l'heure qui aurait existé dès 1362 (7).

Les trois « ouvertures » de forme ogivale en façade du Steen — nous préférons ne pas dire « fenêtres » car nous supposons que ces baies servaient à laisser passer le son des cloches —, ces ouvertures étaient déjà le résultat d'une transformation de la façade ancienne, primitive, romane. Nous ne croyons pas nous tromper en supposant qu'elles furent en partie la cause d'une faiblesse dans la construction d'origine. Même si les intempéries furent violentes en 1367, la masse de pierre de taille eut résisté. (En somme, de l'aspect de l'édifice nous ne savons rien, ni d'une éventuelle ajoute). Or elle ne résista pas puisque, coïncidence fatale... :

« In t jaer 1367, was son grooten windt tot Brussel,
« dat Sinte Nicolaes Thoren viel op Sinte Nicolaes nacht (8)

PREMIER EFFONDREMENT

Coincidence fatale, disions-nous parce que cela se passa le jour même de la fête patronale. « Cette chute ne causa aucun malheur » et la partie inférieure resta debout. Remarquons donc qu'il existait une superstructure pas nécessairement élevée, mais offrant prise à la tempête. Car il est difficile de croire qu'elle eut pu ébrécher la construction massive de la façade sinon par un effondrement à l'intérieur, ce qui se confirme du fait que la *Storm*, point brisée, fut transférée à la tour St-Géry, car il ne pouvait sans doute être question de se passer d'un tocsin. (9)

Pour réparer cet effondrement on se mit aussitôt à l'œuvre.

Il nous est difficile d'admettre que les cloches, d'utilité urbaine à Bruxelles-naissant, cloches que nous allons nommer ci-après, aient daté d'avant 1367. Du reste, à la note 8, vous remarquerez qu'en 1381 fut inaugurée la *Werckklok*, cloche du matin, sonnée à 6.30 h. Nous croyons qu'elle était la même (10) que la *Dachlocke* ou *Morgenclocke*, et sonnait à deux reprises différentes, une fois pour annoncer le jour (à 4 h) et une seconde fois pour commander la reprise du travail. Cette première cloche du matin était aussi appelée *Joufrouwen-cloche*.

Que l'on veuille tenir compte qu'en nos contrées la fonte des cloches n'en était qu'à son origine. Ce ne fut que quelques années plus tard qu'il y eut une grande évolution en la matière (11).

Voici pour St-Nicolas, à Bruxelles, la liste des cloches. Nous pensons qu'à part les deux ou trois premières, il faut en situer l'apparition



La Crucifixion, tableau de Dieric Bouts, vers 1464.
Staatliche Kunstmuseen, Berlin.

Sur ce détail se profile la tour St-Nicolas à l'arrière-plan,
à droite du Christ.

dans la seconde période soit après le Premier Effondrement. Toutes ces cloches urbaines moyenâgeuses étaient utilitaires. Elles s'appelaient *Storm* ou *Brand*, *Werck*, *Coep* ou *Coop*, *Dagh*, *Poort*, *Drabbe*, *Dief*, *Achterste-cloeken* (12).

L'auteur cité à la note 10 précise en dehors de ce que est déjà indiqué : à 11 h, la cloche du diner; à 12h30, la cloche de la reprise du travail; à 5h30, la *Drablocke* ou première cloche du soir (période d'hiver); à 10 h, la *Leste clocke* ou deuxième et dernière cloche du soir. Il est à conseiller de lire le texte de cet auteur pour se rendre compte que cela n'était guère simple d'être au courant de toutes ces sonneries (13).

Remarquons que *Storm* ou *Brand* ou *Banlocke* sont synonymes. Nous apprenons que le Magistrat de Bruxelles avait passé ordre de fabrication pour cette cloche à 10.000 livres. Elle était de première importance. Nous « défendons que ladite tour ne soit jamais appelée beffroi » avait, entre autres, dit Charles IV le Bel (1318), le dernier des Capétiens. Cette défense était aussi valable pour Bruxelles qu'ailleurs,

car cette cloche, gardienne des privilèges, pouvait appeler le peuple aux armes et ne pouvait donc se trouver qu'au beffroi et guère dans une tour, fut-elle à l'origine installée sur un *Steen* érigé par les Seigneurs. Le peuple et la bourgeoisie, en effet, dès qu'ils maîtrisaient la *Bancklocke* s'attribuaient l'autorité, en s'insurgeant contre le Souverain, voire l'Empereur.

L'Église avait des droits, puisqu'après le Premier effondrement il fut convenu que les frais de réparation seraient partagés à part égale entre elle et le Magistrat (14). L'abbé Remes termine son texte en indiquant : « La tour St-Nicolas demeura *tour communale* jusqu'à sa disparition ». Tour communale et non pas beffroi « *dheelfoirt* », qui était « *ter bescherming of verdediging, schuilplaats* » (15).

- (1) A. Henne & Wauters, *Histoire de la ville de Bruxelles*, Bruxelles, 1845, t. III. — G. Des Marez, *Guide illustré de Bruxelles*. Tome I : Les monuments civils et religieux, Tome II : Les Musées. Bruxelles, Touring Club de Belgique, 1918.
- (2) Le *Steen* d'Anvers est de même époque. Ses tours cylindriques latérales, dont celle en façade, côté Est, donne un fidèle aperçu de ces tourelles de St-Nicolas à Bruxelles. Le Dr. Jean Denucé qualifie le *Steen* d'Anvers de « *somber Romaansch gebouw, nooit een vorstelijke residentie* ». *Burght* en néerlandais actuel s'écrit *burg* ou *burcht* (*toevluchtsoord*), ce qu'en son temps indiquait Th. Juste. Cependant H. Coninckx, d'après ces documents du XIII^e s., écrivait *Burght*; nous nous en tenons à cette manière. Ce genre de bâtiment existait dans plusieurs de nos villes médiévales, p.ex. Malines. Deux escaliers à vis se trouvent également à la Tour de Malines.
- (3) « de créneaux et morlons », voir croquis dans Des Marez, *op. cit.*, t. I, p. 247.
- (4) « De Storm », du nom de *Roelandt*, à Bruxelles, datait de 1290; elle était donc quelques années plus ancienne que celle de Gand. D'après Henne & Wauters, se référant au manuscrit Goetviel, elle portait l'inscription : « *In 't jaer ons heer ben ick geheeten Roelant, alzoo men my luyt, storm in 't landt* » — D'après Hymans, *op. cit.*, t. I, p. 154 : « *also men mi luyt, soe Stormet Landt* ». — D'après l'abbé Remes, *op. cit.*, p. 42 : « *stormt in landt* ». — Tandis qu'à Gand, la *bancklocke* *Roelandt*, d'après P. Verheyden : « *Als men se luyt es sturme int landt* ». — Mais il existe de cela une variante dans Sanderus, t. II, p. 115 et que Michelet, *Histoire de France*, livre V, chap. VIII, a mal transcrit.

- (5) Edm. Remes, *L'église de Saint-Nicolas*, extr. des *Annales de l'Acad. royale d'Archéologie de Belgique*, 1908, p. 34 : « La charte d'affranchissement fut octroyée à la ville de Bruxelles en 1229. Le droit de *bancklocke*, un des droits communaux les plus importants, lui fut donc accordé alors. Et pour suspendre la cloche il fallait une tour ».
- (6) « De même que la bourgeoisie s'est subordonnée le clergé et s'est débarrassée de la noblesse, elle a fini par s'annexer aussi la forteresse comtale autour de laquelle elle s'est agglomérée. Dès la seconde moitié du XIII^e siècle, la ville marchande absorbe la ville féodale qu'elle enserrait maintenant de toutes parts » (G. Des Marez, *Études sur la propriété foncière dans les villes du moyen âge*, p. 188 et suiv.) — L. Hymans, *Bruxelles à travers les âges*, s.d., p. 138-139, relate l'existence de la *Keure* de 1229 et comment en 1306, date intéressante pour nous, « les Métiers se soulevèrent, la cloche du beffroi de St-Nicolas sonna le tocsin, appelant le peuple aux armes ». L'auteur ne l'indique pas, mais le tocsin c'est la « *Storm* » qui est la *Banklok*. — « Dévotion à saint Nicolas » voir dans L. Pirsoul, *Dictionnaire Wallon-Français*, Malines, L. & A. Godenne, 1903, t. II, p. 80 : « la racine grecque de Nicolas est *Victoire du Peuple* ».
- (7) Pour la Sonnerie de l'Heure, voir début du chap. « l'Heure ». Quant à la façon de la sonner, voir Blavignac, p. 258 : « Anciennement, toutes les sonneries prescrites par le rituel se faisaient en tintant, la cloche restant immobile, coutume encore plus ou moins bien conservée dans le midi de l'Europe. Un juge compétent, M. Viollet-le-Duc, exprime en ces termes son opinion sur les sonneries primitives de l'Occident : Autrefois, on se contentait probablement de mettre les cloches en branle de manière à ce que le battant vint frapper le bord inférieur, ou de les tinter en attirant le battant sur le bord de la cloche. L'extrême étroitesse de beaucoup de clochers anciens ne peut permettre de sonner des cloches de dimension moyenne à grande volée; et, autant qu'on peut en juger, la disposition des plus anciens beffrois est telle qu'elle n'eut pu résister à l'action de la cloche décrivant un demi-cercle ». Reste à voir à quel point cela fut respecté, surtout quant on sait le nombre de cloches vénérables brisées et remplacées.
- (8) « *Diversche Antiquiteyten der Stadt Brussel, van 't jaer 1140 tot het jaer 1588* », texte imprimé par G. Scheybels, 1671, et reproduit p. 165 de Henne & Wauters, *Histoire de la ville de Bruxelles*, 1968, t. I. *Diversche Antiquiteyten* :
« In 't jaer 1380, brack men af de Huysen op de Merckt van Brussel, om het Stadt-huys te maken.
« In 't jaer 1381, op Sint Nicolaes avondt, sloegh de werckklok voor d'eerste reyse op Sint Nicolaes Thoren.
« In 't jaer 1401, wirt het nieuw Stadt-huys van Brussel begonst.
« In 't jaer 1412, haden de Schutters tot Brussel hun eerste kleedt van de Stadt, te weten, Tablaerden van roodt laken, terzijden met groene Litsen, ende een roode Bonnet.
« In 't jaer 1420, zyn d'eerste Borge-meesters ende Raets-mans ghemaeckt tot Brussel.

(9) Hymans, *op. cit.* I, p. 338 en note : « Pour en terminer du sort de cette importante cloche, elle fut récupérée lorsque la tour St-Géry fut démolie pour être transformée, en 1520 ».

Cette date nous permet d'ajouter l'indication concernant la *cloche des Nations*, citée par Hymans, *op. cit.* I, p. 151 : « Quant aux réunions générales des lignages, des doyens des nations et du magistrat, elles se tinrent successivement à la maison de l'Étoile, aujourd'hui démolie, à Saint-Nicolas, à l'hôtel de ville et, après sa destruction partielle en 1695, dans l'hôtel du duc d'Ursel, au Marché-au-Buis. Depuis le commencement du XVIII^e siècle, elles eurent lieu constamment à l'hôtel de ville. La *cloche des Nations*, placée dans la tour de Saint-Géry, y convoquait le conseil. Cette cloche provenait de l'ancien *Beffroi*, dans lequel, au X^e siècle, se trouvait le coffre des privilèges ».

(10) Des Marez a consacré une notice à l'organisation du travail à Bruxelles au X^e siècle.

(11) Il existe une vénérable cloche à Pulle en Campine, datant de 1250. Fut-elle importée ? En tout cas, on ferait bien de ne plus l'utiliser si on veut la conserver, car c'est une pièce de Musée ! A Gand il y eut jadis la primitive Roeland de Jan van Ludeke; il n'en reste que le souvenir. Nous y revenons au cours de ces pages. A Anvers existe encore la *Stormklok Orda*, de Magister Jeradus de Liège, datant de 1316. Et quelques autres moins importantes que l'on trouve recensées dans les ouvrages, p. ex. du Dr G. Van Doorslaer, à Malines et F. Donnet, à Anvers.

(12) Cfr A. de Behault de Dornon, dans un article de presse bruxelloise datant début du siècle. Il ajoute la traduction française des termes. Il est plus que probable qu'il ait puisé ces renseignements dans Henne et Wauters, 1845, p. 109-110.

En fait de traductions de noms de cloches, il s'en trouve dans Remes, *op. cit.* et nous ajoutons d'autres appellations signalées en Hollande et ailleurs. La *Poortklok* prévenait que les portes de la ville allaient être fermées. Ailleurs, dit Ferd. Timmermans, cette cloche s'appelait *Wakklók*. La *Werkklók* annonçait la fin du travail à la tombée de la nuit et l'heure où le travail pouvait être repris le matin. L'*Achierste klók* avertissait les bourgeois qu'il était temps de se retirer. Notons, et ceci est sans rapport avec Bruxelles, qu'à Dantzic (sic Timmermans), la *Bierklók* marquait l'ouverture et la fermeture des tavernes; qui-conque sortait encore devait être muni d'une lanterne allumée. A Bergen-op-Zoom c'était la *Slaepklók* qui indiquait la fermeture des tavernes. Il y avait aussi la *Koornklók* à l'emplacement du Marché-aux-avoines, qui existait dans quasi chaque ville. Si chez nous à Bruxelles il y avait la *Diefelocke*, en Hollande, poursuit le même auteur, on trouvait l'*Arme Zondaersklók*, la *Schaudeklók* (pour les banqueroutiers), la *Raidsklók*, la *Schepenklok*, la *Stadbuisklok*, la *Gerechisklok* (pour l'appel en justice). Ces dernières cloches étaient du ressort soit du Magistrat, soit de l'Hôtel de Ville.

(13) En disant cela, nous nous demandons si le peuple reconnaissait l'appel



La tour St-Nicolas, d'après l'estampe du panorama de Bruxelles, par Uyttersprot, 1574. Détail.

de la cloche, disons de la *Werkklók* par différentes manières de tinter. On peut difficilement admettre que les cloches avaient toutes assez différente tonalité, afin qu'à l'ouïe seule il puisse s'y retrouver. (Différente tonalité signifie différente dimension prononcée). Ceci paraît improbable. Mais cela nous rappelle une charte de Jean II, roy de France (aux archives de Gand), concernant la contrée Yproise. Les tisserands de Comines avaient fait fondre une cloche pendue à l'église en 1359 (avant d'avoir un beffroi) qui serait sonnée exclusivement, quatre fois le jour, aux heures de reprise et d'abandon du travail. (Voir H. de Sagher, *La cloche des tisserands de Comines*, in Soc. d'Emulation de Bruges, 1912).

(14) Henne & Wauters, *op. cit.*, 1845, t. 3, p. 110, note 4. Egalement Remes, *op. cit.*, p. 36-38.

(15) J.D. Blavignac, *La Cloche, étude sur son histoire, etc.* Genève, 1877, p. 172. Parlant du tocsin, il écrit : « Presque partout, cette cloche appartenait, non à l'administration ecclésiastique, mais à la communauté des citoyens ».

L'HEURE

" Voorslag et Uurklok "

L'archiviste de Bruxelles, Alph. Wauters, a dit qu'on sonnait les heures à St-Nicolas dès 1362 ! Pour autant, ce serait une erreur de croire que le cadran apposé sur une des trois ouvertures du *Steen* roman existait à cette date. Du reste, il ne se trouve pas sur les premières gravures.

L'auteur dit : « sonnait ». Il ne s'agit donc pas de cadran mais de cloche. Dans leur ouvrage, Henne & Wauters disent, concernant 1362 : « Si l'on pouvait ajouter foi aux dates de Gramaye... Ce n'est pas improbable... C'est en 1435 que nous avons trouvé la première mention de cette horloge ».

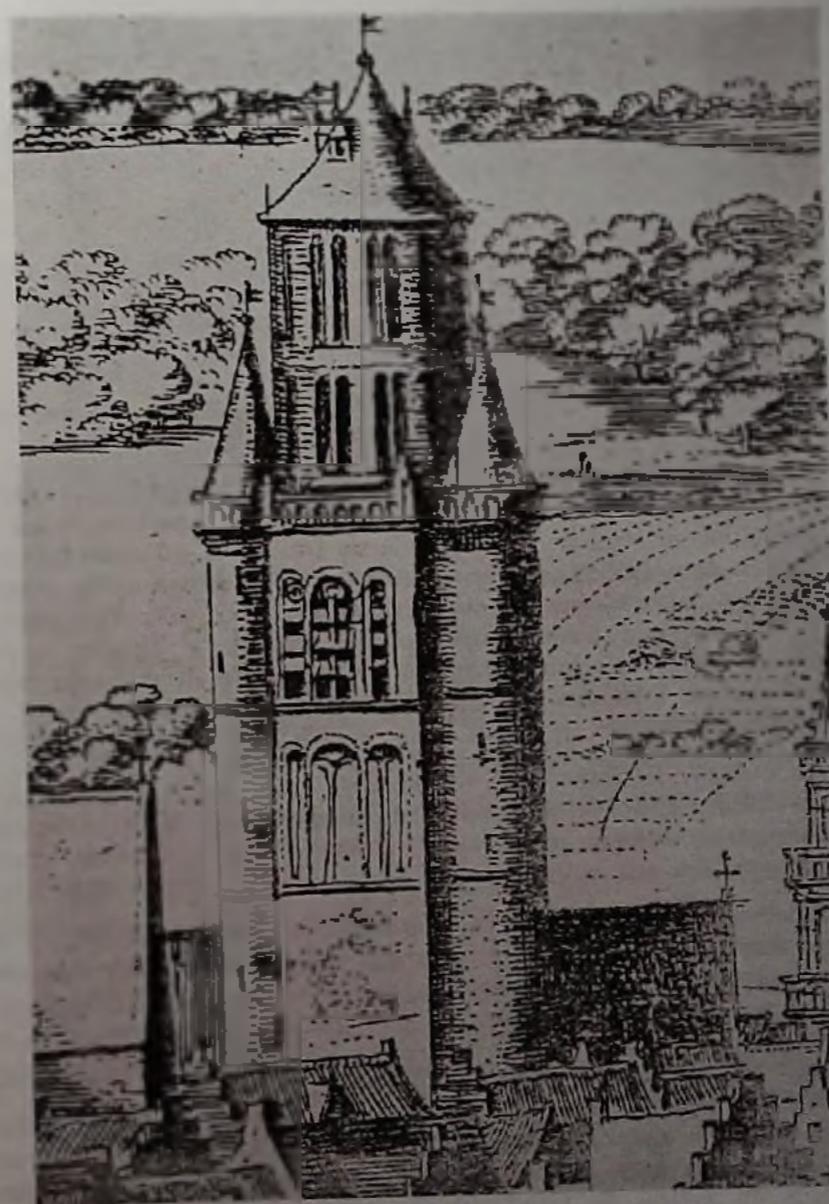
Rappelons ce que l'on trouve dans une ancienne encyclopédie, et que tout le monde sait : l'invention date de 1344 et fut réalisée par J. de Dondis, à Padoue. Elle «...excita l'émulation des ouvriers de toute l'Europe; on ne vit plus que des horloges à roues, à contrepoids et à sonnerie... ». « L'horloge de Courtray fut une de celles qui fut la plus célèbre; Philippe le Hardi duc de Bourgogne, la fit démonter en 1363, et emporter par charroi à Dijon, où il la fit remonter ». C'est l'ouvrage le plus beau, dit Froissart, qu'on put trouver deçà ni delà la mer... Il y avait 24 brochettes, qui devoient apparemment servir à faire sonner les heures, ou du moins à les indiquer (1).

Il faut lire les quelques indications des textes suivants pour être mieux informé.

Dr G. Van Doorslaer, *Ontstaan van het eerste Beiaardklavier*, in *Beiaardkunst* (Handelingen van het eerste Congres voor Beiaardkunst), Mechelen, 1922.

« Généralement la plus ancienne cloche, dans les tours, est l'*Uurklok*. En nos contrées, la plus ancienne serait la « Stephanus », à Beauvais, diam. 35 cm, h 46 cm, estimée de 1304. Elle n'a pas de battant ce qui prouve qu'elle était frappée extérieurement.

On aurait marqué anciennement l'heure, à l'aide d'un « quadrillon », c.-à-d. une cloche et 3 clochettes nommées appeaux ou *voorslag*. Parmi les plus anciens connus, le quadrillon de St-Nicolas, à Bruxelles, tient



La tour St-Nicolas, d'après l'estampe du panorama de Bruxelles, par Nicolas Vissers, 1618-1709. Détail.

Cliché Walschaerts.

la quatrième place, en 1381. Le système entièrement mécanique avec cloche et clochettes, sans battant, frappées par marteaux, exista généralement jusqu'à fin du XVe siècle.

Par extension, on plaça des appeaux de 6 à 8, mieux accordés, diatoniques en principe, où parfois un Batteleur, par maillets en bois, jouait quelque séquence pieuse ou autre. C'est l'exemple rare supposé avoir existé à Dunkerque, en 1477, et ensuite à Ath, relativement proche, par ce qu'ils y nommaient « clipotiaux ». Concernant Alost, l'auteur peut assurer, ayant vérifié toutes archives, que ce fut en 1460 qu'un premier quadrillon y fut installé par des artisans malinois, et utilisé de la sorte jusqu'en 1539 pour être amplifié ».

A Van Werveke, archiviste de Gand, *De ontwikkeling van het klokkenspel te Gent*, *ibid*, « Beiaardkunst ».

Parmi de nombreuses indications, l'auteur dit que lorsque la cloche sonne avec deux ou trois autres, ou que lorsqu'elle est battelée par un mécanisme automatique qui répond à un barillet ou à l'action manuelle d'un ou deux maillets, ces sons forment « une phrase musicale ». Notons que l'art de *triboler* ou *treseler*, vieux termes dont parle Blavignac en p. 154, implique lui aussi des « phrases musicales ». *Triboler* signifie toucher à la fois trois cloches, ce qu'on ne faisait qu'incidemment, mais ce qui impliquait un perfectionnement car c'était un accord de cloches harmonisées.

Au contraire, la cloche tintée est une note isolée, faible ou forte, grave ou violente, comme elle pouvait l'être au moyen âge, et qui n'implique donc pas de « phrase musicale ». (Ni *triboler* ni *tinter* n'étaient, remarquons-le, des actions mécaniques).

L'auteur parle avec joie de la miniature d'un manuscrit du XVe s. où un moine, entre l'orgue et la harpe, frappe délicatement sur cinq clochettes alignées, de divers calibres, donc de tons différents. Et au-dessus de cette miniature est écrit en lettres gothiques : « C'est musique » *sic*, en français. Autant dire qu'il jouait une séquence musicale, déjà harmonisée. Et l'auteur de relever que selon des archives du XIVe s., pour les solennités, en plus de cloches sonnées à la volée, on jouait des airs, entre autres, à la prise de Luxembourg en 1442, etc. Mais, et cela nous intéresse davantage, il spécifie que le cadran extérieur du beffroi de Gand date de 1456-1457. C'est une précieuse indication pour celui que l'on voit installé à la tour St-Nicolas, à Bruxelles, sur la partie romane s'entend. Pour terminer il parle de la *Rorland*, et rectifie une opinion émise récemment. Nous y reviendrons.

Pour la curiosité, nous donnons en note les nombreux synonymes et traductions du mot *Voorslag*. Appeaux, en français, ne se trouve comme terme campanaire dans aucun dictionnaire ou encyclopédie, mais bien dans « Blavignac » (2) et déjà sur un document du XIVe s.



Tableautin où l'on aperçoit la tour St-Nicolas, voisine à l'Hôtel de Ville. Y fait partie de la collection.

V lettre D du chap. XI.

Copyright A.C.L. Bruxelles

De l'humble *Voorslag* du moyen âge, l'industrie malinoise, des plus actives au pays, a développé toutes les capacités en harmonisant les cloches et clochettes au mieux (3). A St-Nicolas, de Bruxelles, des améliorations furent introduites par Grognaert et Tordeur, le premier d'origine dinantaise, le second de Nivelles (4). Tout n'était qu'une question d'amplification et de meilleure harmonisation des cloches entre elles, et ce pour le plaisir musical. A quoi Henne & Wauters ajoutent : « L'horloge ne fut entièrement achevée qu'en 1616. En 1656, le beffroi fut embelli de quatre cadrans; cet ouvrage commencé le 15 décembre fut terminé au mois de mai suivant ». Et en note : « L'ancien carillon était composé de 34 cloches qui ne pesaient que 15.914 livres ». Nous supposons que par « ancien carillon », il faut comprendre un ensemble de diverses cloches servant de carillon automatique.

Citons encore le texte suivant, très précieux, tiré de l'œuvre de Ludovico Guicciardini, *Description de tous les Pays-Bas*, MDLXXXII (1582) : « Quant aux heures, elles sonnent et sont observées en ce pays tout autant que dans le reste de l'Europe, sauf en Italie. Et certes (je ne me déçois) cette façon de compter les heures, est meilleure, et plus apte, que celle que nous gardons en Italie : Entant que suivant

notre manière, on connaît la fin du jour, et le commencement de la nuit qui est lorsque sonnent les vingt et quatre heures au coucher du soleil : ce que ne serait pas difficile à savoir, ni comprendre. Que s'il y a commodité à savoir quelle heure il est de la nuit : il importe encore davantage, qu'on sache et puisse entendre combien d'heures sont du jour. Bref, en Italie on ne pose qu'un seul point d'heure (sur) 24 : que l'on compte : suivant lequel il faut forcément se régler durant tout cet espace du jour : ni l'Été, ni l'Hiver on ne sait jamais que par pratique, ou le comptant au geste ou à la plume, combien durent et la nuit et le jour. Mais à la façon de compter de ceux-ci, on connaît sans cesse, et en tout temps midi et minuit aux douze heures de la nuit. Tellement que ces deux points établis, on les voit être fort commodes à l'usage de notre vie, tant qu'à toute heure qui sonne et aux douze, chacun comprend combien il est près du midi : et le semblable est considéré de la minuit ; et par conséquent on sait et connaît avec grande facilité combien le jour et la nuit durent et Hiver, et Été, qui est chose très commode et plus encore de ce qu'en chacune ville y a plusieurs Horloges, tant en public qu'en particulier : et qui plus est, n'y a village ni maison de marque, où à chacun pas, on n'en puisse trouver ».

Cette longue explication donnée, vingt ans avant l'amélioration de la sonnerie par Grognart-Tordeur, est donc basée sur l'ancienne installation et déjà considérée comme supérieure à ce que l'auteur connaissait en Italie; elle prouve par les détails donnés, l'importance de la sonnerie de l'heure.

(1) de Felice, *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des connaissances humaines*, Yverdon, 1773, t. 23, p. 457.

(2) *Voorslag. Slagh. Appeelkens. 't Vermaan* à Bruges; de *Klik* à s'-Her-togenbosch (klik = avant-quant d'une horloge), « de Klik van den bult is net gespuld »; *Wekkerspel, Wekking* en bon néerlandais, et nous en passons probablement. En français : *Appeaux, Appeaux, Apots, Advertence, Avant-coup* de l'heure. En anglais : *Chimes*, p. ex. le « Westminster peal » de Londres, mais alors avec un poids de 22.000 kg, non comparable aux autres.

A. Lehr (*De klokgieters François en Pieter Hemony*, Asten, 1959, p. 18-33 et 150) fournit des indications détaillées au sujet du *Voorslag*.

(3) G. Van Doorslaer, *L'ancienne industrie du cuivre à Malines*, in *Bulletin du Cercle Archéologique de Malines*, t. XXII, 1912 et suivants.

(4) A. de Behault de Dornon, *Les fondeurs de cuivre Grognart de Dinant*, 1924, Congrès Tongres 1923, p. 5 du t.-à-p., écrit : « Le 10 mars 1605 passa un contrat pour la fonte de dix cloches destinées à la

sonnerie de la nouvelle horloge » (de la tour St-Nicolas). Notons que Grognart s'écrivit aussi Groignart. Nous avons dit ailleurs qu'en 1602, les habitants (de Bruxelles) ont ouvert une souscription pour un nouveau carillon à l'église St-Nicolas (probabl. Wauters, *Histoire de Bruxelles*).

E. Matthieu, *Les fondeurs de cloches nivellois. Les Tordeur*, 1907, VIII *Annales Soc. Archéol. de Nivelles*, t.-à-p. p. 5 : « Ils devaient enlever et briser l'ancienne cloche à l'heure, faire poser ses débris au poids de la ville, et les transporter à la grange près du Sahlon, où les fournaises devaient être préparées et les nouvelles cloches fondues. Une grande cloche au coup de l'heure au ton d'un ut, du poids de 6000 livres, fondue par Tordeur, fut placée sur la tour, en novembre 1608 ». (Ce texte est repris de Henne et Wauters, *op. cit.*, p. 111).

III

LE CARILLON MECANIQUE

dit " Rammel "

Améliorant l'harmonisation des cloches, on en est arrivé à jouer une mélodie avant de tinter l'heure : mélodie de quelques mesures, dont le thème et la longueur variaient selon l'heure, la demi-heure, le quart d'heure.

Fétis relate cette curieuse indication du docteur Burney : « Un des plus grands avantages de cette espèce de musique, c'est d'amuser les habitants de toute une ville et de leur ôter l'envie d'aller s'établir ailleurs ». (1)

Le savant Corn. Van Gestel met, en 1725, un point final à toute hésitation pour la chronologie. Nous en donnons le texte latin en note (2). C'est clairement dit : modulation avant l'heure, c'est ce que font les appeaux et, plus tard, après un développement considérable, ce que pouvait faire le *Rammel* : « En 1602 on plaça sur la tour, à grand frais, une sonnerie annonçant les heures et ce fut en 1662 (3) que la ville y construisit ce qui devait à toutes heures jeter ses airs joyeux sur la cité ».

Observez la nuance : il parle de « sonnerie ». Quant à « Ce qui devait à toutes heures jeter ses airs joyeux sur la cité », il s'agit de la fourniture du carillon d'Hemony, dont nous parlerons, et qui, si c'est exact, fut installé comme « Rammel ».

En 1926, P. Verheyden (4) cite le « Rammel » de Bruxelles disant : « — Het Brusselsche heeft slechts 56 gaeten op ieder lat (dat is : ingericht voor 28 klokken) hoewel er, in 1648 (époque de Th. de Sany), 38 klokken waren ». (Lat = latte, accessoire indispensable au repiquage des airs au tambour du carillon mécanique). Ce qui laisse supposer que les dix autres cloches servaient à être tintées ou sonnées, soit pour l'heure, soit pour le glas, etc., et n'étaient pas nécessairement harmonisées en rapport des 28 cloches utilisées par le carillon automatique.

La place manque ici pour reproduire la tablature se trouvant dans Edm. Vander Straeten, t. V, p. 314, 315, etc. destinée aux spécialistes.

On pourrait citer de nombreux autres carillons automatiques de cette époque en nos contrées, voire à l'étranger, qui sont des exemples de gigantisme... tel celui de Mafra au Portugal, provenant de nos fondeurs et installateurs : 30.000 trous (5) d'où 48.000 notes débitées dans la journée.

Pour les Hollandais : typisch antiquiteyt ! Pour Victor Hugo, alors à Malines : « L'heure inattendue et folle » ! Mais ces deux appréciations furent faites deux siècles plus tard.

Bien plus valable l'appréciation d'Edmondo de Amicis, italien de passage en nos contrées, qui écrivait : « In Olanda l'ora canta ».

(1) Ed. Fétis, *Les Musiciens Belges*, s.d., p. 21.

(2) C. Van Gestel, *Historia sacra et profana archiepiscopatus Mechliniensis*, t. II, p. 29 : « ... & anno 1602. insigni horologio & praeludio musicali prae S. Nicolai instructa, ingenti impensa e publico suppeditata, ac dem. Ao. 1662. Magistratus hujus Urbis aliud opimo concentu, & suavissima modulatione anteambulorum horarium in ea collocavit.

...Denique anno 1714. novo iterum horologio & praeludio musicali maximis impensis cum Ecclesia restaurata est. At vero die 29. Julii hora circiter decima vespertina ejusdem anni, subito haec turris corruit, non sine gravi Ecclesiae, vicinarum aedium, & hominum strage, neque hactenus est educta ».

(3) 1662 correspond à la date où l'accord fut pris avec le fondeur Hemony pour l'achat d'un carillon à St-Nicolas.

(4) P. Verheyden, *Betaarden in Frankrijk*, Antwerpen, De Sikkel, 1926, p. 196, note 2.

(5) Reverchon, *op. cit.*, p. 450 : « Les quatre cylindres de Mafra n'ont pas moins, chacun, de 2m80 de diamètre sur 2m40 de longueur d'axe. Les rouleaux ainsi chargés de lever les marteaux sont percés parfois de plus de 30.000 trous. Ils doivent pouvoir soulever les masses frappant sur les cloches susceptibles d'atteindre 10.000 kg et d'égréner jusqu'à 48.000 notes dans une journée ! »



Dessins et chromolithos
d'après Alfred OST,
Malines, 1910.

Le bourdon sonné à la volée par
deux équipes de six hommes.

IV

LE CLOCKMAN

Il serait injuste de passer sous silence celui qui, dès le moyen âge, était l'indispensable hôte de la tour, tôt et tard et à tout moment : l'humble sonneur dénommé, selon Blavignac (1), *Clocman*, *Clocheman* ou *Cloquemann*, ou encore, mots d'origine flamande d'après le Larousse, *Clocleman* ou *Clocqueman*. En wallon, on disait *Clockier* ou *Clocquier*. Au Pays-Bas, on le flattait en le nommant *Beyarder* ou *Beyerman*. Il avait pour tâche de tirer la corde, d'actionner la cloche en appuyant de tout son poids, voire de batteler. (Nous avons recherché les conditions de travail dans trois cas différents; nous les indiquons en note 2).

Il devait se faire aider pour certaines sonneries importantes. Il fallait aussi, du moment qu'il s'agissait d'un tour communale ou beffroi (3), avoir un sonneur ou « Veilleur », qui, la nuit, sur sa trompe, annonçait que tout était ou non calme (4). A St-Nicolas, selon Henne & Wauters, on lui allouait annuellement vers 1340 deux habits

et 40 shellings. Plus tard, on adjoignit à la vigie deux compagnons. Pour prouver qu'ils étaient à leur poste, ils devaient, toutes les heures, jouer de la trompette et du fifre.

Etant donné que l'on ne trouve représenté, quasi dans aucun livre, le labeur de l'humble Clockeman et de ses aides, nous nous permettons d'ajouter ici deux reproductions sur la façon dont on sonnait le bourdon et remontait l'horlogerie, depuis l'origine jusqu'au début du XXe siècle, à chaque grande tour, que ce soit à Malines ou ailleurs.

Il faut tenir compte que pour un salaire infime, des hommes avaient à monter les centaines de marches de l'escalier à vis pour arriver au lieu de leur labeur; ensuite, pour sonner le bourdon à la volée, on voit ici deux équipes de six hommes qui se relayent plusieurs fois, tellement est exténuant ce travail où ils usent toutes leurs forces, et ce dans un bruit assourdissant qui, heureusement, s'échappe par les abat-sons.

L'autre dessin montre la façon de remonter l'horlogerie. Tout cela a été mécanisé, électrifié ou remplacé par d'autres méthodes, mais l'effet n'est plus le même, et l'on entend beaucoup moins que jadis ce genre de sonnerie.

(1) Blavignac, *op. cit.*, p. 285.

(2) Idem, *ibid.*, p. 286: «...donnons une idée du salaire intégral en disant qu'en 1727, on accorde au marguillier de St-Germain, à Genève, une coupe de froment pour sonner dimanches et fêtes, la grosse cloche... — et aussi — En 1536, J. Pertemps recevait 80 florins par an et une robe tous les trois ans pour le gouvernement du gros reloge de S. Pierre, pour la sonnerie de la cloche de 4 h du matin, celle du soir au soleil couchant et la retraite de 9 h du soir ».

Selon G. Van Doorslaer (*De Beiaard van Aalst, Beiaardschool Mechelen*, 1927, p. 6-7), les conditions de vie du sonneur étaient minables: «Hij was een arm man, die grooten last van kinderen had en daarom werd hem eene aalmoes gegeven om «eenen rock» te koop (1448-49)». Son nom était Cornilles de Rouc, nommé «beyaerdere van Aelst» en 1447-48. Il ne disposait que d'une cloche. C'est bien sûr plus ancien que le cas de de Sany dont nous parlerons au chapitre V.

C.J.F. Sloomans (*Klanken, beiaard en beiaardiers te Bergen op Zoom vóór 1747*, St-Geertr-brunne, 1937) reproduit en fac-simile une quittance du clockman Sory (ou Pierson Sorie ou Sorry, prononcé Soerie) de 1578: «Ic Pieter Sory, clockman van Bergen op den Zoom,



Le mécanisme de l'horlogerie remonté

bekenne myts desen ontfanghen te hebben uyt handen van Cornelis Schelle, de somme van neghen carolus guldens ende thien stuvers cens, ende dat ter causen van de heylich Sacraments misse ende loff te beyaerden een heel jaer lanc, te wetene sint den iersten dach July anno '78 totten lesten dach Juny anno '79, circonden der wairhey, hebbe ic Pieter voirsr. dyt laeten scriven ende selve ondertreckent ». Suit la griffe et marque représentant une cloche couronnée

(3) Concernant « beffroi », jadis « beffroi ».

« La cloche du beffroi est ordinairement le plus grosse qui soit dans la ville; elle est posée dans le clocher le plus élevé de tous, sur le haut duquel on met un guetteur pour découvrir ce qui se passe dans la campagne et dans la ville, et il en avertit par le bruit de cette cloche, qu'il sonne différemment selon les différentes choses qu'il aperçoit, comme du feu, des troupes, etc... Ce guetteur doit aussi répéter sur sa cloche autant de coups que la principale horloge de la ville sonne d'heures, et cela non-seulement pour la commodité du public, mais aussi pour faire connaître qu'il est alerte, etc. » (*Encyclopédie*, etc., Yverdon, 1771, t. 5, p. 181).

(4) Les tours de St-Nicolas, à Bruxelles, et de St-Rombaut, à Malines, sont des tours d'églises, servant la commune, tout en n'étant pas des « beffrois ».

A la tour St-Rombaut il y eut de tout temps, comme à Bruxelles, une vigie. Le veilleur de nuit du début de notre siècle se trouve représenté dans L. Godenne, *Malines Jadis et Aujourd'hui*, 1908, p. 127. Dans R. Van Aerde, *Les Ménestrels communaux et instrumentistes à Malines*, 1911, p. 33, se trouve reproduite la trompe en bronze, dont disposait jadis le veilleur de nuit. Elle avait 54 cm de longueur, donnait cinq harmoniques, et était fabriquée à Anvers, par Jan Le Chien. Cette trompe était exposée, en principe, au Musée communal de Malines, section annexe au Quai au sel, Maison du Saumon. Pour avoir une idée de la lourde tâche du Cloquemman et ses aides, consultez les cartes postales en couleurs d'Alfred Ost, éditées par lui à Malines vers 1910. Il s'agit d'une série de 6 cartes (rares) : « Beiaardklokken », « Luiden van Salvator », « 't Opwinden der horlogie », tel que cela existait à cette époque relativement rapprochée.

V LES de SANY

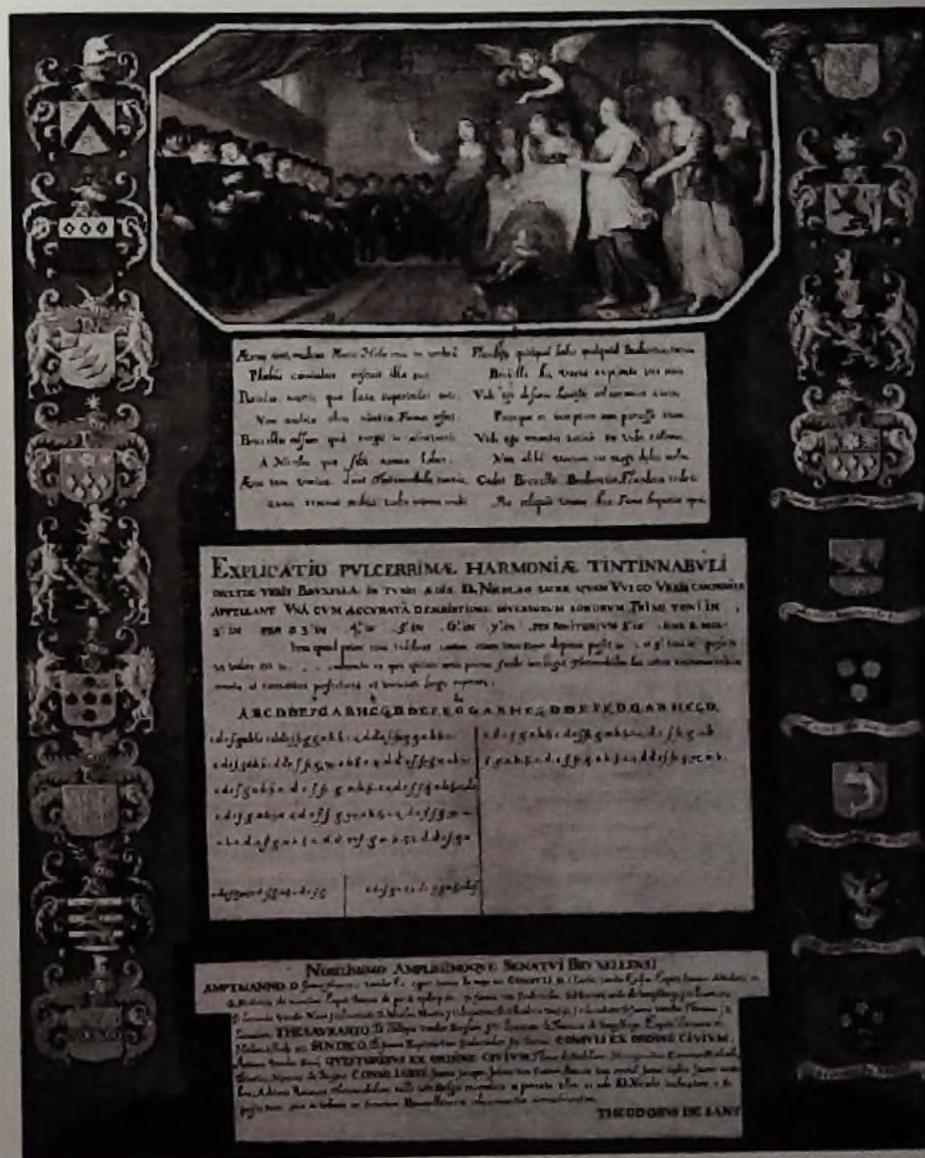
Le 3 juillet 1606, Jehan de Sany, de noblesse liégeoise, arrivant de Valenciennes (1) était nommé « BATTELEUR » de cloches, à la tour communale de St-Nicolas, à Bruxelles.

Il ne faut pas confondre « batteleur » et « carillonneur », titre qui lui fut accordé par après.

Batteler les cloches (2), c'est ce qui se pratique, en principe, encore de nos jours à l'église du St-Sépulcre à Jérusalem et aussi en Russie, au temps où l'on sonnait les cloches. C'est frapper au maillet, avec une dextérité rare, sur plusieurs cloches, tout en tirant par cordes ou lanières de façon à produire une musique du genre « Boris Godounov ».

Dans G. Van Doorslaer (3), nous trouvons que pendant la vacature de l'organiste-carillonneur Gielis Sterck, à Malines, décédé en 1617, suivie de celle de G. Van Munten, qui ne dura que quelques mois, Jean de Sany était venu à Malines pour faire une réparation au carillon de cette ville, vers 1617-1618. A cette occasion, il proposa que son neveu Théodore prenne la place de carillonneur de St-Rombaut, à Malines, mais cette proposition ne fut pas acceptée.

Cette référence de quelques mots a son importance car elle prouve que les de Sany étaient capables — du reste comme tout organiste —



« Glorification du Carillon communal de Bruxelles »,
tableau peint en 1642 par le carillonneur Théodore de Sany.
Musée communal, Bruxelles.

Copyright A.C.L. Bruxelles

de se mettre au clavier d'un carillon et de faire entendre une séquence musicale.

Jehan de Sany de par sa profession d'horloger avait su construire un mécanisme pour l'automatisme du carillon de Bruxelles, qui dépassait en qualité tout ce qui se trouvait au pays et que son successeur ne tardera pas de louer. Il reçut, nous dit M. Felix, les honneurs « comme *carillonneur* de la ville de Bruxelles » de la part de l'Archiduc Albert. Ce fut le couronnement de sa carrière. Il était si habile qu'il aurait le cas échéant pu battre quelque *Bruxellensium Trinmphus*, s'il y en avait eu à cette époque. Il était, par surcroît, organiste de l'église St-Nicolas.

Se sentant devenir vieux, il manda Théodore de Sany (Liège 1591 - Hal 1658) qui vint le rejoindre. Nous avons appris par d'utiles recherches et grâce à la publication dans « Le Folklore Brabançon » de l'article de M. Felix, que Théodore n'était pas le fils, comme l'on croyait jusqu'à présent, mais le neveu. Il n'avait pas moins de talent que son oncle; il fut sans doute comme lui quadrilingue, bon musicien, organiste succédant à l'église St-Nicolas.

Théodore est l'artiste-peintre du grand tableau de 1642, intitulé : GLORIFICATION du CARILLON COMMUNAL de BRUXELLES, pièce unique au monde en son genre. Il fut aussi l'auteur d'un manuscrit : recueil d'HYMNES, de 1648. Ces deux pièces se trouvent exposées en permanence au Musée communal (Maison du Roi), Grand-Place, à Bruxelles.

Il existe, concernant ces deux œuvres une étude faite il y a des années dans la célèbre publication d'Edmond Vander Straeten (4), dont nous donnons quelques extraits en note. Du point de vue campanaire il existe sur Théodore une appréciation inédite, datant de 1903, qui se trouve à l'Ecole de Carillon à Malines, et que nous aurions aimé publier (5). La place manque pour le faire et du reste elle concorde assez bien avec celle de J.-P. Felix, qui n'a pourtant pas connu celle de Denyn. Felix donne dans le Bulletin du Folklore Brabançon, cité en note, ce passage concernant Th. de Sany : « Ses talents d'harmoniste sont discutables... Il publia un recueil de 50 mélodies à l'usage du jeu chromatique de St-Nicolas (carillon mécanique), des chansons spirituelles et mondaines », etc.

Puisque nous parlons de M. Felix, n'omettons point de dire qu'il a publié dans « Le Folklore Brabançon » (6) des indications concernant les deux de Sany, en tant qu'organistes (7).

A. Lehr, cité plus loin, parle également dans son ouvrage du recueil des « Hymnes ».

Nous espérons que la visite sur place de carillonneurs, tant étrangers que belges, nous fournira le plaisir de lire d'autres appréciations, voire la mise en valeur, de ce document qui n'est guère à dédaigner.

Que s'est-il passé pour que Théodore de Sany quitte sa place d'organiste à Bruxelles, comme indiqué à la note 5, tandis que pour celle de carillonneur il préféra Hal à Bruxelles, et ce disons vers 1648 ??...

Concernant l'instrument, l'abbé Remes confirme dans sa brochure que le carillon Groignart-Tordeur de Bruxelles, donc celui qui existait du temps de De Sany, n'était que cloches pour l'Heure...

Comme raison de départ, on peut alléguer soit les trop faibles possibilités campanaires de la tour St-Nicolas (v. notre chap. III), soit l'insuffisance de la rémunération (v. notre chap. IV).

En ce qui concerne la pauvreté de l'instrument, on fera les remarques suivantes...

Pourquoi C. Van Gestel, en 1725, parle-t-il du carillon préludant à l'heure (donc mécanique) et ne souffle-t-il mot du carillon joué par un artiste musicien, sinon parce que seul le premier existait à Bruxelles.

Pourquoi Henne & Wauters parlent-ils des travaux à l'horloge, achevés en 1616, et passent-ils immédiatement à l'installation du carillon d'Hemony, 1662 (arrivé en 1663). Ils ajoutent (ce qui sort du cadre de notre sujet) que le carillon d'Hemony fut d'abord installé à l'Hôtel de ville — après avis de plusieurs architectes — : « Les cloches y furent placées et elles y jouèrent même plusieurs fois; mais comme la tour n'offrait pas d'emplacement pour la cloche à l'heure, il fallut renoncer à ce projet et le carillon fut transporté au beffroi, qui avait reçu d'importantes modifications, etc. » (voir le reste à notre chap. Hemony).

Concluons qu'on en parle comme si ce n'était pas une entreprise considérable de placer, de déplacer et de régler un carillon. Constatons aussi l'absence de l'*Uurblok*. Cette indication vise bien un carillon « Rammel » mécanique car il ne faut pas d'*Uurblok* au clavier manuel. Enfin, il est clair qu'à Bruxelles, il n'y eut de carillon *manuel* qu'à une certaine époque.

Que le lecteur veuille prendre connaissance des notes ci-jointes, des quelques phrases extraites de l'ouvrage de Vander Straeten; de l'avis de l'abbé Remes, etc. et tenir compte surtout du fait que, dans sa

correspondance privée. Denyn écrit : « En somme ce sont des airs pour carillon automatique ». « mais jamais ne pourra donner concert de carillon avec œuvre ou arrangements de ce fameux carillonneur, je veux dire organiste ».

Ajoutons-y un texte provenant d'une publication étrangère assez récente, de A. Lehr, citée, où l'on perçoit son doute (p. 177) : « Toch was De Sany geweldig trots op zijn bezaard en zeker op de automatische werking daarvan. Zwijgt hij namelijk in zijn zeer uitvoerige inleiding in alle talen over *het handspel*, het kwartierspel kan niet genoeg geprezen worden », etc. (passage souligné par nous).

Et nous concluons — et M. J. P. Felix ne nous contredira point — qu'à l'époque des de Sany le terme « carillonneur » n'avait pas le même sens qu'il a de nos jours.

L'Archiduc Albert congratula Jehan de Sany « comme Carillonneur de la ville de Bruxelles », a dit l'auteur cité. Nous en sommes très heureux, mais cela ne change guère pour cela notre opinion quant à la valeur du terme de carillonneur utilisé à cette époque, et qui paraissait neuf puisqu'en Espagne il n'existait encore rien à ce sujet. « La capitale passait pour l'une des résidences les plus vivantes et les plus cosmopolites de l'époque » a écrit Pirenne. Comment ne pas être fier qu'à la tour, par un simple et savant déclin l'on produise de la musique campanaire, à toute heure du jour et de la nuit. L'Archiduc ne pouvait pas deviner que le titre de carillonneur pourrait, au XXe siècle, avoir un sens plus précis. Disons, du reste, que la confusion existe encore bien souvent de nos jours. Le carillonneur est un artiste, diplômé de préférence qui, à l'image de Jef Denyn, installé devant un clavier avec manuel et pédalier, joue de la musique avec une interprétation nuancée et une virtuosité rare, s'il y a lieu.

Disons donc franchement que la tour St-Nicolas, depuis l'origine jusqu'à l'époque en question, n'a eu qu'une sonnerie de l'heure, amplifiée dans la suite en « Rammel », comme l'on dit chez nous, au moyen de cloches harmonisées au mieux, mais imparfaites au point qu'on les changera ultérieurement.

(1) J.-P. Felix, *A propos de Jehan, Théodore et Michel de Sany, carillonneurs à Bruxelles et Hal (XVIIe siècle)*, in *Le Folklore Brabançon*, n° 201, mars 1974, p. 44-62.

(2) Bateler (sic). Nous laissons la responsabilité de l'assertion suivante à son auteur, Blavignac (p. 26) : « Bateler c'était sonner à pleines

volées ». (Il écrit bateler avec une seule lettre t. A cela, nous opposons le manuscrit de 1606 à de Sany à Bruxelles indiquant « batteleur », et aussi notre tradition).

Quant à la façon *sui generis* de batteleur, telle que la réalise un carillonneur diplômé et professeur de Malines, dans la tour du St-Sépulcre à Jérusalem, voir l'illustration 90, dans l'ouvrage de A. Lehr. Il indique — et c'est à noter — le terme « heierman » (et non bezaardier qu'il connaît parfaitement), terme que dans le contrat manuscrit envers de Sany est « beyarder ». Il est vrai qu'ailleurs en p. 19, il parle d'un « beyerman à son clavier », c.-à-d. carillonneur. Mais c'est, à notre avis, une déviation et cela ne peut s'appliquer qu'au XVIe ou XVIIe s., « met modulatie en eenvoudige meerstemmigheid », comme dit F. Timmermans, *op. cit.*, p. 165. Un demi siècle avant Lehr, un autre et top-campanologue hollandais, A. Loosjes, parle dans une notice du « beyerman » du XVe s. à la tour de St-Nicolas, à Amsterdam. Encore un mot concernant la profession. Quand, vers 1923, Prosper Verheyden, secrétaire de l'Ecole de Carillon, fit sa tournée dans le Nord de la France, il rencontra un vrai batteleur. Il était horloger et avait appris à batteleur grâce à son père. Il frappait les cloches à l'aide de deux maillets. Jadis, chaque paroisse de Valenciennes et alentours avait son petit carillon qui était battelé. C'est d'ailleurs de cette contrée que vint de Sany et d'où provenaient généralement les carillonneurs, tous wallons.

Un exemple plus ancien de battelage au moyen de deux maillets se trouve dans Lehr, p. 24, *op. cit.*, selon les affirmations d'un Anglais vivant vers 1653.

(3) G. Van Doorslaer, *Le Carillon et les carillonneurs de la tour St-Rombaut*, in *Bulletin du Cercle archéologique de Malines*, IV - 1893, p. 78.

(4) E. Vander Straeten, *La Musique aux Pays-Bas avant le XIXe siècle*, t. V, Bruxelles, 1880, pp. 18-39 et 293-336 (voir notamment p. 312 à la note 2 bis des pp. 54-58).

Avant tout, l'ouvrage d'Edm. Vander Straeten cité n'est pas à perdre de vue ni ses doctes avis : Il écrit De Sany avec majuscule, mais cela est accessoire.

P. 293 : « Naissance probable de Jean De Sany à Bruxelles — son éducation fut flamande et latine ».

P. 323 : « La part de Jean D S à ce carillon fut bien modeste ». Les louanges au sujet de l'excellence de l'instrument « voorslag en hora » sont surtout de Théodore.

Concernant la musicalité de ce dernier, parlant de clavecin, il dit au t. IV, p. 287 : « Vers le milieu du XVIIe siècle, il faut s'en tenir, faute de mieux, aux compositions de Théodore De Sany, datant de 1648. Il a visiblement accompli de marquants progrès dans les compositions pour instruments à clavier. Théodore De Sany, qui remplissait les fonctions de carillonneur de la ville de Bruxelles, était un médiocre harmoniste. Outre qu'il écrivait avec une maladresse

notoire, il se complaisait dans les combinaisons puérides, qu'il tenait sans doute à faire passer pour des merveilles de science. Etc. » (Spécimen reprod. de son œuvre, p. 289).

Au t. V, p. 19 et 296 : « Le registre manuscrit *dienende lot den vorslag in Sie Nicolaes* fut offert en 1648 par (Théodore) au Magistrat de Bruxelles ».

P. 298 : ...description du grand cylindre, *speelraet*, des figures de l'horloge (et du carillon mécanique).

P. 300 : « Wat een loff de vorstelycke stadt Brussel... Wonder het uurwerk naer te comen »

P. 304 : « Geene schoonheyd... brusselsch uurwerk »

P. 305 : « Den lof onser uurwerckx ».

P. 322 : ce carillon, le meilleur de Belgique, autrefois commencé par son père à l'église St-Nicolas, fut achevé par lui, ... en 1642.

P. 323, il indique

A. Dimensions de son instrument à St-Nicolas

B. Is het clavier int perfiel.

C. Den yserdraedt die den voorslach doet spelen.

D. Het ventiel of wint-vleugel

E. Het groot rat, enz.

F. Het meulen-rat.

G. Het sclyp-rat.

H. Het sluyt-rat.

I. De twee sluyters.

P. 330 : « Le diamètre du cylindre de l'horloge de la Ville de Bruxelles, dit Théodore D.S., est de 8 pieds 8 pouces; sa largeur comporte 4 pieds 9 pouces. Il a sur chaque rangée 56 trous. Il joue, pour l'heure, 90 mesures; 40, pour la demie heure, et 5, pour chaque quart d'heure » Etc.

(5) Texte manuscrit de Jef Denyn, daté de 1903, inédit, dont nous donnons, par manque de place, quelques minimales extraits en fin de ce chap. V.

(6) J.-P. Felix, *op. cit.* : « A propos... », p. 50.

(7) J.-P. Felix, *Histoire des orgues de l'église St-Nicolas à Bruxelles* (suite), in *Le Folklore Brabançon*, n° 194, juin 1972, p. 155-200; où il indique la durée des prestations : « Jehan de Sany, organiste de 1606 à 1616 au moins, et de Théodore de Sany, organiste, de 1635 à 1637, à St-Nicolas ».

Et du même auteur, en 1977 : fin du même sujet, en un volume de 90 feuillets xérogaphies et illustrés.

VI

CARILLONS à CLAVIERS

NAISSANCE DES PREMIERS CARILLONS A CLAVIERS

MANUEL ET PEDALIER.

MENTION DE JEF DENYN.

« The bell in its highest form is perhaps the carillon ».

Hope Stoddard, *New York*, 1952.

Dans la notice de A. Van Werveke déjà signalée, on trouve l'affirmation d'un certain Meyerus, latinisation de De Meyer (1491-1552), prêtre mais surtout historien en qui on peut ajouter foi, natif de Belle en Flandre française, témoin, à la fin de sa vie, de l'installation d'un vrai carillon de deux octaves à clavier manuel, à Gand. Il déclare :

« De Vlamingen overtreffen de andere bewoners van de Nederlanden ...door de grootte en de schoonen klank van hun klokken. Op die klokken, net als op citharen, spelen ze liederen van afwisselenden aard ».

Cette louange, qui consacre la naissance d'un art étonnant, dépasse de loin l'exergue de de Amicis cité plus haut. Après quelques siècles, l'art du carillonneur mobilisera des millions d'auditeurs, dans le monde entier, lorsqu'un Jef Denyn p. ex. (1), non content d'être virtuose, aura ingénieusement perfectionné cet instrument, jusque dans ses moindres détails, de sorte que la musique puisse jaillir et se répandre en houquets par-dessus tous les toits de la cité. Et par surcroît, il en publia tous les secrets pour l'enseignement en son école (2). Œuvres des clavecinistes classiques, sonates, mélodies que sont venu écouter et voir jouer pour mieux les décrire Edmond Picard, Karel Van de Woestyne, Emile Verhaeten et maintes personnalités des pays anglo-saxons et autres.

Il serait vain de vouloir détailler, il faut tâcher de voir jouer et, lorsqu'on passe à Malines, aller comparer au musée, le clavier primitif et celui de Denyn (3).

(1) (W. Godenne), *Gedenkboek Jef Denyn, « Stadsbeiaardier en Meester van den Toren »*. Edit. Kon. Beiaardschool te Mechelen, 1938.

(2) W. Godenne & H. Joosen, *Jubileumboek 1922-1972, Koninklijke Beiaardschool « Jef Denyn » te Mechelen*. Edit. Beiaardschool, Mechelen, 1973.

(3) Laenen Dr. J., *Toren en Beiaard te Mechelen. La Tour et le Carillon à Malines*, 30 p. de texte et 100 reprod. fotogr. de Constant Joosen. Edit. W. Godenne, Brux., 1930.

« Laudate Dominum in cymbalis benesonantibus », extrait de psaume, près de frises somptueuses sur leurs grandes cloches.

VII LES HEMONY

Ces rudes fondeurs ambulants, avaient fui leur terre parce que la France voulait la Lorraine. Ils avaient, en Hollande, su créer atelier personnel et réputation compétitive, malgré la concurrence de firmes locales bien établies avec leurs relations ecclésiastiques et communales (Car la fonte de cloches est une question qui ne se traite pas avec le particulier mais avec les grands de ce monde).

Ils ont fait de cette époque souvent troublée, celle que l'on nomme la plus brillante, l'âge d'or des cloches et carillons. Leur activité, tant aux Pays-Bas septentrionaux que méridionaux, embrasse quelque 51 carillons, ce qui n'inclut guère les cloches à sonner et les produits divers en bronze, allant du mortier de pharmacie aux canons de la flotte hollandaise.

Qu'ils aient, eux, étrangers, sans intrigue d'aucune espèce, ni fortune sauf leur labeur, su se faire admettre malgré la concurrence, en la « Republiek der Zeven Provinciën », au point que, descendant de son piédestal, le Victor Hugo néerlandais, Vondel, ait tenté les muses par « hemelsch klokmuzijk » en déclarant les Hemony « de eeuwige eer van Lotharingen », cela vaut d'être souligné.

François était d'une dextérité, d'une intelligence, d'une souplesse d'adaptation rares. Il avait obtenu des faveurs extraordinaires d'édiles qui considéraient comme un honneur de lui accorder terres et rentes, afin de l'avoir chez eux, à Amsterdam. Quant à Pieter il aimait travailler à Gand et Anvers, tout en s'entendant parfaitement avec son frère plus âgé d'environ dix ans que lui.

En 1662, lorsque fut traitée la question du carillon de Bruxelles, ils étaient au fait de leur prospérité, quoique cette année fut lourdement endeuillée pour François. Nous voulons pour preuve de leur aisance les démarches que fit chez lui le comte G. d'Alverdes.

Ce qui concerne les Hemony, nous l'avons puisé essentiellement dans les deux ouvrages du campanologue A. Lehr (3 et 4).



La Grand place vers 1691.
Tableau de Pierre Bout
et Adrien Boudewyns.
Musée communal, Bruxelles.

V. lettre F du chap. XI.

Copyright A.C.L. Bruxelles.



Il ne faudrait pas croire que ce fut un de leurs premiers travaux. Dans les seuls Pays-Bas, ils avaient, vers 1662, déjà une vingtaine d'années d'activité, en concurrence des firmes y établies ou plus anciennes. Rien qu'à Malines il y avait eu les Zeelstman, les Waghevens, les Van den Ghein, et nous en passons; en Hollande il y en avait tout autant.

On admet généralement que l'aîné, François, a fourni un ensemble de 38 cloches, pesant au total 24.300 livres (1).

Rien de plus sympathique que de voir une liste écrite de la main de son frère Pieter (2), où à la dix-septième ligne se trouve :

« f. Brussel 1 24.000 »

ce qui ironiquement signifie : François pour Bruxelles 24.000 livres, (en arrondissant le poids).

« 1662, 27 febr. F.H. kontrakteert met Brussel voor een beiaard leverancie

« 1663, einde juni, F.H. reist naar Brussel om zijn beiaard daar af te leveren »

ce qui ne signifie pas nécessairement : installer et monter puisque, comme le dit Lehr, Sprakel, un sous-traitant, se chargeait du montage et du raccordement mécanique, ce qui n'était pas une mince entreprise dans le cas de Bruxelles qui avait une tour octogonale peu spatieuse. Il serait intéressant de savoir s'il existe quelque dossier concernant ce montage. Voici les renseignements principaux donnés par Lehr :

Brussel, Belfort, François 1662 (1663). Met gebruikmaking van twee reeds bestaande klokken met absolute tonen van bes (6650 pond) en b (5500 pond) werd de omvang a - bes - c (cis) 3800 pond) - d - chromatisch - c', zijnde 38 klokken met een totaalgewicht van 34.000 pond.

Ce que nous traduisons avec l'aide de M. Jef Rottiers (5) : trois octaves de cloches harmonisées, soit 38 notes, comprenant deux grandes cloches existantes (si bémol d'approx. 3325 kg, si d'approx. 2250 kg) ajoutées à l'ensemble du nouveau carillon fourni, totalisant approx. 17.000 kg. L'étendue de l'instrument était alors : la - si bémol - do de la première octave - ré - ensuite le tout chromatique jusqu'au do supérieur, dernière note de la troisième octave.

Il a été dit aux pages précédentes que cet ensemble de cloches échut à St Nicolas parce qu'il ne répondait pas aux desiderata à l'Hôtel de ville. C'était en tout cas de la part de Bruxelles, à l'exemple d'autres villes, le meilleur choix de fournisseur.

Henne & Wauters précisent que les édiles « s'engagèrent à fournir à Hemony le métal nécessaire et à lui payer 6.000 florins ». — A la



Copyright A.C.L. Bruxelles



Incendie de la maison
« La Louve », Grand-Place,
éclairant la tour St-Nicolas,
dans son aspect avant 1695.

Tableau de Daniel Van Heil,
Musée Communal, Bruxelles.

Voir lettre E du chap. XI

tour St-Nicolas, « le toit avait été abattu en mai 1662, et remplacé par un étage, avec balustrade, éclairé par huit ouvertures cintrées et recouvert d'un dôme au sommet duquel était une croix (Est-ce la vue correspondant au tableau de B. Van den Bosch, dont il est question en fin de notice ?). L'architecte Van Heil avait donné le plan de cet étage dont la construction fut adjugée le 18 juillet 1665. Le carillon y joua pour la première fois le 26 septembre 1666, et, le 25 mai 1670, on y monta le tambour, pour lequel on avait fourni au fondeur Jean Peeters 18.020 livres de cuivre; il lui avait été payé en outre une somme de 800 florins ».

Ajoutons que s'il avait joué une fois avant le placement du tambour, il y a des chances qu'il s'agissait d'un jeu par clavier avec manuel et pédalier, et qu'en plus on y ajouta un tambour adéquat pour la « Rammel ». Ce qui fait supposer que les essais à l'Hôtel de ville le furent sur un ancien barril ou de quelque façon éphémère...

En 1663, le comte Godefroy d'Estrades, ambassadeur extraordinaire français près de la république des Provinces Unies, se rendit chez François Hemony. Il remplissait une mission qui lui avait été confiée par Louis XIV, celle de constituer « une liste exacte des personnes les plus insignes, et qui excellent notablement par dessus les autres en tous genres de professions et de sciences, contenant les circonstances de leur naissance, de leur richesse ou pauvreté, du travail auquel elles s'appliquent et de leur qualité ».

D'Estrades écrivit à son frère : « Je fus voir le Sieur Hemony pour la première fois, avec qui j'eus longue conférence touchant les choses de son mestier, et tons de la musique, où il est très scavant, etc. ».

Dans le rapport au souverain, il dit entre autres : « Il est très scavant dans les mathématiques et dans la musique... (il possède) un secret dans la composition des métaux, que personne ne scait que luy ».

Ajoutons à cela que le souverain, au faite de sa gloire, à cette époque, avait l'intention d'accorder une pension non seulement en France mais aussi à l'étranger, à ceux qui se seraient distingués dans la conduite des affaires d'état, des lettres et des arts, et de cette façon s'assurer leur attachement. D'Estrades dressa une liste de 14 personnalités avec copieuse description, où figurait aussi François Hemony.

Bien entendu, le projet en faveur du Lorrain n'eut pas de suite favorable auprès du Roi des Français. Souvenons-nous de ce qui fut publié : Les Lorrains restèrent toujours remarquablement fidèles à leur Duc : « La France pourra avoir leurs terres, mais non leur cœur » (6).

Après tant de labeur, l'activité de François arriva à son terme. Il décéda et fut enterré à Amsterdam, le 24 mai 1667. Son frère, à l'œuvre à Gand et à Anvers, vint le rejoindre vers 1664, reprit les affaires d'Amsterdam en 1667 et fut pieusement enterré le 17 février 1680, à Amsterdam.

Nous n'avons aucune preuve de la médiocrité de l'installation intérieure du carillon, mais sommes très sceptiques au sujet de la suspension. Dans une tour octogonale où l'on a pensé plus à l'aspect décoratif (1) extérieur qu'au contenu, où déjà, pour le second carillon, l'installateur a été mis devant un fait accompli, à une époque où l'on attachait malheureusement moins d'importance au confort de la tour qu'à la qualité des cloches, dans un tour où enfin l'installation a été faite, au mieux, par un sous-traitant hollandais, qui ne travaillait que selon la mode y pratiquée, on peut certes avoir des doutes sur le caractère idéal de l'installation. La Hollande, où la majorité de carillons ont les cloches suspendues à l'extérieur, ce qui est très beau mais passablement mauvais comme résultat, n'était pas un exemple à suivre. Nous parlons bien entendu du carillon de trois octaves.

Il y a bien des chances que les fortes cloches *du carillon* se soient trouvées dans le haut, en encerclant de moins fortes, ce qui est déjà une erreur, car elles étouffent de cette façon ces dernières. Les petites durent se trouver en-dessous. C'était la mode et cela dégagait la place pour le clavier. Celui-ci n'était malheureusement souvent qu'à l'étage inférieur, raccordé aux différentes cloches par des longs fils et un mécanisme compliqué. Aussi la note ne répondait-elle pas directement à la touche du clavier, au moindre mouvement.

Quoi qu'il en soit, c'est le passé. Depuis lors, et surtout grâce aux indications de Maître Jef Denyn et de l'équipe de techniciens qu'il avait formés, on s'est rendu compte que la tour, ses locaux, sa hauteur, son environnement, sont les facteurs aussi importants, si pas plus importants que la qualité des cloches et leur harmonisation.

Le carillon n'est pas l'heure inattendue et folle, mais c'est la folle complexité des problèmes à résoudre pour donner à cet instrument la place, la légèreté du mécanisme et la sonorité dont il ne peut se passer.

(1) J. Dierckx de ten Hamme, *Souvenirs du Vieux Bruxelles*, 2e éd. 1890, p. 161.

(2) P. Verheyden, *Pieter Hemony's beiaardlijst*, in *Jaarverslag van de Beiaardschool*, Mechelen 1925-1926.

- (3) A. Lehr, *Van paardenbel tot speelklok. de geschiedenis van de klok-gietkunst in de Lage Landen*. Zaltbommel. 1971, p. 225-228.
- (4) A. Lehr, *De klokgieters François en Pieter Hemony*. Asten, 1959, p. 150.
- (5) Jef Rottiers, *Besaarden in België, Besaardschool te Mechelen*. L'auteur est carillonneur, à Meise, en Brabant, depuis la création du carillon.
- (6) J. Schouteden-Wery, *Charles de Lorraine et son temps*. Bruxelles. 1943, p. 43-48.

VIII

1695

« A coup sûr, messieurs, quand Louis XIV monte sur le trône, nous sommes bien loin de la barbarie du moyen âge, l'esprit humain est bien en possession de lui-même. C'est l'époque des plus parfaits écrivains, des articles les plus accomplis, des mœurs les plus raffinées, de la société la plus élégante. Etc. »

(Jules Simon, *La liberté de conscience*, 1^{re} leçon, Paris 1857).

« La règne des Archiducs Albert et Isabelle n'a été qu'une heureuse parenthèse. A présent, la guerre fait rage dans nos provinces. Louis XIV ordonne au Maréchal de Villeroy et à ses 70.000 hommes de prendre Bruxelles, coûte que coûte. Le 13 août 1695, dix-huit pièces de gros calibre, et vingt-cinq mortiers ouvrent le tir des hauteurs de Scheut sur la capitale. Le bombardement durera trente-six heures. Trois mille bombes et douze cents boulets rouges s'abattent sur la Cité de l'Archange, dont le centre est bientôt une mer de flammes. La tour de l'Hôtel de Ville est le point de mire, mais elle échappe au désastre. Cependant l'Hôtel de Ville brûle avec ses tapisseries, ses trésors, ses tableaux fameux. Tout le quartier de la Grand'Place n'est plus que ruines fumantes. Seize églises, chapelles, et couvents sont anéantis : trois mille huit cent cinquante maisons détruites : la ville résiste toujours. Aux remparts, les Bruxellois manquant de boulets, tirent à présent des pavés ! Or, les Français ayant capitulé devant Namur, Villeroy abandonne précipitamment, le 5 septembre, le siège de Bruxelles » (1).



Bombardement de Bruxelles en août 1695.
A la tour St-Nicolas, les poutres s'enflamment; les cloches y fixées s'écroutent en se brisant. Tableau au Musée Communal, Bruxelles.

V. terre H du chap. XI.

Copyright A.C.L. Bruxelles

SECONDE DESTRUCTION

Du carillon il ne resta rien. Les deux Hemony étaient heureusement décédés depuis quelques années déjà.

Napoléon qualifia le bombardement de Bruxelles d'AUSI BARBARE QU'INUTILE. Le vicomte Ch. Terlinden qui rapporte ces mots (2) ajoute que le gros bourdon ou *Brandklok*, pesant 10.000 livres, à moitié fondu, et la tour qui servait de beffroi communal avec son beau carillon, écrasèrent les étages inférieurs. Hymans et Diericx de ten Hamme l'ont dit également, mais c'est surtout l'iconographie d'époque qui donne une idée réaliste de l'état effrayant du centre de Bruxelles.

Il faut voir l'état lamentable des ruines dont nous nous sommes efforcés de dresser la liste, en rapport avec la tour de St-Nicolas.

Grâce au magistrat qui semble représenté à cheval sur l'estampe, dans Hymans, p. 153, et tout autant grâce à la volonté de son entourage, on décida de se mettre au plus tôt à la reconstruction.

Ce fut Guillaume de Bruyne (1649-1719), architecte-ingénieur communal, qui fut chargé des travaux. C'eût été l'occasion de sonder d'abord le sol et, tout en gardant sagement la partie romane, d'y édifier une large tour comme il en existe au beffroi de Gand (3) et qu'a su si parfaitement illustrer son architecte, de nos jours, Valentin Vaerwyck. Son confrère de Bruxelles préféra, — peut-être en s'inspirant de la parti octogonale qui surmonte le beffroi de Bruges (4) —, adapter ou édifier une tour à la mode élégante mais fragile, aux multiples ouvertures géminées et autres, alors qu'il eut dû surtout tenir compte du prochain contenu. N'a-t-on pas dit que dans le lanterneau il y avait la *brandklok*? Même si on ne la tintait qu'en cas de nécessité... il faut d'abord savoir ce que c'est que tinter. De toute manière elle représentait un poids énorme au faite de la tour. Et si l'on y ajoute l'horlogerie et son mécanisme, etc., on arrive à la constatation que les 317 pieds de haut du monument offraient une proie facile aux intempéries.

Cette horlogerie au vaste cadran, non ajouré, était rattachée au tambour de fer ou de laiton, servant au déroulement des aîres. Souvenez-vous du poids de 18.020 livres.

Il est certain qu'à cette époque toute la série de cloches, citée au début de cet article, n'était plus nécessaire, mais il y avait quand même une sonnerie, ne fut-ce que de cinq grosses cloches, de quoi sonner le glas. Étaient-elles placées dans la partie romane? C'est douteux.

A cette partie romane, on avait enlevé les toits aux tourelles latérales. Cela donnait un aspect parfaitement primitif à ce vénérable *Steen*.

(1) J. Biebuyck, *Bruxelles, ville en forme de cœur*, édit. Universitaire, Brux. 1957, p. 46, où figure l'article de G.H. Dumont, *Les vingt-quatre grandes heures de Bruxelles*.



Les ruines après le bombardement de Bruxelles en 1695.
La tour de St-Nicolas, à droite, est vidée de son contenu,
mais les murs restent, soit ceux de l'ancien *Steen* et la partie hexagonale.

V. lettre I du chap. XI.

Copyright A.C.L. Bruxelles

(2) Vte Ch. Terlinden, *Les rapports de l'Internoce Piazza sur le bombardement de Bruxelles en 1695*, in *Cahiers Bruxellois*, t. III, avril-juin 1958. Le renseignement cité par nous provient de Henne & Wauters, t. 3, p. 112.

(3) Concernant le beffroi de Gand, qu'on nous pardonne d'ouvrir une parenthèse n'ayant pas de rapport direct avec notre sujet, sinon le nom de l'ancienne *banelocke Roelandt* de Bruxelles. Il s'agit de l'impossibilité de sonner celle de Gand, dont parle Lehr et le point de vue d'autres auteurs. Il y a également, ce qui concerne la tour St-Nicolas, l'idée que de telles cloches nécessitent une tour solide.

L. Reverchon, *Carillons et carillonnages*, in *La Science moderne*, Paris, 1925, p. 489, écrit : « On évalue à un homme par 1000 kg de cloche, le personnel nécessaire à la mise en volée. Ainsi pour le bourdon de 6 tonnes, il faut normalement six hommes exercés ». — Lehr, *op. cit.*, p. 92, cite le cas de la *Roeland* laquelle, pesant 12 485 livres, « kon noyt geluyd worden ». Autrement appendue en 1543, l'effort de 16 hommes ne parvenait toujours pas à la faire sonner « à la volée ». Finalement elle fut refondue à Gand, par Pieter Hemony, en 1660.

A cet argument de Lehr opposons celui publié en 1922, par l'archiviste de Gand, Van Werveke, déjà nommé, qui dit p. 126, concernant la primitive *Roeland* : « betaelt de beyaerders tot 36 personen, die de groote clocke op d'Beelfroid (Roeland) staken ende luudden, ten tyde als tvole van wapenen van deser stede ende van der calsselrye van der zelve stede uut trocken ter reyse waert omme te wederstane den coninc van Vranckerycke, actum 9 May anno (14)77, elke 6 gr. cont 18 s. gr. (stadsrekening 1476-1477, F^o 297) Wij zien hier, dit l'auteur, dat de klok werd geluid, niet alleen getrokken met de hand, maar ook met den voet gestoken, 't is te zeggen dat een man of mannen, staande boven op de klokstoel, met den voet staken op een dwarshout, vastgemaakt aan de spil van de klok ».

Etant donné l'importance de la *Roeland* de Gand, permettez-nous d'ajouter les renseignements suivants : la primitive de 1314 fut (dixit Edm. Vander Straeten, t. V, p. 367) « mise en pièces le 16 juin 1659, et remplacée par une cloche fondue à Gand, par Pieter Hemony et pesant 13.973 livres ». S'étant fêlée en 1914, elle fut conservée à titre de souvenir, et se trouve sur un socle à proximité du beffroi (H. approx. : 1m25). En 1948, Marcel Michiels, à Tournai, fonda une nouvelle cloche qui se trouve suspendue au beffroi actuel.

Revenons à la question de la difficulté à sonner les bourdons et voyons le cas cité par Tumermans, *op. cit.*, p. 19, où pour le *Domtoren d'Utrecht*, il fallait, avant 1928, 54 hommes pour sonner à la volée les sept cloches (qui, avant 1664, étaient treize). Deux équipes de seize hommes étaient requises rien que pour le bourdon.

(4) Voire de l'église St-Gommaire, à Lierre, à double étage hexagonal latérale, au faite de laquelle des ouvriers continuent la démolition,



Dessin d'un pan de grand mur de la Beffroi de Gand



Se trouvant au coin de la rue de la Colline, le dessinateur voit ce qui reste du côté latéral de la *Broothuys*, derrière laquelle se profile la partie *Steen*, surmontée de la galerie et d'une partie de la tour hexagonale, jusqu'au-dessus des cadrons d'avant 1695. Dessin d'Augustin Coppens, gravé par Richard Van Orley.

Voir lettre K du chap. XI

Copyright A.C.L. Bruxelles



Dessin original au lavis, de la tour dont il ne reste qu'une tourelle latérale, au faite de laquelle des ouvriers continuent la démolition, par crainte d'accident supplémentaire, pendant qu'à l'avant-plan les autorités discutant avec les démolisseurs, laissent emporter une cloche de taille moyenne et qu'une autre gît derrière eux, à l'avant-plan. Cette vue correspond à la gravure de la note 10 mais, nouvelle anomalie, le sujet est inversé. Certains détails sont légèrement différents.

Voir lettre J du chap. XI.

Copyright A.C.L. Bruxelles.



Vue de la tour St-Nicolas après le bombardement de 1695 (indiqué de la sorte par Hymans, t. I, p. 152). Dessin de Coppens, gravure de Krafft.

V. lettre N du chap. XI.

IX

1701 - 1714

Miracle de courage et de goût, la GRAND'PLACE ressuscitait six ans plus tard. Les Corporations en faisaient un ensemble unique de style baroque flamand.

C'était merveille de voir la fierté des Corporations qui firent reconstruire les maisons de la grand-place, sans attendre, remettant à plus tard la question du carillon. Mais, ce fut dommage car il existait une rare et réelle occasion d'acquérir un autre carillon à quelques lieues seulement de Bruxelles. Une sérieuse promesse d'achat eut pu faire l'affaire pour emporter la décision d'un certain Melchior de Haze, fondeur anversois d'excellente réputation.



Vue de la tour St-Nicolas après le bombardement de 1695 (indiqué de la sorte par Hymans, t. 1, p. 148) Dessin de A. Coppens, gravure de Krafft.
 v lettre O du chap. XI

En 1695, date décidément fatale, ce fondeur avait un carillon de 35 cloches disponible; il fut acquis par le Prince-Evêque de Salzbourg (1) et y fut porté sur deux chars cette même année. Que ce carillon n'était toujours pas installé dix ans plus tard est une autre affaire...

Ce même de Haze écrivait en 1692, selon Van Doorslaer (2) : « Hij zag de toekomst van zijn landeke duister in, en betuigde zijn voornemen om naar de Fransche kwartieren te trekken, waar veel werk voor hem was ». Voilà qui eut fait sursauter dans leur tombe les Lorrains Hemony, eux qui avaient quitté la douce France pour les Pays-Bas. (François Hemony et son épouse s'étaient parfaitement intégrés aux Hollandais de Zutphen et ensuite d'Amsterdam).

Melchior de Haze décéda à Anvers en 1697, ne laissant qu'une fille qui avait épousé certain H.G. Lenaerts, qu'il n'appréciait guère.



Grand-place de Bruxelles vers 1710.
 Tableau de Balthasar Van den Bosch.
 La tour St-Nicolas ayant le nouveau cadran et
 étant coiffée d'une cape provisoire.
 Musée communal, Grand-place.

v lettre P du chap. XI

Copyright: A.G.I. Bruxelles

En héritage, la fille de de Haze avait un dernier carillon de 28 cloches. Son époux parvint à le vendre, en 1709, pour 9.000 florins à la fabrique d'église de St-Germain, à Tirlemont (3).

C'est ce carillon que voulut, coûte que coûte, Bruxelles. Il lui fut cédé, disent Henne & Wauters, « en vertu d'un ordre du Conseil d'état, du 8 mai 1711. Amené à Bruxelles, il fut hissé sur la tour, du côté des Récollets; mais quand il fut monté, le premier bourgmestre Fierlants défendit de le sonner, sous prétexte qu'il n'était pas d'accord ». Un procès s'en suivit devant le Conseil du Brabant, et cela s'arrangea. « Le beffroi fut ensuite orné de 4 cadrans dorés »... « Le carillon dont les principales cloches, au nombre de treize, pesaient à elles seules 46.420 livres, était trop pesant pour un édifice dont les fondements étaient en mauvais état » (souligné par nous).

Ajoutons que les treize cloches mentionnées avaient été fournies, vers 1712, par Willem Witlockx, Hollandais s'occupant de fonte depuis approximativement 1679 à Anvers, et que Vander Straeten a supposé avoir été chef d'atelier chez de Haze, ce qui est fort contestable. Ce même Witlockx aura la faveur, entre 1711-1717, de fournir un nouveau carillon de 37 cloches à Tirlemont (4).

« En 1702, Maître Paul Nijs, alors carillonneur de Saint-Nicolas à Bruxelles, fut sollicité pour donner son avis (il s'agit d'une question concernant le carillon de Steenockerzeel). C'est un artiste fort expert en son art, qu'il exerçait déjà depuis de longues années » (4 bis). Il était fils de Simon, né à Bruxelles, carillonneur à Bruxelles en 1642.

Sous l'impulsion dudit Maître Nijs, commande fut passé à Amsterdam, vers 1713, pour un lourde cloche pour le beffroi (5), auprès des successeurs d'Hemony, portant d'autres noms. La fourniture tarda heureusement de sorte qu'elle échappa aux événements de juillet.

2 février 1714. « Le nouveau carillon que la ville a fait faire à la place de celui qui a été détruit par le bombardement de 1695, avait été placé sur la tour de St-Nicolas, qui est la tour de la ville. On le fit jouer pour la première fois hier, à 8 heures du soir, au grand contentement du peuple ». Ce texte se trouve dans Edm. Vander Straeten, *op. cit.* p. 357, en note 1. Et il poursuit : Le 31 juillet 1714 « la nouvelle tour de l'église paroissiale de St-Nicolas, sur laquelle on avait suspendu depuis quelques mois un beau carillon, s'écroula le dimanche vers dix heures du soir ».

Autre relation, un peu différente, du même fait.

Nous sommes fin juillet 1714, vers 18 h.



La tour de St-Nicolas, dite le beffroi, qui s'est écroulée en 1714.
D'après une lithographie de Paul Lauters.

Le carillonneur Paul Nys monte à la tour, car il voulait tâcher de régler à l'instrument quelque détail qui lui semblait anormal. Dans ce local, généralement sombre, il perçoit un rayon de clarté... C'est la lumière du jour qui passe par un orifice de la voûte. Sans hésiter il sonne l'alarme, descend précipitamment, alerte les voisins qui, sauf quatre personnes, peuvent s'enfuir. Quatre heures plus tard la tour entière s'écroule dans un fracas épouvantable (6).

TROISIEME EYROULEMENT

Maisons des alentours détruites, église très endommagée, perte de cloches et carillon après quelques mois d'usage seulement, c'était un véritable désastre.

A Louis XIV, non coupable cette fois, il restait à ce moment, encore un an à vivre. Sic transit gloria mundi...

(1) D. Fagot, *De beiaard van Salzburg, een antwerpsch kunstwerk*. Antw., tijdschrift der stad Antwerpen, 4e Jg., n° 2. — Id., *De beiaard van Salzburg en onze Brabantse volkliden*, in *Geschiedenis en Folklore*, Jg. XX, 1957. — Id., *Was das Salzburger Glockenspiel einmal für Breda bestimmt? Mitteilungen der Gesellsch. für Salzburger Landeskunde*. Bd. 98, 1958.

(2) G. Van Doorslaer, *Een latijnsch gedicht ter eere van den Antwerpscher klokgieter Melchior de Haze*, in *Jaarverslag 1926-1927 & mededeelingen van de Mechelsche Beiaardschool*.

(3) J. Wauters, *Volks-historie der Tiensche Beiaarden*.

(4) ...en 1723, une série de 37 cloches, d'un poids total d'approx. 7500 kg, dont la plus forte avait 1500 kg. Des ajoutés ont été faites à notre époque de sorte que ce carillon est le plus important du pays, en étendue. Il est brillamment joué chaque année, durant la saison d'été, par André Wagemans, carillonneur diplômé.

(4 bis) G. Van Doorslaer, *Le carillon de Steenackerzeel*, in *Le Folklore Brabançon*, n° 12, 1923, t. à p. p. 11.

(5) *Bondsmanier der Oudleerlingenbond Mechelen*, 1964, n° 28, p. 5 et ss. Et *ibid.*, n° 29, p. 4-5. Articles fournissant plusieurs renseignements concernant de Haze, Witlockx, la cession du carillon de Tielmont à Bruxelles, la fourniture des 13 cloches supplémentaires à St-Nicolas à Bruxelles, enfin la commande d'une dernière cloche, heureusement non fournie. On trouve plus de renseignements sur ces différents sujets dans Lehr, *Van Paardenbel...* cit., p. 224-227.

(6) Voir Hymans, Diericx de ten Hamme et Lehr cités, ce dernier surtout, p. 226, qui se base sur la brochure de J. Wauters, *op. cit.*, t. 3, p. 16. Cependant Henne & Wauters, *op. cit.*, t. 3, p. 113, avaient fourni d'autres détails, et ne disent pas que Nys a sonné l'alarme, ce qui aurait ameuté immédiatement une foule considérable. Il est aussi à remarquer que si Nys n'a pas été cru, les habitants des alentours ont cependant pu fuir à temps, emportant l'essentiel.

Nous reproduisons ici le récit plus vraisemblable de Henne & Wauters : « Le 25 juillet 1714, avant la sortie de la procession qui devait parcourir la paroisse en l'honneur de Saint-Jacques, le carillonneur Neys s'aperçut que l'air appelé *Folie d'Espagne*, et deux autres, étaient dérangés; il fit part à plusieurs personnes des craintes que cette circonstance lui inspirait, mais on ne prêta guère attention à ses paroles; toutefois il n'y eut ni sonnerie, ni carillon pour le salut. Le soir, un enfant fut baptisé sous la tour, et Neys remarqua dans la voûte quelques crevasses. A huit heures, un sonneur qui était monté pour mettre en branle la cloche des portes, redescendit précipitamment annoncer qu'une catastrophe était imminente. Deux heures après, le beffroi s'écroula. Le sommet de la tour alla tomber près de la ruelle des Morts; la moitié de l'église et huit maisons (deux adossées à l'église et six contiguës aux Récollets) furent entièrement écrasées; onze maisons (six ou sept adossées à l'église et quatre près la rue du Lait) furent considérablement endommagées. Un homme, sa femme et ses deux enfants qui habitaient une maison près l'église, furent les seules victimes de cet accident dont les suites eussent été épouvantables si l'alarme n'avait été donnée. Etc. ».



X EPILOGUE

Après quelque temps il y eut un projet pour la reconstruction d'une nouvelle tour St-Nicolas.

Les intrigues pour un nouveau carillon reprurent aussitôt. La décision en faveur d'Amsterdam énerma W. Witlockx, qui se plaignit en haut lieu par lettre du 28 septembre 1714. Il ne comprenait pas que l'on s'adresse à l'étranger alors qu'il était fixé à Anvers et présentait les références les meilleures (1).

(1) Edm. Vander Straeten, *op. cit.*, p. 351 : Le Magistrat répondait le 5 octobre 1714 à ce sujet : «...Il s'est fait payer, pour les grosses cloches ou les basses du carillon ruiné par la chute du clocher de St-Nicolas, un tiers plus qu'elles auraient valu, si on les avait achetées ailleurs ». — Voir à ce sujet également Lehr, *op. cit.*, p. 226.

V. lettre U du chap. XI.

Copyright A.C.L. Bruxelles.

Maquette de la tour proposée par l'architecte De Bruyne, en 1715, pour une quatrième tour St-Nicolas. Musée Communal, rez-de-chaussée.

XI ICONOGRAPHIE

ASPECT EXTERIEUR DE LA TOUR ST-NICOLAS APRES LA PREMIERE RECONSTRUCTION (Ordre chronologique)

A

Il existe un tableau de Thierry Bouts se trouvant au Musée royal de Berlin-Dahlem, n° inv. 553b du catalogue général de 1911, *Christus am Kreuz*, panneau de 88/71 cm, où se profile « Am weissen Horizont die Stadt Brüssel ». Ce tableau fut exposé au Palais des Beaux-Arts, en 1957. Dans le catalogue Dieric Bouts, édité à cette occasion, on trouve face à la page 26 l'agrandissement d'un détail où l'on distingue mieux, parmi les tours de Bruxelles, celle de St-Nicolas, à l'époque de Th. Bouts, approx. vers 1464. On y voit la partie romane du Steen et une tourelle latérale jusqu'à hauteur de la balustrade, puis les deux étages de la tour octogonale à ouvertures géminées, sans cadran, et une toiture en forme de cape. C'est probablement le plus ancien document nous intéressant.

B

Estampe du panorama de Bruxelles, gravée par UYTTERSPROT (Jeanes Wtter Sprot), en 1574, dont l'original, très rare, se trouve au Cabinet des Estampes de la Bibliothèque Royale et dont nous avons obtenu un fragment pour la présente publication, ce dont nous sommes très reconnaissant. Signalons quand même qu'un fragment a jadis été reproduit dans l'ouvrage de Madame Berthe Delépine : *Le Florilège de Bruxelles*, 1956 (1).

La partie *Steen* — entre les deux tourelles et sous la galerie — se reconnaît difficilement lorsqu'on y compare les estampes lithographiées et autres de Coppens et de Lauters, au XVIII^e s. Elle est rétrécie, mais il faut pardonner cette déformation vu la distance du coup d'œil, le même phénomène existe dans l'estampe suivante. A souligner la forme en pleine largeur des abat-sous amovibles, permettant l'introduction de cloches par l'ouverture si l'on retire ces planches recouvertes de zinc. Mais d'habitude c'est par une trappe intérieure que l'on monte les cloches dans la tour, à condition d'avoir une grue et toute l'installation requise. La présence d'abat-sous confirme celle de cloches, à proximité.

C

Estampe du panorama de Bruxelles, gravée par NICOLAS VISSERS (1618-1709), dont l'original, d'env. 2 m de long, rare, se trouve au Musée Communal de Bruxelles, au rez-de-chaussée.

Le fragment que nous reproduisons provient de la brochure de l'abbé Remes (2); il a pour légende: « Aspect, du XIVE au XVIIe siècle » Il est possible que la tour ait eu cet aspect, mais la gravure, à voir les pignons à gradins, date plutôt du XVIIe s., en concordance de l'activité de son auteur.

Remarquez l'aspect différent de la partie supérieure de la tour, dont la forme octogonale n'est plus respectée, ni les ouvertures geminées par pan. Dans la partie « Steen », entre les deux tourelles et sous la galerie, les ouvertures munies d'abat-sons sont en trois parties, ce qui est plus normal pour la solidité de l'édifice, mais ne permet plus l'introduction par là de cloches ou de mécanisme. Celles de l'heure avec le *Voorstag* sont supposées se trouver dans la partie supérieure, et, qui sait, la « Storm », sous la cape. Il n'existe bien entendu, pas encore de cadran horaire extérieur.

Après 1697, on a du mal de retrouver la partie inférieure romane originale du Steen.

La largeur du bâtiment et les arcatures ont été modifiées. La balustrade a été renforcée et les tourelles latérales ont un toit conique, bien visible sur la majorité des reproductions suivantes (3).

Nous supposons que les grosses cloches se trouvaient à quelque 140 pieds du sol tandis que la *Storm*, avec le *Voorstag* et la cloche de l'heure, étaient placées dans le haut.

D

Le petit tableau de DANIEL VAN HEIL (1604-1662), de l'ancienne collection Nowé, Gand, se trouve à l'Hôtel de Ville de Bruxelles. Dans le panorama, à côté de l'Hôtel de Ville, on aperçoit la tour St-Nicolas, tandis qu'une tour d'église, à droite, est en flammes. Existe en photo A.C.L. 102104 B.

E

Du même peintre, 1690, cet *Incendie de la maison « La Louve » à la Grand'Place*. On y voit, très en détail, la tour St-Nicolas avec la tourelle latérale coiffée d'un lanterneau. La date semble exacte car la maison du coin de la rue au Beurre a encore son aspect primitif.

Remarquez à l'avant-plan, à droite, le cheval arrivant au galop chargé de deux tonneaux d'eau. Devant cela, la garde porteur d'hallebarde, précédant le Mayor et que suivent les hommes portant pique.

Invent. n° 889, tableau mesurant approximativement 1m20 x 70 cm, se trouvant au Musée Communal, premier étage.

A.C.L. photo 24855 B.

F

Tableau de Pierre Bour (1638-1719) et d'Adrien Boudewyns (1644-1711). Invent. 1474, Musée Communal. Toile mesurant 76 x 94 cm. Cette œuvre représente la Grand-Place. Elle est également reproduite dans le *Florilège* cité (5). A.C.L. photo 109788 B.

Commentaire: La tour St-Nicolas et la tourelle que l'on peut y distinguer ont un aspect différent des n° B. et C.

On peut supposer que la façade de la maison « La Louve » refaite en 1691, d'après les plans de l'architecte et peintre Herbosch, et se trouvant côté Nord-Ouest, est plus claire que les autres, après l'incendie qui fut son lot. La petite maison du coin, rue au Beurre, a sa forme primitive, ce qui indique que la scène date bien avant l'incendie ou bombardement de 1695. La tour St-Nicolas est coiffée d'un lanterneau en-dessous duquel se trouve le cadran de la nouvelle horloge. La tourelle latérale de la partie romane, qui n'a plus l'aspect cylindrique mais rectangulaire, est coiffée d'une galerie recouverte d'une très haute toiture, rectangulaire également. On distingue une fine tourelle en aiguille, côté Nord. A la Grand-Place, toutes les façades sont en matériaux durs, sauf la maison au coin de la rue des Haréngs.

A.C.L. photo 109788 B.

G

Du même peintre Boudewyns existe un petit tableau sur bois, au Musée Communal, premier étage, au fond à droite.

La tour St-Nicolas, vue de très loin, s'y trouve mais pas trop distincte. Nous en donnons mention seulement, l'iconographie n'étant pas prolix. A.C.L. photo 109782 B.

H

VUES de l'INCENDIE lors du BOMBARDEMENT en août 1695. Tableau de maître inconnu, ayant appartenu au Duc d'Ursel, et se trouvant au Musée Communal, au premier étage (peu distinct). Dim. approx. 1m50 x 1m20 de h. Une reproduction existe dans la brochure Remes (6) et, en entier, dans « Cahiers Bruxellois » (7).

La majorité des maisons sont en flammes ainsi que l'Hôtel de Ville, la Broothuys, et les deux lanterneaux de la tour St-Nicolas; un boulet tombant au centre de la place met les gens en fuite. Les maisons, côté N.-O., sont intactes. Cette scène ne date que du début du bombardement, qui dura deux jours. Les estampes suivantes montrent les dégâts.

Concernant le lanterneau de la tour St-Nicolas, l'abbé Remes ajoute « qu'il fut construit peu d'années auparavant ». La tourelle latérale n'a plus la toiture du D.

A.C.L. photo 217268 B 1977.

I

VUE des DECOMBRES

Dessin original de la tour St-Nicolas, par Aug. Coppens. La tour n'est démolie que jusqu'à hauteur du cadran supérieur. A retenir!

A.C.L. photo 109765 B.

J

Dessin original au lavis de la tour dont il ne subsiste qu'une tourelle latérale jusqu'à la galerie, où des ouvriers démolissent ce qui risque de crouler. A l'avant-plan on croit deviner un pan de mur aux trois ouvertures,

la tourelle latérale opposée entièrement effondrée et une cloche se trouve à ras du sujet dans les décombres. Les autorités discutent avec les démolisseurs. A droite l'on sauve une cloche de dimension moyenne. Le dessin est juxtaposé à un second représentant les ruines de l'église, non reproduites ici. Dim. 19/24 cm pour l'ensemble. Même remarque que faite ailleurs, il nous semble qu'il doit s'agir de l'aspect après le troisième écroulement. Musée Communal, premier étage.
Copyright A.C.L. Bruxelles, 26348 B CGPR 1941.

K

Il existe plusieurs reproductions des dessins d'Augustin Coppens, de la tour St-Nicolas. Dans Des Marez (8) elle est à l'arrière-plan de la Broothuys, et ayant encore la partie octogone au-dessus de la galerie du *Steen*, le cadran se trouvant plus bas que sur S. ci-après.

La présente est une eau-forte 19/25 : Aug Coppens del et A. Van Orley fecit, photo A.C.L. Brux. 192677. Il s'agit en fait de Richard Van Orley, né à Brux. 1663 et y décédé en 1732.

On y voit à gauche, entre l'Hôtel de Ville et la rue au Beurre, les ruines des cinq façades, celle de « La Louve », dépassant les autres; il y a aussi celle de l'ancienne maison, au coin de la rue au Beurre.

L

A confronter la série des gravures à l'eau-forte, originaux, dénommées « Ruinae Bruxellensis », de Petrus Schenk (Amsteld.). Douze gravures de 17 x 20 cm, se trouvant au Musée Communal, premier étage, coin à droite.

M

Dans Des Marez (9) il y a une reproduction de la tour St-Nicolas avec ses tourelles en ruine, mais bien dégagée.

N

Dans Hymans (10). Dessin Coppens, grav. Krafft. Légende: « Vue de la tour St-Nicolas dès la porte des PP. Récollets vers la rue au lait et trois Déesses ». Ce sont les ruines de la tour, de plus en plus mal en point, c.-à-d. que la partie octogonale et le cadran n'existent plus. Au sommet de la tourelle latérale, des ouvriers, pour pallier tout danger imminent, démolissent ce qui reste. Une assez grande cloche, non brisée, se trouve encore dans la partie du mur écroulé, tandis qu'à gauche, quatre hommes s'occupent de transporter une cloche, moins grande, à l'abri. Cette estampe donne une parfaite idée de la hauteur d'une tourelle.
(J.L. Krafft, Brux. 1694-1770).

O

Dans Hymans, *ibidem*, (11) : Dessins Coppens, grav. Krafft; mais dans le coin de la gravure se trouve les noms d'E. Puttaert, et de Kellenbachs

(probablement graveurs sur bois). Estampe représentant probablement le côté Nord, une tourelle avec l'intérieur du premier étage du *Steen* arraché. Les maisonnettes accolées à l'église semblent intactes. C'est ici, qu'à l'avant-plan, à cheval, nous avons osé dire qu'il s'agissait du Magistrat, précédé d'un porteur d'hallebarde, signe du pouvoir. Sur les ruines gît une cloche d'un millier de kg que les hommes s'appêtent à récupérer et qui semble intacte. C'est, qui sait, la *Brandklok* qui perchait dans le lanterneau ?

Il nous semble y avoir ici une grave confusion. En contradiction avec la légende figurant sous les estampes N et O il s'agirait du 3^{me} écroulement et non pas du second, après 1695. Comment peut-on croire ce qui est affirmé à notre chap. IX à savoir que la tour était reconstruite déjà en 1699, alors que l'on voit la démolition jusqu'au bas sur les deux estampes nommées. La reconstruction en si peu de temps n'est concevable que si la tour était demeurée, après le bombardement, comme elle figure en K.

Du reste, comment Lauters eut-il fait sa litho au XVIII^e s., où l'on voit la partie romane du *Steen* dans toute sa splendeur, s'il n'étoit resté que les ruines de N et O ? On n'avait pas à reconstruire le *Steen roman* après 1695; il fut épargné.

Autre remarque : comment toutes les maisons voisines de la tour St-Nicolas n'auraient-elles pas souffert du bombardement de 1695, à voir les estampes N et O ?

P

APRES la seconde DESTRUCTION et la RECONSTRUCTION.

Tableau de Balthasar Van den Bosch, début du XVIII^e siècle, représentant un théâtre en plein air à la Grand-Place.

Reproduit dans *Florilège* cité (12).

Le tableau se trouve

Dimensions :

A.C.L. photo 201758 B, 1966.

Commentaire : Les six façades, côté N-O, sont fraîchement reconstruites ainsi que celle du coin de la rue au Beurre, dite « Roi d'Espagne », érigée en 1697. A côté, dans le fond, la tour St-Nicolas. La partie *Steen*, très haute, possède sa tourelle latérale N-E. Par-dessus le balcon, la partie octogonale à deux sections est coiffée, ainsi que la tourelle, d'une toiture « provisoire » (provisoire, disons-nous, car c'est par le haut que l'on pourrait introduire, le cas échéant, le futur arsenal de cloches, etc.). Sur les ouvertures géminées de l'octogone, à ras de la toiture, on voit le nouveau cadran.

A la Grand Place, un groupe de gens regardent la présentation d'un artiste, un Scapin (?), pendant que l'on ouvre le rideau. Le moral était bas à Bruxelles; voilà un remède ! Le costume des notables, tournant le dos à la scène, et le type de carosse s'en allant, confirment le début du XVIII^e s., disons 1710.

N'existaient pas encore à la tour ni le lanterneau ni la lanterne; cela suivra.

Q
Dans la brochure Remes (13) se trouve la reproduction d'un croquis auquel on ne peut pas trop se fier quant à la partie de gauche. Il existe une photo du même sujet aux A.C.L. mais la tout y est moins distincte. L'original serait à la Bibliothèque Royale, Cabinet des Estampes. La tour qui nous intéresse a la même petite toit conique provisoire que cité ci-dessus mais devant ce fait, il y a des toitures élevées et pointues, difficiles à définir. On remarque une certaine fantaisie, d'autant plus que dans le bas, au coin de la rue au Beurte se trouve encore la petite maison d'avant le bombardement. Par contre, du côté Est se trouvent déjà des façades baroques, sauf la maison des Tailleurs (1525), style Renaissance, dont on trouve un tracé dans Des Marez. Enfin, complétant la confusion, une main qui n'est pas celle qui écrivit une indication sous les façades Est, a écrit, en marge du dessin : « S Nicolaas toren en een Gedeelte van de groote mert van brussel gelyk het was voor de bombardaring deser stadt 1695 ». Nous signalons tout cela mais ne le reproduisons point, vu l'évidente fantaisie.

ASPECT de la TOUR AVANT JUILLET 1714.

Le carillon « de HAZE » est mis en place et la cape provisoire de la tour est remplacée par un lanterneau, lanterne, etc.

R
Brochure Remes (14) : « Tour de Saint-Nicolas comme elle fut reconstruite en 1697 ». Croquis au pinceau qui pourrait être l'avant-projet de l'estampe ci-après.

S
Dans Hymans (15). Tour de Saint-Nicolas, dessin de Puttaert, d'après A. Coppens. Fut reproduit dans l'article de J.-P. Felix, in *Le Folklore Brabançon* (16).
L'ancien *Steen* se présente dans toute sa gloire malgré l'ajoute d'une tour à la mode baroque.

T
Dans Henne & Wauters, 1845, t. 3, face à p. 108, lithographie de Paul LAUTERS, reprise en h.-t. p. 82 dans Des Marez (17). Sujet que nous préférons au précédent.
Commentaire : Au-dessus du *Steen* roman, se dresse sur un genre de socle, une tour octogonale, ayant trois étages qui semblent de hauteur égale, et en plus une coupole, surmontée d'une lanterne à globe crucifère.
Les deux premiers étages ont des ouvertures à lancettes, géminées : deux sur chaque pan, soit seize par étage. Le troisième étage a une ouverture par pan et la lanterne de même. Cela fait quarante-huit ouvertures où joue le vent, ornées, en principe, d'abats-sons en bois fait de feuilles de zinc clouées sur bois (Ce dessin ne tient pas compte des ouvertures créées dans la partie romane, qui ne s'y trouvaient pas à l'origine).
Le troisième étage est en léger retrait des deux autres, à cause d'une galerie à balcon et à pilastres.

Deux cadrans : un grand dans le haut du second étage et un petit (qui sait, hors d'usage ?) devant la fenêtre, ou plutôt l'ouverture, centrale, du bâtiment roman.

U
Reste à mentionner la maquette en bois polychromé, œuvre probable de G. de Bruyne, datée de 1715, quatre ans avant sa mort et après la triste et combien coûteuse expérience vécue, dont il eut sa grande part de responsabilité.
Cette maquette était renseignée par Des Marez (18), mais elle se trouve actuellement au rez-de-chaussée du Musée communal; elle mesure quelque 3m70. Elle est entièrement de style baroque, la partie romane ayant été totalement écartée. Le style à la mode ne manque pas d'élégance, mais manque de solidité (19). La partie supérieure, faite d'octogones, avec lanterneau, vaut en hauteur, une fois et demi la partie inférieure. Par aucun détail elle n'eut offert plus de garantie que par le passé. Elle aurait 317 pieds de haut. Par où fallait-il monter le contenu, sinon par l'intérieur. On pourrait nous reprocher d'ignorer les tours d'Amsterdam; il était logique de suivre la mode. Nous n'ignorons ni la tour octogonale de la Oude-Kerkstoren, de 1614, avec ses cloches d'Hemony, ni celle de la Westertoren, avec 3 étages en style baroque, par-dessus la tour gothique, également avec cloches d'Hemony, aussi élevée que le beffroi de Bruxelles. Mais la première est mieux épaulée et la seconde mieux équilibrée, avec moins d'ouvertures. En résumé : on regrette profondément le *Steen* et une partie supérieure appropriée. Les édiles communales ont bien fait de ne plus donner suite au projet.

ASPECT INTERIEUR (supposé) de la TOUR.

Il faut avoir visité des tours comme celles de Gand (20), Ypres, Béthune, Abbeville, et surtout Malines, pour se rendre compte de l'espace qu'occupent les cloches à sonner à la volée et la sonnetie de l'heure avec *Voorslag* ou *Rammel*. (Ce dernier est un carillon automatique qui exige un mécanisme attenant et un tambour ou barillet connecté). Ne parlons même pas d'un clavier avec pédalier et cabine, étant donné notre avis à ce sujet pour la tour St-Nicolas.

Admettons même que le nombre de cloches énumérées ici, aux premières pages, ait fortement diminué — disons après 1695 — parce qu'il ne se justifiait plus. Il fallait pourtant maintenir un minimum de grosses cloches à sonner à la volée, pour le glas, disons cinq.

Pour que les grosses cloches — avant 1695 — retentissent comme il convient, on ne les plaçait pas au ras des maisons, mais il fallait une hauteur raisonnable. C'est pourquoi, au vu de l'estampe de 1574, nous suggérons que l'on pourrait introduire, à l'endroit où se trouvaient les abats-sons amovibles, ne serait-ce que la *Storm*, que l'on situait au faite de la tour octogonale. Dans cette partie octogonale, l'espace devait être restreint ou guère comparable à celui des tours énumérées. Le diamètre disponible était-il de 4 m ? On se le demande.

Défalquez-y une trappe pour monter les grosses cloches, la grue et la salle de gros, un escalier en bois à paliers, une petite forge pour les réparations au mécanisme, une niche pour le Cloquemman et ses aides avec un minimum d'aisance.

Le cylindre ou tambour en bronze avait env. 1m50; il faut y ajouter les 38 cloches citées en 1642, dont 28, pour le carillon (automatique), *statiques*. Les maillets en fer frappaient le rebord extérieur de la cloche et étaient reliés à tout un mécanisme. Il y avait aussi la charpente en bois (nommée beffroi) à laquelle étaient suspendues les 28 cloches et celle, plus importante, pour chaque cloche à sonner à la volée, munie d'un mouton en bois, même si certaine cloche était tirée à la corde. Voyez la liste du matériel accessoire cité par Vander Straeten, ici au chap. V, note 6.

En consultant l'album de Malines, cité au chap. VI, note 3, vous trouverez des vues de tous ces détails prises par Constant Joosen.

- (1) Berthe Delépinne *Le Florilège de Bruxelles*. Willy Godenne, impr. éditeur, 1936.
- (2) Remes, *op. cit.*, face à page 40.
- (3) Id. *ibid.*, face à page 41.
- (4) Des Marez, *op. cit.*, t. I, p. 247.
- (5) Delépinne, *op. cit.*, Pl. 11, face à page 56.
- (6) Remes, *op. cit.*, face à page 43.
- (7) *Cahiers Bruxellois*, t. I, fasc. 1.
- (8) Des Marez, *op. cit.*, t. I, p. 53.
- (9) Idem, *ibid.*, p. 82, Fig. 47.
- (10) Hymans, *op. cit.*, t. I, p. 152.
- (11) Idem, *ibid.*, p. 149.
- (12) Delépinne, *op. cit.*, Pl. 14, face à page 65.
- (13) Remes, *op. cit.*, face à p. 42.
- (14) Id. *ibid.*, face à p. 46.
- (15) Hymans, *op. cit.*, p. 153.
- (16) Felix, *op. cit.*, N° 201, 1974, p. 45.
- (17) Des Marez, *op. cit.*, p. 82 Mais, avant cela, dans Henne & Wauters, 1845, t. III, face à p. 108.
- (18) Des Marez, *op. cit.*, t. II, p. 216.
- (19) ...gothique, dont vue datant du début du siècle dans Remes, *op. cit.*, face à p. 17, et par ailleurs, dans Bruylant, *La Belgique Illustrée*, t. I, p. 39, la partie extérieure primitive, sur un excellent dessin au lavis de Louis Titz, dont une aquarelle originale, pensons-nous, est au Musée Communal, premier étage.
- (20) Paul Bergmans, *Le campanile du Beffroi de Gand*, Gand, 1905.

La tour St-Nicolas de Bruxelles a subi trois effondrements. C'est le sujet de cet article.

L'auteur, Willy Godenne, vice-Président de l'Ecole royale de carillon à Malines, a subi, avec ses parents, l'effondrement de la maison qu'ils occupaient, Grand-Place, à Malines, avec les conséquences que l'on devine. Il se permet d'attirer l'attention des responsables sur le danger qu'il y aurait à ajouter au célèbre carillon de la tour St-Rombaut à Malines, carillon si réputé au temps de Jef Denyn et qui comprend notamment la série d'Hemony, un autre carillon de même poids, soit 45 tonnes. Même si l'on descend l'ancien au rez-de-chaussée, le poids total risque de provoquer un désastre.

De même auteur viennent de paraître des Notes biographiques concernant William Gorham Rice, secrétaire du Gouverneur de New-York, habitant Albany, N.Y., grand ami de Jef Denyn et surtout co-fondateur de l'Ecole de Carillon à Malines, en 1922. Article en langue anglaise édité par la Guild of Carillonners in North America. Gordon Slater, editor of the GCNA Bulletin.

W. Godenne,
vice-président de l'Ecole royale
de carillon à Malines.

De-ci, de-là

Le Cercle d'Archéologie, Folklore et Histoire d'Anderlecht vous informe qu'il organise une exposition sur le thème « ANDERLECHT 1879-1979 ».

Voici un siècle, le 3 août 1879, fut inauguré l'actuel Hôtel Communal d'Anderlecht. Voici un siècle aussi, débuta cette expansion démographique qui transforma ce modeste village en une grande commune urbaine telle qu'on la connaît aujourd'hui.

C'est en montrant, par une exposition, le développement de la Commune ces dernières cent années, que le Cercle commémorera le centenaire de son Hôtel Communal.

Cette exposition se tiendra du 2 au 20 octobre 1979 dans le grand hall du Westland Shopping Center, Boulevard Sylvain Dupuis, à Anderlecht, et sera ouverte au public tous les jours de 9 à 20 heures (dimanche y compris). Un stand d'information sera accessible au public, en semaine de 15 à 20 h. et le samedi toute la journée.



L'Entente brabançonne des Cercles d'Histoire, d'Archéologie et de Folklore, dont le siège est situé rue Robert Scott 9 à 1180 Bruxelles (tel. 02/376.77.43), organise une exposition sur les *Métiers d'autrefois en Brabant*, qui se tiendra à l'Hôtel de Ville de Nivelles (près de la Collégiale) du 20 au 28 octobre prochain et sera accessible tous les jours, gratuitement, de 10 à 17.30 h.

Suite à une erreur d'impression les légendes des pages 169 et 170 ont été inversées, nos lecteurs auront rectifié d'office.

Avec toutes nos excuses
Imprimerie Jacobs